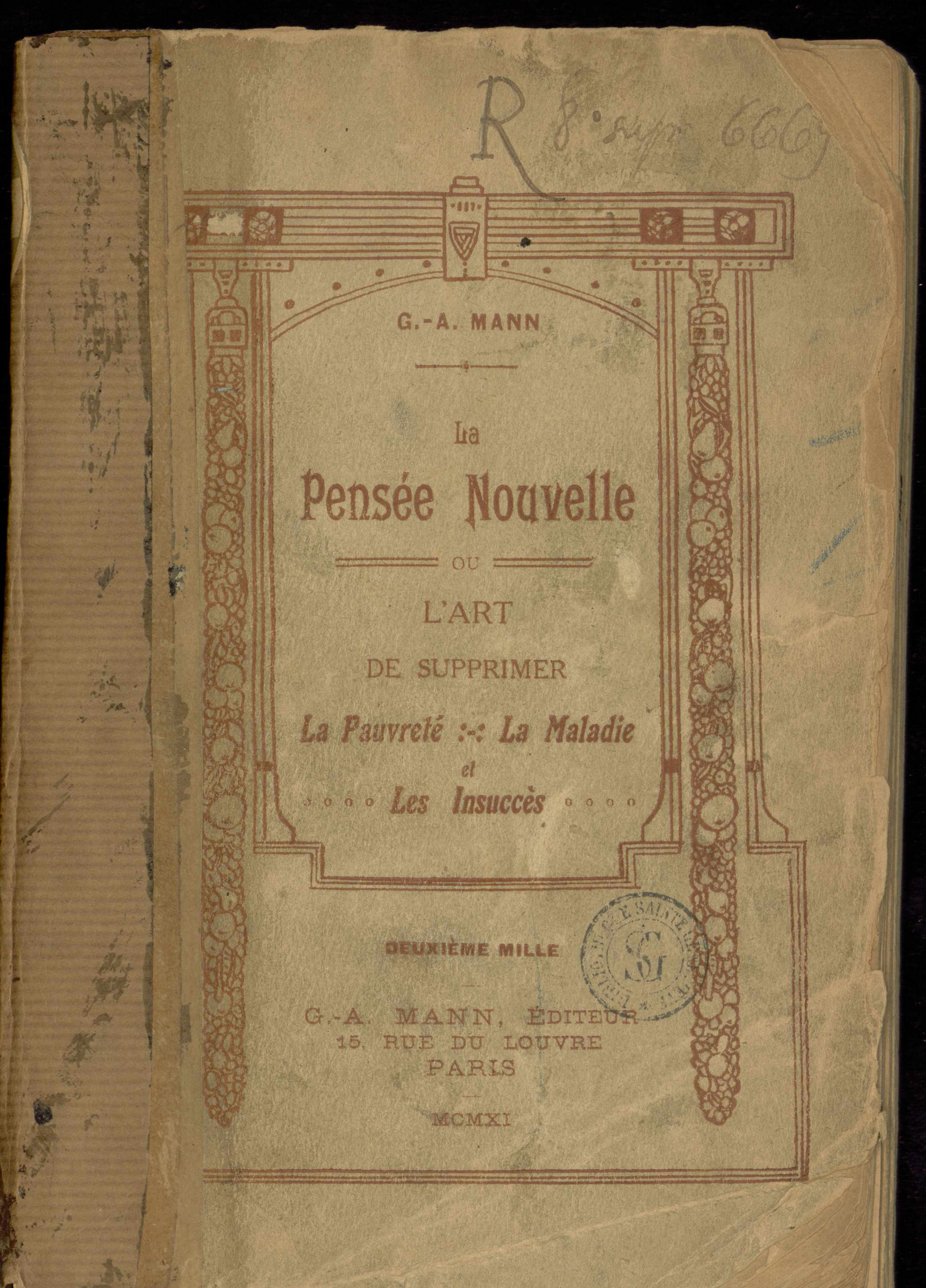


G.-A. MANN
La
Pensée Nouvelle
OU
L'ART
DE SUPPRIMER
La Pauvreté :-: La Maladie
et
Les Insuccès
DEUXIÈME MILLE
G.-A. MANN, ÉDITEUR
15, RUE DU LOUVRE
PARIS
MCMXI

La Pensée Nouvelle

ET

L'ART

De Supprimer

LA PAUVRETÉ

LES MALADIES

LES INSUCCÈS

G.-A. MANN

La Pensée Nouvelle

ET

L'ART
DE SUPPRIMER
La Pauvreté -:- La Maladie
○ ○ ○ ○ *Les Insuccès* ○ ○ ○ ○





G.-A. MANN, Éditeur
15, Rue du Louvre
PARIS

1911



PRÉFACE

La fondation du CLUB DE VOLONTE *devait m'attirer un travail additionnel auquel j'étais loin de m'attendre : une série de conférences qui m'ont été demandées par le Comité de direction du Club. Ce Comité, interprète des adhérents venus en si grand nombre, et qui ont apporté à développer le Club un entrain si spécial, m'avait fait grand honneur en m'adressant cette demande et il ne m'était pas possible de ne pas accepter, avec plaisir, l'occasion d'expliquer de vive voix ma manière de voir sur l'important sujet : « L'Art de réussir et de supprimer l'insuccès et la maladie. »*

Ces conférences ont été données à Paris.

Je dois dire, à la louange des membres du Club qui avaient réclamé les conférences, que l'auditoire était à la fois nombreux et attentif : aussi, lorsque l'on m'a suggéré l'idée de publier ces conférences sous forme de livre, afin que chacun pût les lire et en faire à loisir l'application, je n'ai pas hésité un moment, j'ai consenti à cette publication, sur la demande de la majorité de mes auditeurs et c'est aux membres du CLUB DE VOLONTE *que je dédie mon œuvre.*

Les principes émis dans ces entretiens, je les présente sous le titre de

Pensée Nouvelle

Cette philosophie que j'ai contribué à répandre aux Etats-Unis, a creusé dans ce vaste pays un sillon profond, au point que dans le commerce, l'industrie, les relations journalières d'individu à individu, on a adopté ces principes comme base d'action pour le plus grand bien de la collectivité.

Je présente ce livre au public français avec confiance ; j'ai l'espoir qu'il contribuera à créer dans

l'âme de ses lecteurs cet état particulier appelé le bonheur et qu'il les aidera à trouver le chemin du succès comme résultat des efforts faits par eux dans le sens indiqué par l'auteur du

Développement de la Volonté



Introduction

Maladie et Pauvreté

En France comme ailleurs nous avons des pauvres et des malades et c'est, quoi que l'on dise, de ces deux catégories de personnes que l'on s'occupe le moins. Ni le pauvre, ni le malade, ne sont intéressants ; ils ne rient pas. « Riez et le monde rira avec vous, pleurez et vous pleurerez seuls ».

Se peut-il que des hommes, des femmes, des enfants, faits de même chair, possédant une âme, de même origine, sentant de la même manière, se peut-il, dis-je, que leur solidarité indéniable souffre cette anomalie. Non contents de la souffrir comme un mal incurable, ils l'encouragent parfois.

Jamais encore le genre humain ne s'est occupé de faire disparaître la pauvreté ni la maladie. L'on n'a rien fait de pratique pour chasser le loup, ni détruire la faux destructrice dont le grenier est la tombe, et la mort les vendanges.

Un pauvre hère demandant l'aumône à un gavé du monde, se plaignant de la faim et des privations, reçut cette réponse gouailleuse : « Tu es bien heureux, toi, d'avoir faim, je ne puis même pas digérer, moi ! » Et c'était vrai. L'estomac, trop plein, ne laisse pas au cœur ses fonctions normales, la dureté de l'âme vient avec les abus de la table.

Du malade l'on ne s'occupe que par obligation ou par intérêt. Souvent, en voulant son bien, on le rend plus malade encore. Personne n'attire son attention sur la cause de son mal : le déséquilibre psychique. Ce n'est pas par l'aumône que se guérit la pauvreté, ni la maladie par les drogues. La pauvreté et la maladie ont une origine commune. En faisant disparaître la cause originelle, on fait disparaître en même temps ces deux chancres de la société : *La maladie et la pauvreté.*

Il est naturel à l'homme de préférer le bien-être et la vie facile au dévouement et au travail. C'est pourquoi la moitié du genre humain souffre pendant que l'autre moitié s'amuse. Pourtant le vrai bonheur réside dans le travail. La vie active, utile, est celle qui procure à l'homme une joie continue. C'est l'homme de travail qui donne au monde les diamants de ses pensées,

les fruits de ses découvertes. C'est lui qui mène vers la suprématie intellectuelle le pays qu'il habite, et fait faire le pas décisif, première étape dans l'évolution vers l'état parfait.

La maladie ne doit pas exister, elle n'a pas de raison d'être, vient vous dire le chercheur, le pionnier du pays des gémissements terrestres et vous approuvez. Il ajoute : la maladie ne sera pas, si vous le voulez, et vous haussez les épaules, certains que vous êtes qu'il a perdu la raison.

Pourtant la maladie a une origine et nous prouverons que cette origine est la même absolument pour toutes les maladies qui affligent l'humanité. Nous prouverons aussi qu'en supprimant cette cause primordiale, d'ordre purement psychologique, nous supprimons en même temps, la maladie et la pauvreté.

La France *sans malades,* la France *sans pauvres,* n'est-ce pas un but élevé et bien digne d'être poursuivi ?

Réussirons-nous ? Lorsque désobéissant aux sages lois de la nature qui président à notre santé vous serez frappé, vous pourrez trouver le moyen de retrouver le bien-être, de vous débarrasser de vos souffrances physiques, vous vous apprendrez aussi à les éviter dans l'avenir.

La pauvreté est une maladie, elle a ses souffrances physiques, ses douleurs morales, toutes deux proviennent de la même cause primordiale. La pauvreté pas plus que la maladie *n'a sa raison d'être*... L'une et l'autre peuvent être évitées.

Il y aura toujours des pauvres parmi vous.

L'Utopie n'est pas dans notre affirmation, mais bien dans l'idée de celui qui la réfute, et qui ne sait pas que l'Utopie d'aujourd'hui sera la réalité de demain.

La Maîtrise de l'Ame

L'âme exerce sur la matière une maîtrise absolue. Par cette puissance animique, cette source de vie, l'on se protègera facilement contre les deux ennemis de la race humaine : *la maladie et la pauvreté*. Seuls les sens spirituels ont dans l'homme une existence réelle, le reste est chimère, illusion, néant. Faire exercer à ces sens la maîtrise absolue, leur faire subir l'entraînement méthodique afin de leur permettre de ressaisir leur suprématie, constitue le premier pas vers une vie d'où seront exclus les insuccès, la pauvreté, la maladie.

Nous possédons en nous la force nécessaire pour vaincre les difficultés de la vie.

Les savants anciens, possesseurs du secret que nous avons en vain cherché à découvrir, les savants anciens qui avaient échappé aux suggestions d'un enseignement faux, avaient médité et réfléchi sur les choses cachées et leur esprit, uniquement occupé à la recherche de la vérité, avait découvert cette vérité.

Nous, les modernes, suggestionnés par des théories décevantes, nous avons adopté les pensées de nos maîtres ; le monde nous apparaît comme un vaste point obscur dans lequel nous nous démenons sans percevoir ce rayon d'espoir dont le cœur humain a tant besoin.

Ce que nous venons de vous exposer ce sont les principes d'une philosophie à laquelle nous avons donné le nom suggestif de *Pensée nouvelle*.

Qu'est-ce que la Pensée Nouvelle ?

La Pensée Nouvelle a ses racines dans le passé, elle est vieille comme le monde, car si nous remontons à la plus haute antiquité, nous retrouvons dans les livres des sages et des savants, les traces de cette philosophie que nous appelons maintenant la Pensée Nouvelle, par contraste avec notre manière de penser actuelle, cette manière de penser qui est l'auteur de nos souffrances.

La PENSEE NOUVELLE, c'est le rejet de la suggestion mauvaise, c'est la négation des idées qui ont été cultivées en nous dès notre plus tendre enfance, c'est l'appel de la vérité, c'est la contemplation du bon, c'est la lumière qui dissipe les ténèbres, la lumière nouvelle, les rayons d'un soleil nouveau ; notre cœur se dilate, notre pensée s'émancipe ; le bonheur vient remplacer la tristesse, la désolation, les ennuis et la crainte, tous ces démons, enfants de notre pensée, créés par nous, maintenus en nous par nous-mêmes.

Qui n'a ressenti, sous l'effet d'une bonne nouvelle, un sentiment de gaîté, un commencement de bonheur ?

La Pensée Nouvelle est plus que ce commencement de joie; c'est la joie complète, c'est la satisfaction entière, c'est le bonheur toujours, même pendant ce que nous appelions, auparavant, les grandes douleurs. Nous ne pouvons comprendre d'un seul coup ce qu'est la Pensée Nouvelle, cette magnifique philosophie vitale qui fait de l'homme un monde et de l'humanité tout entière un ensemble où règne l'harmonie, d'où est chassée pour toujours la cruauté de l'homme vis-à-vis de son semblable, où chacun a ce qu'il mérite, où pénètre dans le cœur de

l'égoïste lui-même le sentiment haut par excellence de la fraternité, de la solidarité, qui existe entre tous les êtres vivants.

Aux Etats-Unis, la *Pensée nouvelle* compte des adhérents par millions ; plus de 200 publications lui sont consacrées, et, innombrables sont ceux qui ont pu constater, qui constatent chaque jour, les merveilleux effets, les résultats pratiques de cette philosophie.

Si aujourd'hui nous vous présentons la *Pensée Nouvelle,* ce n'est pas comme une théorie à expérimenter, mais bien comme une méthode qui a fait ses preuves, comme un moyen qui a rendu des millions de personnes heureuses, bien portantes, qui a donné le succès à des millions de personnes. Ces merveilleux résultats sont obtenus par la mise en pratique des principes de la *Pensée nouvelle,* grâce auxquels chacun peut atteindre au bonheur, en supprimant toutes les difficultés, morales ou autres, qui s'opposent à la réussite.

I

L'Art de Réussir

Supprimer toutes les difficultés, quelles qu'elles soient, est un art. Les riches, on les appelle des chanceux. Mais est-ce que celui qui est parvenu à la richesse a toujours suivi uniquement le chemin fleuri ? N'a-t-il pas au commencement de sa vie active soutenu des luttes, les mêmes que vous soutenez maintenant, n'a-t-il pas, lui aussi, dû faire des efforts pour obtenir le bien-être que lui procurent aujourd'hui ses richesses ? Ce bien-être et ces richesses, vous les enviez peut-être, et, dans ce cas, vous avez tort, car ils sont le résultat et d'un travail ardu, et d'efforts constants. Oui, il a fallu l'un et l'autre pour atteindre au succès, mais il n'a pas fallu que cela. Si le travail et l'effort devaient mener tout le monde à la fortune, nous serions tous riches, car tous, à très peu d'exception près, nous travaillons, nous nous efforçons d'arriver au résultat, au but que chacun se propose d'atteindre, c'est-à-dire : à la fortune.

L'Art est nécessaire

L'état actuel de la société est donc la preuve vivante qu'il faut plus que du travail et de l'effort pour réussir. Il faut en effet ce que tout le monde n'a pas : l'art, la manière de faire, la touche de l'artiste, le tour de main, en un mot ce caractère particulier qui place un homme au-dessus du niveau ordinaire.

Est-ce que le peintre ne doit pas travailler d'autant plus qu'il est moins avancé dans l'art de la peinture, et ne croyez-vous pas qu'un Corot puisse finir ces magnifiques paysages qui nous arrachent des cris d'admiration en moins de temps qu'un mauvais peintre aura mis à produire une croûte ? L'art de bien faire, voilà, oui, voilà bien ce quelque chose qui manque à la majorité d'entre nous. Nous travaillons, nous bûchons, nous nous démenons, comme ce peintre qui pose l'une après l'autre les teintes diverses destinées à attirer l'œil, mais qui, après une année passée sur la même toile, en est réduit à recommencer et à recommencer encore. Cet effort continu, ces essais répétés, sont bien le moyen d'acquérir l'art de bien faire,

mais combien se lassent et se refusent à recommencer au moment même où ils allaient sortir victorieux de cette longue bataille.

Les uns, héréditairement doués d'une faculté spéciale, sentent l'art, ils perçoivent ce qui plaira à l'œil contemplateur d'une œuvre. D'autres, favorisés de la nature, entrent dans le commerce comme chez eux et, à la première touche, tirent, de leur instrument, des vibrations irrésistibles ; ils transforment les vieilles habitudes en méthodes nouvelles et mettent les anciennes à leurs genoux. Ainsi, la jeune Amérique occupe le premier rang dans le monde du commerce et de l'industrie. Il est des ouvriers qui, en mettant la main au pic ou à la pelle, sentent comme par instinct que, pour accomplir la plus grande somme de travail, par le moindre effort, le pic doit être de telle pesanteur, doit posséder telle courbe, être aiguisé de telle façon ; ces ouvriers d'élite ont perfectionné le maniement d'une pelle, par la simple observation de l'erreur que commet leur voisin.

Il y a un art en tout, et lorsque le jeune homme sortant d'une école où il a manié la plume, entre dans un de nos régiments du génie pour y faire son service militaire, on lui montre comment on prend une pelletée de terre

dans une tranchée, on lui indique le mouvement à faire pour que cette terre aille se déposer en un tas compact, à l'endroit donné ; dans l'art avec lequel il jettera cette terre, l'observateur apercevra déjà l'art avec lequel il saura un jour remuer les millions.

Rien n'est infime dans ce monde, rien n'est petit, rien n'est indifférent. La grandeur, on peut la trouver dans l'homme qui remue le pic et la pelle, comme dans les régions élevées de l'échelle sociale. Mais aussi nous pouvons trouver dans ces deux stades des hommes que les événements y ont placés, y maintiennent, sans qu'il y ait ni dans l'un ni dans l'autre la moindre parcelle de cette grandeur que l'on admire. Aussi, ces deux hommes, dans une position sociale si différente, reçoivent-ils de leurs égaux un traitement égal : ils sont l'objet de la risée.

Il est certain qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours une vaste différence entre l'intelligence de divers individus ; mais il est certain aussi que, quelle que soit l'échelle sociale à laquelle nous destine l'arbitraire destin au moment de la naissance, nous pouvons changer ce destin par l'emploi judicieux de nos facultés naturelles, et en apportant à l'exécution du travail qui nous incombe *l'art* de faire ce travail

bien. En faisant bien, nous nous plaçons de par la force même des choses à la tête de ceux qui font moins bien et ceci constitue le premier pas sur le chemin du succès. Le succès ne consiste pas, croyez-le, à devenir tous des premiers ministres, des Rois, des Empereurs. Nous n'avons pas tous les mêmes facultés ni les mêmes ambitions, nos tendances diffèrent souvent du tout au tout, et un tel qui se plaît dans une occupation sédentaire et dans l'activité mentale ne comprendra pas son voisin qui trouve sa joie dans une activité physique constante. Et c'est bien qu'il en soit ainsi, s'il en était autrement, la question sociale à résoudre serait autrement difficile ; ce serait alors réellement le cas où s'appliquerait sans pitié ce dicton populaire : « ôte-toi de là que je m'y mette ». La cruauté de l'homme envers l'homme ne connaîtrait plus de limites, car ce serait réellement le « To be or no to be » être ou ne pas être, qui serait l'unique devise de l'humanité. Mais ne perdons pas notre temps à craindre les choses qui ne sont pas ; la crainte est une des causes d'insuccès ; n'anticipons pas non plus sur les causes subséquentes.

Nous avons dit que réussir est un art : l'art de savoir faire l'effort, l'art de savoir travailler. Voyons si cela est vrai. Nous avons dit que tous nos grands capitaines d'industrie, tous nos millionnaires et milliardaires ont, comme nous, connu la pauvreté, ils ont connu comme nous la bataille âpre et incessante, la lutte continue contre les besoins nouveaux à satisfaire. Beaucoup d'entre eux ont même connu la faim, et si nous étions au courant de leur histoire intime, combien nous aurions honte de l'envie que nous portons dans notre cœur à leur succès présent.

Carnegie et Rotschild

Un de ces millionnaires, son nom est des plus connus en France, s'appelle Carnegie. Savez-vous comment cet homme a commencé sa vie ? Lui-même va nous raconter son passé. Dans un entretien qu'il eut avec le personnel féminin d'un grand éditeur de New-York, M. Carnegie dit : la plupart des femmes de millionnaires sont malheureuses, elles ont trop de luxe et des ressources mentales insuffisantes pour s'occuper des choses qui délassent l'esprit. Mais ce qui est particulièrement intéressant dans ce discours, c'est lorsque M. Carnegie

nous dit qu'il préférerait mille fois naître pauvre que naître millionnaire. Voilà qui fait réfléchir puisque cet homme, ce *self made man,* a connu la pauvreté. J'ai, ajoute-t-il, aidé 42 ou 43 personnes à devenir millionnaires, mais le seul droit que l'homme ait à la possession des richesses, c'est lorsqu'il les acquiert par un travail utile à ses semblables. La grande anomalie des fils millionnaires est dans le fait : qu'en héritant de ces richesses ils ne se rendent pas compte qu'ils devraient se servir de leurs millions dans l'intérêt public.

Je n'oublierai jamais, dit M. Carnegie, combien fier j'étais lorsque je reçus ma première semaine de salaire, 6 francs. Et combien j'étais heureux lorsque ce salaire fut porté à 7 francs, ce qui me permit de donner chaque semaine un franc de plus à ma mère qui avait besoin de cet argent. Je dois tout à ma mère. Elle était cuisinière, femme de ménage et laveuse et ce n'est que sur le tard de sa vie que je pus lui procurer sa maison à elle, et une servante. Mais ma mère était une femme cultivée, malgré sa pauvreté, elle lisait toujours les bons auteurs et restait ainsi constamment en contact avec la littérature du jour.

Carnegie, ce nom qui évoque des trésors,

qui fait passer dans nos veines les vibrations du vertige, Carnegie qui distribue des millions à droite et à gauche, Carnegie avoue être le fils d'une laveuse, avoir gagné 6 francs par semaine, avoir été heureux et fier d'être augmenté à 7 francs. Carnegie, enfant pauvre et sans influence au commencement de sa carrière, acquiert des millions, aide 42 ou 43 personnes de ses semblables à devenir millionnaires et il vient avouer être le fils d'une laveuse alors que nous, modestes employés, avons honte de nos parents lorsqu'ils occupent une position soi-disant inférieure. Ne révèle-t-il pas dans cet aveu une partie de son art, de cet art de la réussite qu'il possède à son extrême limite ! Modestie et véracité forment un attelage avec lequel l'on peut faire du labour profond, avec lequel on peut tracer le sillon du succès.



Nous pourrions passer en revue tous les grands hommes qui ont été les auteurs de leur propre fortune, car il est grand celui qui réussit à s'élever au-dessus du niveau des circonstances adverses et qui peut venir rendre service à ses semblables avec l'argent acquis par son travail. Nous pouvons même dire que celui-là seul est

grand ; tous les autres, quels qu'ils soient, disparaissent devant sa démocratique personnalité : prince, duc, comte, baron et seigneur que sont-ils à côté de cet homme issu de la pauvreté, de la misère, des difficultés de toutes sortes, que sont-ils à côté de cet homme sorti de rien, et dont la volonté s'impose à ceux-là même qui voudraient le regarder avec dédain.

Les Rotschild d'aujourd'hui sont les maîtres de presque toutes les nations du monde. Ce sont eux qui gouvernent la France ; ils gouvernent l'Allemagne ; ils gouvernent l'Angleterre ; ils gouvernent tous les petits et grands Etats d'Europe et d'Amérique. Ils tiennent leur fortune de leur arrière-grand-père, c'est lui qui fut la souche de cette maison incalculablement riche : mais qu'était-ce que ce grand-père, ne connaissons-nous pas son histoire, ne savons-nous pas son origine ? Ce juif, objet, dirai-je, de la haine de l'Europe entière, a su, par son travail, et surtout par l'art qu'il apporta dans son commerce, mettre sur pied cette formidable banque mondiale. Mais qu'est-ce qui maintient la maison Rotschild à la tête de la finance du vingtième siècle ? L'art de manipuler les finances. Les Rotschild travaillent, ils manipulent les millions et rien ne se fait sans

eux. Quels que soient les reproches que l'on puisse vouloir leur faire, reproches mérités ou immérités, peu importe, c'est le fait que nous étudions et le fait est visible aux yeux de tous ; tous les politiciens savent jusqu'à quel point les Rotschild gouvernent la France et même notre politique intime est de leur ressort : les partis au pouvoir sont les outils des Rotschild, qu'on le veuille ou non.

La Vie est un Combat

L'art de travailler, l'art de produire, voilà bien la base, voilà bien le premier échelon de cette échelle que nous devons escalader si nous voulons atteindre le succès. Mais, de même que le pompier qui a appris l'art de grimper sur les toits atteindra plus vite le sommet du bâtiment que vous ou moi qui ne connaissons pas cet art, de même l'homme qui mettra en pratique les règles de l'art de réussir atteindra plus vite le sommet que le pusillanime qui jettera avec dédain l'enseignement de l'expérience et continuera de se prélasser dans cette paresse et dans cette routine qui jusqu'à ce jour l'ont maintenu au bas de l'échelle.

La Vie est un combat, la Vie est une arène
Où le devoir grandit du triomphe obtenu.
C'est le sentier qui monte et, pas à pas, nous mène
Au sommet dont la vue embrasse l'inconnu.

LONGFELLOW.

Le Poète a dit : « La vie est un combat. » Mais ce combat est agréable lorsqu'on sait le livrer, la vie est bien une arène, mais une arène fleurie dans laquelle nous devons savoir nous battre avec élégance. C'est donc l'art du combat que nous devons apprendre sans nous préoccuper des difficultés qu'il présente.



L'enfant naît dans un vallon sur le bord du ruisseau, symbole de la vie, il coule ce ruisseau, et son eau ne revient jamais à sa source. Du moins est-ce là ce qui frappe l'homme irréfléchi ; mais il n'y a là qu'une apparence. La vie est un effort continuel qui se recommence. Le ruisseau, symbole de la vie, coule vers le fleuve, l'eau du fleuve dans la mer que l'atmosphère attire à elle et transporte dans les airs pour la laisser ensuite retomber sur la terre. Et c'est ainsi que l'enfant qui naîtra demain à cette vie verra passer la même eau que, hier, vit son prédécesseur.

Cet enfant, à mesure que ses facultés mentales se développent, veut s'éloigner de ses jeux habituels et cesser de bâtir des forts dans le sable. Il voit autour de lui des régions à explorer, et, à mesure qu'il grandit, il veut gravir les flancs de la montagne, et venir en contact avec l'inconnu qu'il devine, et il monte sur la montagne. Ses premières années d'efforts lui amènent beaucoup de heurts, ses pieds peut-être sont ensanglantés, ses genoux et ses mains déchirés par le contact des aspérités rugueuses.

Lors de ses chutes, il se cherche un ami, il prend une compagne, mais au lieu de pouvoir s'appuyer sur ces deux êtres qu'il chérit, ce sont eux qui s'appuient sur lui ; heureusement la force morale double à mesure que doublent ses charges, l'amour l'entraîne, et lui, entraîne avec lui les êtres qu'il apprit à aimer. Et c'est ainsi que, devenu homme, il arrive à mi-route, presque aux trois-quarts du chemin qui conduit au sommet de la montagne ; il est en plein brouillard, la vision qu'il espérait, au lieu de s'être agrandie, s'est restreinte, le découragement vient, il s'est trompé, croit-il, et la vie n'est plus pour lui qu'un fardeau. Que va-t-il faire, que devenir, ses charges ont augmenté, ses forces diminuent sous le poids de l'âge qui

avance, c'est le moment des misères atroces, des difficultés insurmontables, c'est le moment du danger. Jusqu'ici peu lui importait, il était fort, il était vaillant, il possédait la volonté et n'avait pas encore connu ces grandes difficultés où viennent s'émousser les caractères les plus fortement trempés ; aussi est-il sur le point de céder au découragement et de se livrer au désespoir. Mais, tout d'un coup, une vive lumière jaillit, le brouillard épais semble vouloir se dissiper, il est venu en contact avec les apôtres de « *La Pensée Nouvelle* », son courage se ranime, il obtient un premier triomphe et quoique son devoir grandisse par le fait du triomphe obtenu, il ne craint plus le devoir, il possède maintenant le premier élément de l'art qui donne la réussite, il est dans le sentier qui monte et qui, pas à pas, nous mène au sommet « dont la vue embrasse l'inconnu ».

Il ne faut pas croire toutefois que ce sentier soit la voie large que l'on poursuit en automobile, là, comme partout, il faut, comme le dit le poète : aller pas à pas. Mais sitôt que le brouillard de l'enseignement officiel s'est dissipé, sitôt que le soleil de la vérité reluit autour de ce pic escarpé que nous allons gravir ensemble, le courage augmente parce que l'effort a été plus

puissant et c'est avec l'ardeur de la jeunesse que l'on reprend l'ascension un moment abandonnée et que l'on arrive enfin à percevoir cet inconnu, cette vérité vraie, dont la simplicité nous étonne et nous fait rêver.

Pourquoi, nous disons-nous alors, pourquoi sommes-nous restés si longtemps dans le nuage de la fausse interprétation d'un enseignement vrai. Aussi, c'est le cœur rempli de joie que nous nous donnons corps et âme à ceux qui restent encore dans les nuages des difficultés journalières et que nous leur apportons le vif flambeau qui doit les éclairer dans leur nouvelle ascension.

X

Les Trois Éléments du Succès

Le nouvel initié s'est rendu compte que trois éléments sont nécessaires, que trois causes principales font le succès : la première, c'est la confiance dans la réussite ; la deuxième, c'est l'oubli de soi ; et la troisième, la création de l'idée.

Personne n'a jamais réussi quoi que ce soit s'il ne possédait d'abord la confiance dans la réussite. Nous devons voir une entreprise, non

pas telle qu'elle est au moment du départ, mais telle qu'elle sera au moment de l'arrivée.

La contemplation du but final nous mène vers ce but. Si nous pensons toujours au point de départ, la force qui a fait naître notre être matériel, maintiendra cet être matériel au point de départ ; mais notre pensée, si elle nous pousse vers le but, fera marcher l'homme avec d'autant plus de rapidité que ce but sera contemplé avec plus de force.

La deuxième cause du succès c'est l'oubli de soi. Si votre pensée se porte constamment sur vos beautés personnelles, sur votre valeur individuelle, si vous vous mirez constamment dans la glace pour voir si vos moustaches sont bien frisées, vos cheveux bien peignés, votre cravate tirée à quatre épingles, la force mentale vous maintiendra dans l'état inférieur appelé : « la Vanité », et vous n'arriverez jamais, jamais au succès.

La troisième cause du succès est la « création de l'idée ». Qui a jamais réussi quoi que ce soit avant d'avoir conçu d'abord une idée, ou si vous préférez des idées ; c'est donc l'idée qui fait le succès. Si votre idée est une idée de vanité pour des avantages physiques que vous croyez avoir, votre succès consistera à prendre

soin constamment de vos avantages physiques, dont vous serez probablement le seul admirateur ; car, à vrai dire, personne n'admire les avantages physiques, beaucoup les recherchent pour les plaisirs qu'ils peuvent en tirer, l'homme chez la femme, la femme chez l'homme ; mais ceci ne constitue pas un succès, car les avantages physiques bientôt disparaissent, et la vie reste vide, parce que le but poursuivi a été anéanti par la vie même qui avait donné ces avantages.

Pour posséder la confiance dans le succès, pour arriver à l'oubli de soi, pour avoir des idées hautes, puissantes et bonnes, il existe un procédé, car s'il n'en existait pas, le libre arbitre de l'homme lui non plus n'aurait point d'existence. Ce moyen : c'est la canalisation de la pensée.

II

L'Homme se fait par la Pensée

Au risque d'encourir le déplaisir des matérialistes purs, le déplaisir de ceux qui, ayant cessé de croire, ont cru devoir commencer à haïr, au risque de les mécontenter momentanément, je veux vous parler d'un personnage que le XXe siècle renie, je veux vous parler de Jésus. Ne craignez pas que je fasse ici le prédicateur ; mais, j'ai appris à comprendre certains passages de son merveilleux enseignement, j'en ai tiré des conclusions que je me permettrai de vous présenter de temps à autre, et vous verrez que l'enseignement du Nazaréen est éminemment pratique. Nous laissons bien entendu de côté tout ce qui touche aux questions religieuses ; car elles ne sont ni de notre domaine, ni de notre ressort.

Jésus a dit des choses merveilleuses, mais il n'a pas été le seul, ni le premier à les dire, les Egyptiens en avaient fait la base de leur croyance, Boudha les a enseignées, Krischna les a pratiquées, et Jésus a voulu en faire béné-

ficier son peuple. Mais plutôt que d'accepter la merveilleuse philosophie qu'il venait présenter à ses frères sous forme d'un enseignement nouveau, on l'a mis à mort et cela non pas parce qu'il venait faire du bien ou du mal à ses semblables, mais parce qu'il touchait à un point sensible, parce qu'il portait préjudice aux privilèges établis, aux privilèges des officiels. Vous savez quel fut son calvaire. Le sort de ceux qui touchent aux privilégiés n'a pas changé. Si l'on ne met point de nos jours sur la croix, ou sur le bûcher, si on n'ose plus pendre ou écarteler les novateurs, on ne se gêne nullement pour les jeter en prison. Ne touchez pas aux intérêts particuliers des fils paresseux de nos bourgeois travailleurs, ne venez pas leur enlever le public qui les nourrit à ne rien faire, ou bien leur corporation vaste et puissante, se liguera contre vous, et leur haine vous poursuivra jusqu'au moment où vous aurez cessé d'exister.

Heureusement, il est des hommes que l'on ne détruit pas, il est des natures assez fortement trempées pour entrer dans la cellule d'une prison, le sourire aux lèvres et la joie au cœur. La Pensée Nouvelle leur a dit à ceux-là qu'il n'est point de succès sans efforts, ni de joie qui n'ait été précédée ou accompagnée d'une peine ;

mais cette peine même est chez eux une joie, un plaisir, une satisfaction parce qu'ils savent où elle les mène.



Il y a un passage dans ce que nous appelons le Nouveau Testament que l'on a trop souvent perdu de vue et c'est pourtant dans ce passage que se trouve mentionnée cette force qui fait que nous ne connaissons plus ni la crainte, ni la haine, ni la jalousie, ni ces mille et un sentiments qui constituent pour l'humanité ce que nous appelons ses malheurs. La cruauté de l'homme envers l'homme doit cesser et l'amour vrai, sincère, régner sur nous lorsque chacun aura pu apprendre cette grandiose vérité ; que l'homme est ce qu'il pense être dans son cœur. Combien est-il étonnant que l'on ait passé légèrement sur cet enseignement important du grand maître de la psychologie, du grand Jésus que nous admirerons d'autant plus que nous connaîtrons mieux le sens intime des vérités si simples qu'il est venu nous présenter.

L'homme est ce qu'il pense être dans son cœur. Avez-vous réfléchi à ce que cette assertion, cette affirmation a d'importance pour l'hu-

manité. Développez, expliquez, comparez, elle transformera notre manière d'être tout entière ; car puisque nous voulons notre propre bien,nous apprendrons à penser dans notre cœur, non pas les choses qui nous font ce que nous sommes maintenant, mais bien les choses qui nous feront ce que nous voulons être, et ici je m'adresse à tout le monde. Beaucoup ont nié la divinité du Nazaréen ; par contre ceux qui y croient, affirment plus fermement cette divinité afin de contrebalancer, si faire se peut, le matérialisme grandissant. Mais je vous ai dit que je m'adressais à tout le monde, au fidèle croyant, comme au fidèle incroyant, je m'adresse à l'intellectuel qui a quitté l'église, je m'adresse au chrétien qui croit aux préceptes des autorités religieuses, je m'adresse au matérialiste qui voit dans son cœur matériel, le moi unique, avec lequel finit nécessairement son moi psychique, je m'adresse même à l'apache qui n'a d'autre but que le vol et l'assassinat et je dis à chacun d'eux : vous, intellectuels qui ne croyez pas à Jésus comme Dieu, vous admettez la valeur de Jésus comme psychologue ; chrétiens, vous acceptez Jésus comme le fils unique d'un seul et vrai Dieu ; matérialistes, vous avez à cœur vos intérêts matériels

et c'est à cause de ces intérêts que vous devez bien étudier le précepte que je viens d'énoncer et qui veut que chaque homme est et sera ce que dans son cœur il pense être.

Si je viens vous renouveler ce précepte et vous demander de l'accepter, je viens comme un homme vivant dans le siècle présent, connaissant les difficultés de ce siècle et non pas en vous révélant les œuvres posthumes d'un auteur qui a vécu il y a quelques centaines d'années. Je viens vous dire : elle est vraie dans la vie actuelle cette assertion de Jésus, que l'homme se fait par la pensée, je viens vous démontrer cette vérité, je viens vous la prouver par des faits et je viens vous demander de voir par vous-même ce qui en est ; car je ne me contenterai jamais de l'acceptation pure et simple de ce que j'affirme. Vous pouvez croire en ma parole, et, si vous le faites, je vous en serai reconnaissant. Vous pouvez douter de ma parole, et, si tel est le cas, je vous en serai encore reconnaissant. Mais si au lieu d'accepter ou de discuter une opinion émise par moi vous vous dites : essayons, voyons, cherchons, alors je n'ai plus raison de vous être reconnaissant, car les positions seront changées, et c'est vous au contraire qui me serez reconnaissant de vous

avoir présenté ce précepte, d'avoir émis cette opinion, et de vous avoir mis à même de transformer votre état actuel, votre manière d'être, vos ennuis et vos désagréments en bonheur et succès.

Je développerai dans les conférences suivantes cette idée que l'homme se fait par la pensée, mais pour aujourd'hui je me bornerai à vous expliquer les trois éléments du succès.

Je vais donc vous parler : 1° de la confiance dans le but ; 2° de l'oubli de soi ; 3° de la création de l'idée.

La Confiance dans le But

Qui dit confiance ne dit pas confiance aveugle. Cette dernière, si elle constitue la foi du charbonnier, n'est pas la confiance réfléchie qui indique un jugement sain, un plan raisonné. Aussi, pour posséder cette confiance réfléchie dans un résultat ultérieur, il faut la développer par une étude profonde et serrée de l'entreprise; avant de rien lancer, il faut voir le pour et le contre ; mais si, après examen sérieux, on voit la possibilité de la réussite, tout en reconnaissant aussi les grandes difficultés à surmonter,

il ne faut pas que les difficultés nous arrêtent, il faut prendre son courage à deux mains, aller de l'avant, saisir les difficultés par les cornes, comme on saisirait un bœuf. Voilà la confiance que nous devons posséder dans la réussite du but que nous nous proposons.

Nous avons souvent entendu parler de la confiance en soi ; mais cette confiance en soi, je ne la recommande pas, car elle est le plus souvent l'indication d'une irréflexion coupable. La confiance dans le but à atteindre, la confiance dans le succès final est une de ces méthodes que l'on admire chez l'homme, tandis que la confiance en soi doit être le plus souvent considérée comme un orgueil déplacé. Et si nous réfléchissons bien à ce qu'est la confiance en soi, qu'est-elle autre chose qu'une immense opinion que nous entretenons de nous-même ? *Moi,* s'écrie celui qui a en soi cette confiance, *Moi, toujours moi.* Celui qui a la confiance en soi parle toujours de lui-même, de sa valeur personnelle, de ses mérites, de son savoir ; il se voit un être immense, auquel rien ne résiste, auquel tout obéit, auquel tout cède. Si par politesse on l'écoute et on semble l'approuver, chacun dans son for intérieur a son petit sourire, et lorsque vient l'heure de la débâcle, nul

n'est surpris, car chacun s'attendait à la faillite du prétentieux.

La confiance en soi, c'est de la prétention, c'est de la présomption, c'est de la vanité, c'est de l'orgueil ; mais cela ne saurait être, cela ne saurait constituer une qualité qui mène au succès.

Voyons maintenant l'homme qui possède la confiance dans le succès final d'une entreprise. Il a, comme nous venons de le dire, bien réfléchi, bien étudié, bien pesé toute chose, il peut, certes, s'être trompé, car l'infaillibilité, quoi que l'on en dise, n'existe pas dans ce monde.

Mais supposons que cet homme qui a confiance dans son entreprise, qui la pousse jusque dans ses dernières limites, supposons, dis-je, qu'il faillisse, supposons que ses forces matérielles ou mentales viennent à lui manquer, que reste-t-il à ce pionnier, à ce bûcheur ? L'admiration et la sympathie de ses semblables ; on l'a suivi dans son effort homérique pour atteindre son but et l'on a regretté et l'on regrettera peut-être toujours autant qu'il le regrettera lui-même l'insuccès dû à son manque de force. Mais cet insuccès même était un succès puisqu'il s'est acquis l'admiration et la sympathie de ses sem-

blables, c'est là précisément ce que l'homme qui a simplement confiance en lui-même ne saurait obtenir. Et des deux, lequel préférons-nous, des deux, auquel porterons-nous secours, lequel aiderons-nous de notre bourse, de notre savoir et de notre expérience, à qui donnerons-nous la partie de notre force à nous, dont nous pouvons momentanément nous séparer, dont nous pouvons prêter une parcelle aux frères malheureux ?

Il est inutile de répondre à cette question, puisque cette réponse se trouve dans la bouche de chacun. Mais alors, dirons-nous, si la confiance en soi est un défaut, si la confiance dans le but final de l'entreprise est la seule que nous devons posséder, comment se fait-il que l'on a toujours, jusqu'à aujourd'hui, recommandé cette confiance en soi ? Dans ce cas, comme dans bien d'autres, on vous a trompé. Lorsqu'on nous a recommandé la confiance en soi, on se servait d'un mot maladroit pour nous recommander une chose bonne, et c'est ainsi que dans ce monde, souvent, on nous a faussé l'esprit, parce que l'on nous a donné pour nous enseigner dans les choses de la vie des hommes superficiels qui possédaient à un degré très développé précisément cette confiance en nous-même, que nous devons réfréner.

L'orgueilleux muni d'un diplôme officiel croit tout savoir parce que son diplôme le leurre et lui communique cet orgueil dont plus tard il devra se débarrasser, et dont il se débarrassera à mesure que lui viendra la réflexion.

Quel est celui d'entre nous qui en impose à son semblable ? Car il ne faut pas chercher à le nier, il est des hommes qui influencent, comme il en est qui se laissent influencer. Prenons par exemple deux joueurs de billard, l'un plein de confiance en soi, l'autre plein de confiance dans l'expérience acquise. Le premier se redresse arrogant, plein de défi, il promène ses regards d'où jaillit la fierté, sur les spectateurs. Mais comme toutes ses apparences de confiance ne sont que du vent, il tremble au moment où il aperçoit son adversaire souriant, calme et possédant la hardiesse réelle. L'arrogance du premier joueur petit à petit cède, et dès le commencement du tournoi, l'on reconnaît le maître et l'on attribue déjà la victoire à celui qui dans quelques moments sortira vainqueur.

Donc, ne craignons pas de le répéter, ce qu'il faut acquérir c'est la confiance dans le résultat final, basée sur l'expérience acquise, basée sur le savoir que donnent les forces successivement acquises. Ce qu'il faut éviter, c'est

la confiance en soi qui est fille de l'orgueil. Cette confiance utile, nous la trouverons dans la Pensée Nouvelle.

Hodgkinson est maintenant âgé de 70 ans, Il y a quatre ans, ses occupations l'amenèrent à visiter un atelier où l'on raffine le sel. Hodgkinson ne connaissait rien de cette industrie, mais il vit de suite que les procédés employés étaient susceptibles de perfectionnement. Pendant quatre années consécutives, il travailla à son idée, il avait confiance dans la réussite car il avait remarqué que les méthodes employées pour la réduction du sel étaient inefficaces.

En offrant son procédé, il rencontra tout d'abord les haussements d'épaules, mais il offrit son travail aux raffineurs d'Amérique et réussit à obtenir 25 millions de francs de son procédé et un tant pour cent élevé.

C'est donc avec raison qu'il avait eu confiance dans le résultat final de son idée et cette confiance fut l'un des facteurs qui aidèrent à sa réussite.

L'Oubli de Soi-même

Il n'est pas de victoires plus grandes que celles que l'on a remportées sur soi-même. Au



fond de tout homme, croupit l'animal et c'est cet animal qui, avec la pensée, constitue l'être humain. La Pensée s'élève, elle plane au dessus des choses vaines ; mais si l'animal, la bête qui se cache en nous n'est pas satisfaite de se voir ainsi délaissée, par des moyens qui lui sont propres, elle attire ou cherche à attirer cette deuxième partie de nous-même, cette partie supérieure qui veut planer toujours.

Lorsque je dis : l'oubli de soi, je veux parler de l'être inférieur que, jusqu'à ce jour, nous avons toujours considéré à tort comme étant ce nous-même que nous chérissons, que nous examinons avec tant d'attention dans le miroir qui réfléchit nos traits matériels. Il ne faudrait pas croire que le corps humain soit à dédaigner, je n'ai nulle sympathie pour celui qui croit se grandir en restant sale, je n'ai nulle admiration pour celui qui cherche à montrer son détachement des choses matérielles, en se promenant dans nos rues couvert de loques et de haillons, car sous ce manteau d'humilité et d'indifférence mes yeux perçoivent le terrible orgueil ! Défions-nous par dessus tout de cet orgueil, car c'est un des plus dangereux, je dirai même c'est le plus dangereux des trois orgueils dont un jour je me permettrai de vous parler.

L'oubli de soi ne consiste donc pas à se négliger, car nous devons à tous ceux qui nous entourent de réjouir leur vue par notre propre apparence, par le rayonnement de notre personnalité physique. L'oubli de soi ne consiste pas non plus à dire du mal de nous-même, comme nous en avons tellement l'habitude. Comme vous le savez, l'on entend souvent dire : que tout Français qui dit du mal de lui se vante. Et ceci s'applique non seulement à nos compatriotes, mais à tout le monde. Il se vante, celui qui dit du mal de lui ; et c'est une vantardise qui, contrairement à ce que l'on suppose, n'est pas un élément de succès, mais au contraire un élément de faillite, c'est une suggestion d'autant plus forte, d'autant plus puissante, que nous sommes tous, plus ou moins, portés à croire plutôt ce qui est mal que ce qui est bien. Evitons donc de faire abstraction de nous-même, au point de dire du mal de nous ; car dire du mal de nous-même ce n'est pas s'oublier, c'est encore penser à soi, c'est encore vouloir se placer sur un piédestal, ce piédestal serait-il fait de boue. Alors qu'est-ce donc que l'oubli de soi ? Il est plus facile de définir ce qui n'est pas, que de dire ce qui est.

Nous avons vu tout à l'heure qu'il ne faut

jamais négliger sa propreté personnelle, ni son apparence, ni son habillement. Chacun, à mon avis, doit être habillé suivant les conditions de la vie dans lesquelles il s'est placé ; quand je dis qu'il faut s'oublier soi-même, j'entends qu'il faut faire comme les autres, ne pas chercher à se singulariser par des moyens artificiels afin d'attirer l'attention sur soi en créant l'envie, par un attirail plus riche et toujours dispendieux.

L'homme qui porte la barbe doit tenir ce signe, distinctif du mâle, dans un état tel que son visage ne devienne pas repoussant. Cette barbe doit toujours être bien peignée ; mais entre cet état normal de la barbe et l'état anormal à la Guillaume Ier, qui est le signe distinctif de l'orgueil démesuré, de l'orgueil qui dit : moi et Dieu nous gouvernons le monde, il y a une très vaste différence. Dans ce cas, ce n'est pas l'oubli de soi, mais au contraire la pensée portée sur son apparence physique à un degré intense, c'est le coq qui chante sur le fumier en faisant miroiter sous le rayon matinal du soleil son plumage coloré, c'est le paon qui dresse sa queue, fait la roue et ne craint pas de nous montrer ce qui est le plus vilain chez lui.

L'homme doit porter l'habit qui convient à

son état ; mais est-il nécessaire qu'il renonce à le porter parce que du jour au lendemain la mode a changé, et qu'au lieu de porter trois boutons il n'en faille plus que deux, doit-il se distinguer au point que la coupe de son habit, les ornements et le reste, soient conformes à l'idiote idée de la mode, poussée à son extrême, à son excentrique limite.

Je viens de parler de l'homme qui ne pense qu'à lui-même, à ses avantages extérieurs, qui cherche à éblouir par des artifices qui le placent en somme au niveau du pantin. Je dois maintenant parler un peu de la femme, mais en l'essayant, je dois avouer tout de suite que je ne le fais qu'avec crainte, car si la femme peut pardonner toutes les fautes et elle les pardonne souvent, il est cependant une chose, paraît-il, qu'elle ne saurait pardonner : c'est lorsque l'on attaque son passe-temps favori. Aussi, ne me hasarderai-je pas à l'attaquer.

Autant je trouve ridicule chez l'homme de suivre la mode, autant je crois que la femme doit suivre la mode, à condition qu'elle ne devienne pas excentrique.

Voici donc les deux parties du genre humain placées sur la plate-forme de l'égalité.

Supprimer l'excentricité en tout, suivre la mode par nécessité et non point par vanité est une première manifestation de l'oubli de soi. Qu'une robe tombe bien, soit faite avec une belle étoffe, donne à la femme l'élégance qui, somme toute, est naturelle et doit exister, je suis bien loin d'apporter à ces choses une condamnation de pessimiste, j'aime ce qui est beau, j'admire ce qui est bien et je déteste ce qui est ridicule. Mais le ridicule lui-même, en somme, n'est qu'une question d'habitude, et si à Auteuil l'on a ri de la jupe culotte, si à Madrid on a presque lapidé la malheureuse qui se promenait dans cet attirail dans les rues, si à New-York la police a dû intervenir et mettre l'employée du grand faiseur de Paris dans une voiture fermée, afin de la soustraire aux quolibets, cette même jupe culotte au contraire plaît à la femme comme à l'homme et fait fureur dans les contrées Orientales. Là on a l'habitude de voir les hommes en robe. Si par malheur un Chinois passe dans les rues de Paris avec sa robe longue et étroite, accompagné de sa femme en jupe courte, au pantalon dépassant, nous nous retournons et cela nous amuse ; qu'un Européen et qu'une Européenne se promènent dans le même accoutrement la

police doit les protéger contre la fureur populaire.

L'oubli de soi, consiste donc à oublier ou plutôt à ne pas penser ni chercher à montrer les avantages physiques et intellectuels que nous pourrions posséder comme étant supérieurs aux avantages physiques et intellectuels des autres et à ne nous servir de ces avantages que pour le bien de l'humanité en général, en nous souvenant que nous faisons partie de cette humanité et que quiconque s'oublierait au point de ne travailler toujours et en tout que pour les autres, uniquement, commettrait une maladresse qui le mettrait dans un état d'infériorité tel, qu'il lui deviendrait matériellement impossible de continuer à faire du bien.

La réussite est le partage de l'homme qui s'oublie en faveur d'un but, qui devient l'instrument actif et intelligent, pouvant réaliser ce but, qui s'élance sans fougue, avec modération, qui poursuit ce but avec l'énergie calme de l'homme qui a su s'oublier. Oui, c'est à cet homme qu'appartient la réussite. Vous vous regardez dans le miroir mais vous ne vous voyez pas vous-même, vous voyez l'enveloppe matérielle du moi réel, du moi qui est l'homme ; dans le miroir vous ne voyez que la bête, l'ani-

mal, la partie inférieure de notre faible personnalité qui nous tire en bas, car l'homme a une tendance à retourner vers la terre et il y retournera.

La pensée au contraire est ce moi supérieur, le moi qui tend à s'élever et qui, comme un ballon captif est retenu là où il désirerait ne pas être, où il désirerait ne pas demeurer. Le corps matériel nous est donné, ou plutôt est donné au moi psychique, afin que ce dernier puisse au contact permanent des choses matérielles, des choses objectives, acquérir la connaissance, le savoir et l'expérience dont il aura besoin dans son éternelle existence ; car je crois à l'éternité, je crois à l'éternité, non pas comme un état stagnant où toujours nous resterons, car je ne croirai jamais à la stagnation. Le progrès est la loi de l'univers, le progrès est la loi divine et il ne saurait y avoir de Dieu sans idées de progrès. Je crois que notre pensée évoluera éternellement et se séparant de ce corps que nous voyons apparaître aujourd'hui, se transformera en un corps moins matériel, plus diaphane. Elle est belle cette idée qui fait de l'homme un éternel.

Je n'ai pas la moindre sympathie pour les Haeckel et autres philosophes qui ne voient

dans l'homme qu'une chose appelée à retourner dans le néant d'où elle vient. Je n'ai jamais pu concevoir un homme sortant d'un néant et y rentrant, je ne puis concevoir quoi que ce soit, sortant et rentrant dans le néant ; l'évolution continuelle ne peut être que progressive, c'est une intelligence toujours de plus grande en plus grande, qui doit se développer, une pensée plus haute, mais jamais le néant.

La Confiance de l'idée

L'homme dépourvu d'idées est perdu d'avance. Il est impossible en effet qu'une chose que l'on n'a pas conçue puisse être exécutée. Or, l'idée est une conception de la pensée, nous avons à côté de l'idée simple à peine émise, l'idée élaborée qui a été longtemps l'objet d'une profonde méditation. Dans ce dernier cas, l'idée est devenue un plan, une combinaison tendant à matérialiser cette idée.

Mais, comme l'idée ne peut arriver à maturité complète que par la méditation et l'expérience, il est nécessaire d'acquérir la dernière et d'utiliser largement la première. Prenons pour exemple un commerçant : il lui faut tout

d'abord concevoir l'idée de vouloir faire du commerce, il lui faut ensuite, en développant cette idée, choisir le genre qui convient le plus à ses aptitudes et non pas celui qui semble présenter au point de vue matériel le plus grand nombre d'avantages ; car si un commerce peut être avantageux entre les mains d'un homme ayant du talent pour ce commerce, il est néanmoins vrai qu'il périclitera entre les mains de celui qui manque du talent voulu.

Le choix du commerce ne doit pas non plus dépendre des parents du jeune homme ; mais comme je l'ai déjà dit, des aptitudes de celui qui doit se lancer dans l'entreprise. Nous avons vu des jeunes gens succéder à leur père dans un commerce des plus florissants et ce commerce disparaître au bout de deux ou trois ans d'efforts ou de manque d'efforts.

Nous laissons bien entendu de côté le jouisseur qui ne veut pas travailler, car nous savons que sans travail, que sans volonté, que sans l'effort journalier l'on n'arrive à rien. Mais à côté de l'homme qui ne fait rien, du pusillanime, du paresseux, il y a le travailleur, et pourquoi constatons-nous parfois, souvent même, l'insuccès de ce travailleur ? Admettons, car cela est vrai, que l'insuccès chez le travail-

leur ne soit pas aussi complet que l'insuccès chez le paresseux ; mais il est néanmoins vrai que ce travailleur qui se sera lancé dans une entreprise pour laquelle il n'avait pas d'aptitudes spéciales sera toujours une médiocrité.

Le jeune homme dont on fait un avocat et qui ne possède pas le talent de la chicane ne sera jamais un fleuron du barreau. Le médecin qui n'est devenu médecin que parce que à la fin de ses études il a obtenu un diplôme sera toujours une médiocrité et ne guérira pas ses malades. Là encore il faut des aptitudes spéciales. Appelons ces aptitudes spéciales un don, puisque c'est le mot consacré ; c'est ce talent inné, cet art de bien faire, ce savoir faire, qui donne le succès, qui fait la base de la réussite. Mais, une fois que nous avons embrassé la profession pour laquelle nous destinent nos aptitudes, suffit-il de travailler ? Suffit-il de s'oublier soi-même, suffit-il d'avoir la confiance dans le but pour obtenir les résultats les plus élevés ? Il se tromperait celui qui le croirait, et c'est ici que les idées viennent jouer leur grand rôle et c'est ici qu'existe le point de démarcation entre le succès normal et ce succès immense qui fait de l'homme un prince de l'industrie dans laquelle il s'est engagé.

L'idée, ne croyez pas que ce soit de l'imagination ; on dit souvent que l'homme a l'imagination féconde, je préférerais remplacer cette expression par une autre qui rend mieux ma pensée et dire : il est fécond en idées ; car il y a une vaste différence entre l'idée et l'imagination, les deux sont un produit de la pensée ; mais tandis que l'idée est une vibration forte ou faible, suivant qu'elle est conçue avec force ou avec indifférence, l'imagination au contraire n'est autre chose que la matérialisation mentale sous forme d'image de l'idée conçue, et c'est ici que l'on voit si l'homme a pris possession de lui-même, s'il s'est oublié en faveur du but à atteindre. La confiance dans le but final est une amarre qui maintient la folle du logis, comme on le dit souvent, dans les limites de son pouvoir, il la maintient et l'image de l'idée conçue devient de plus en plus forte, de plus en plus parfaite, de plus en plus complète ; le plan tout entier, pour arriver au résultat final, se trouve dans cette image et montre à l'homme le chemin à suivre pour arriver au résultat cherché.

❧

Cette image mentale, ce tableau des événements à venir, ce mirage vrai des choses qui

doivent être, nous pouvons le comparer au tableau d'un artiste. D'abord, le contour se trace au fusain, l'idée est à peine dégrossie et vous voyez l'artiste assis devant ces quelques lignes qui ne disent rien aux spectateurs ; petit à petit, les contours prennent corps, les détails se dessinent, les teintes viennent se joindre aux détails et bientôt l'on aperçoit l'image telle qu'elle sera ; mais l'on ne voit pas encore cet ensemble harmonieux que perçoit l'œil lorsque le tableau est terminé.

Le peintre s'éloigne, et de loin il contemple son tableau, de loin il perçoit comme à travers un nuage les teintes nouvelles à ajouter, les traits à modifier, l'expression à ajouter aux yeux, au visage. Son imagination ne l'entraîne pas au loin, il ne pense pas à la femme s'il peint un homme, ni à l'homme s'il peint une fleur ; car s'il en était autrement jamais son tableau ne deviendrait chef-d'œuvre.

L'homme à l'idée unique, c'est l'homme au but unique, c'est l'homme de succès.

Créer et maintenir une idée unique est donc nécessaire, et à cette idée maîtresse doivent venir se joindre les idées secondaires se rapportant à l'idée principale.

Il ne faudrait pas conclure de ce que je viens de dire qu'il faille renoncer aux distractions, aux amusements, aux conversations, car, dans ce cas, l'idée unique deviendrait une idée fixe et, au lieu de nous mener au résultat rêvé, nous mènerait à la folie. En toute chose, il faut équilibrer la balance. Si chaque jour amène une idée nouvelle et avec elle un but nouveau à poursuivre le succès est impossible, c'est pourquoi dans tout commerce, dans toute industrie, dans toute profession, il faut chercher à monter toujours d'un échelon, il faut tâcher d'arriver au pinacle par l'étude des détails, par l'apport constant d'idées nouvelles à ajouter à l'idée mère ; il faut éviter la stagnation, en se rappelant que tout est progrès, et que si nous n'avançons pas, nos concurrents ne manquent pas, eux, d'avancer. Bientôt dans la course effrénée du commerce au vingtième siècle, ceux qui s'arrêtent se trouvent loin derrière les jeunes qu'ils regardent du haut de leur hauteur, les jeunes aux idées puissantes. Voilà ce que nos anciens parfois oublient, ils ne veulent pas admettre que, eux, qui sont arrivés bon premier il y a dix ans, soient abandonnés par les admirateurs d'hier et devenus les clients de celui qu'ils ont connu enfant.

L'idée mère doit toujours être la même, tou-

jours tendre à un but unique et défini ; mais les idées secondaires doivent venir aider l'homme à rendre matérielle cette idée principale, qui le conduira au succès avec certitude.

La jeune Amérique est aujourd'hui à la tête du commerce et de l'industrie. Beaucoup de commerçants et d'industriels européens rient de l'industriel et du commerçant américain et cela surtout en Angleterre ; mais il n'est pas moins vrai que le commerçant américain pénètre partout. Les Consuls de ce vaste pays que l'on trouve jusque dans nos petites villes, fournissent les renseignements utiles à leur gouvernement et le gouvernement à l'industrie et au commerce du pays. Et c'est ainsi que chaque jour nous voyons de nouvelles industries, d'outre-mer, s'ouvrir dans nos murs, parce que l'étranger s'est rendu compte que, s'il n'est pas supérieur en intelligence au commerçant et à l'industriel européen, il a sur eux, parfois, cette supériorité que donne une activité incessante et un effort permanent pour développer des idées secondaires nouvelles, lors même que ces idées il faudrait les acheter au prix de l'or, comme

dans le cas des 25 millions pour le secret de la fabrication du sel. Remarquez que ces idées sont achetées aux Européens par les Américains qui viennent faire concurrence chez eux aux inventeurs de ces idées.

L'Allemagne est l'Amérique de l'Europe, elle se remue et il serait curieux d'établir des statistiques pour savoir combien il existe de maisons allemandes dans notre grande et belle ville de Paris ; nous nous laissons faire, nous nous amusons, nous allons au théâtre, nous pensons au petit souper fin et aux personnes à qui nous l'offrons. Notre idée maîtresse porte sur l'amusement ; l'idée maîtresse de l'Amérique, de l'Angleterre et de l'Allemagne porte sur la suprématie commerciale.

La gaîté à tout propos et mal à propos semble être notre idée mère et si nous faisons la comparaison entre le Gaulois des temps anciens et le Français du XXe siècle nous verrons une différence étonnante entre les traits sévères et hardis de nos ancêtres et notre mollesse d'aujourd'hui.

Il nous faut donc rentrer en nous-même, transformer notre idée mère et transformer no-

tre commerce et notre industrie, de manière à ce qu'ils soient au niveau du progrès moderne ; il nous faut ramener la France, pays des intellectuels, pays du courage à la première place qu'il n'aurait jamais dû cesser d'occuper. Mais il n'y a encore rien de perdu. Nous possédons la vitalité, le savoir et les qualités du cœur. C'est pour ranimer le courage vacillant ou plutôt pour nous rappeler au devoir que le Club de Volonté a été formé.

III

La Volonté

J'ai lu, dans le « Matin » du 13 mars, un article qui m'a intéressé parce qu'il traite des questions que nous étudions ensemble. Cet article est intitulé : « L'appendicite guérie par la méditation ».

Le « Matin » nous parle de la Science chrétienne et de ses adeptes.

« C'est avant tout à la santé du corps que sont appliqués les exercices religieux de la secte. Méditer les enseignements du Christ, qu'ils considèrent non comme un Dieu, mais comme le premier parmi les hommes, et créer dans l'esprit un état de sérénité, de confiance et de pureté apparaît aux adeptes comme la condition suffisante de la santé physique.

« Les « christian scientists » n'absorbent jamais un remède ; jamais ils ne subissent une opération intéressant les organes internes.

« Ils font soigner leurs dents et leurs os, c'est-à-dire qu'il se feront couper une jambe après un accident si c'est indispensable ; mais

ils ne consentent à des exceptions que parce qu'il s'agit là d'interventions externes, sur des tissus qui ne subissent pas directement l'influence du système nerveux, sur de la matière en quelque sorte inerte, si l'on peut ainsi parler. Mais ils ne soignent leurs appendicites, par exemple, par aucun autre moyen que la prière et la méditation.

« Quand un frère tombe malade, un membre de la communauté est délégué à son chevet où il demeure en prières jusqu'à la guérison du patient. »

Le « Matin » conclut en ces termes :

« Ce vaste mouvement d'hommage au pouvoir de la pensée donne à réfléchir et vaut d'être signalé. »

La Pensée Nouvelle a des points de contact avec la Science chrétienne. Mais la Pensée Nouvelle n'est pas une secte religieuse. C'est la philosophie de la pensée et son application aux choses de la vie. Nous allons voir aujourd'hui le rôle que joue la Pensée dans le développement du génie.



Comment on développe le Génie en soi

Tous les siècles ont connu leurs grands hommes et tous les pays se vantent d'avoir possédé un de ces grands génies, qui, dans l'une ou l'autre branche d'activité, se sont placés d'emblée à la tête de leurs contemporains.

Le Commerce et l'Industrie ont eu leurs rois, la guerre a eu ses grands capitaines, notre globe ses pionniers et la science ses novateurs. Tous ces génies se sont élevés au-dessus de la moyenne, et c'est pour cela qu'on les appelle des génies.

Il y a deux sortes de génie : le génie inné et le génie acquis. Parmi les génies innés nous devons citer Mozart, Pascal, etc. Dès leur plus tendre enfance, ces hommes, d'une intelligence supérieure, se sont distingués de leurs semblables, par la manifestation de leur génie. Et si le produit de leurs premiers efforts n'égalait pas leurs productions de l'âge mûr, c'est qu'il leur manquait encore l'expérience nécessaire au génie lui-même pour donner au monde une œuvre grandiose. C'est précisément parce que cette expérience est indispensable que nous

pouvons croire que le génie s'acquiert et se développe et c'est ainsi que notre première proposition semble avoir reçu la sanction des faits.

Un esprit sain dans un corps sain

Voici un dicton populaire qui donne le ton juste. L'on a beaucoup parlé de la suprématie de l'esprit sur la matière, je suis moi-même un des plus fervents adhérents de cette théorie, je l'ai exposée tant dans mes livres que dans mes conférences, j'ai soutenu cette suprématie dans de nombreuses discussions. Les écrivains les plus connus, les plus grands philosophes, ainsi que tous les penseurs, reconnaissent la supériorité de l'esprit sur le corps, et de l'intelligence sur la matière ; si le contraire était vrai, le monde serait absurde, et au lieu que l'homme intelligent commande à tous les autres règnes de la nature, il serait au contraire commandé par eux.

L'homme est le roi de la terre par son intelligence. C'est dans cette intelligence que réside sa force, tous les êtres animés depuis le plus petit jusqu'au plus fort sont soumis à l'homme et lui restent soumis, jusqu'au moment où, par

imprudence, il se met volontairement en leur pouvoir. Mais si l'esprit possède la suprématie et commande à la matière, nous ne devons pas oublier que cette matière qui est l'enveloppe dans laquelle l'esprit réside, constitue encore un délicat mécanisme ; si ce mécanisme est en mauvais état, il faut de la part de l'esprit un effort double, triple et quelquefois centuple, pour ramener ce mécanisme à son état normal, et lui rendre le fonctionnement dont il est partiellement privé. C'est pour cette raison que nous pouvons émettre cette hérésie scientifique : que si le corps dépend de l'esprit, l'esprit dépend lui aussi du corps. Je dis hérésie scientifique, car il n'est pas possible que ces deux parties de l'homme, si essentiellement différentes par leur nature, soient réciproquement les maîtresses l'une de l'autre.

L'esprit dépend de la matière, ou si vous préférez du corps qu'il habite, en ce sens que les efforts qu'il peut donner sont limités par le bon fonctionnement du mécanisme ou de l'organisme humain. Nous pouvons très bien, comme la chose a été faite souvent, comparer le corps humain à une machine. Il faut d'abord une force initiale pour mettre la machine en mouvement et ce n'est que la partie de la force non

utilisée pour cette mise en mouvement qui est transformée en une force productrice, en une force industrielle. Mais admettons pour un moment que le mécanisme du moteur soit dérangé, qu'il faille le réparer, et que la force motrice doive être employée pour réparer la partie atteinte. Il est évident que pendant que se fera ce travail de réparation, il n'y aura pas production industrielle.

Si donc par imprudence ou autrement nous laissons se déranger l'une ou l'autre partie de ce mécanisme qu'est notre corps, l'esprit devra faire un effort additionnel pour la réparation du mécanisme et pendant ce temps ne pourra produire un effort industriel, parce que son activité sera entièrement employée à la réparation du mécanisme. Si donc nous ne pouvons pas dire que l'esprit dépend du corps et lui est soumis, de par la force d'une loi immuable, nous devons néanmoins admettre que la production de l'effort donné par l'esprit est limitée par l'état de l'organisme, c'est-à-dire par l'état de santé.

Que l'homme possède le génie inné ou le génie développé, la production de son esprit dépendra de l'état de santé de son corps matériel et par conséquent, quiconque voudra déve-

lopper en soi le génie à quelque degré que ce soit, devra d'abord maintenir sa santé, y travailler constamment, y consacrer journellement un certain effort pour se maintenir à l'état normal.

Il serait peut-être nécessaire ici, pour rendre cet entretien complet, d'indiquer différents moyens pour se maintenir en santé, mais je ne ferai qu'effleurer ce sujet, sauf à y revenir pour indiquer les moyens psychiques de se maintenir en bonne santé, de supprimer l'état anormal appelé : maladie. Dès aujourd'hui pourtant, permettez-moi de vous dire que l'on arrive à la santé par deux moyens qui se complètent l'un l'autre : l'hygiène physique et l'hygiène morale. C'est donc ces deux hygiènes que nous aurons à étudier.

Si nous arrivons à la santé par l'hygiène physique et l'hygiène morale, nous devons arriver au génie par ces deux moyens, car le génie c'est la santé psychique.

Nous avons vu dans l'article du « Matin » sur la Science Chrétienne que l'on guérit l'appendicite par la méditation ; si donc par la méditation nous arrivons à une transformation

physique, à la guérison d'une lésion même, nous devons arriver par ce moyen aussi, à la transformation mentale ; car si l'esprit ou la pensée, et je préfère ce dernier terme, peut par un effort appelé méditation et que je dénomme contemplation, arriver à transformer l'état de douleur en état normal, c'est que la Pensée est l'élément amplificateur du mal comme elle est aussi l'élément qui le supprime. Mais ne touchons pas à la question santé pour le moment ; notre but aujourd'hui est de montrer comment l'on développe en soi le génie, et si j'ai parlé de la santé jusqu'à présent, c'était dans le simple but de montrer à quel point la santé était nécessaire à l'homme pour que sa pensée puisse faire un effort utile non seulement à lui-même, mais à ses semblables. En d'autres termes, nous avons parlé de l'état de santé, afin que chacun puisse donner la plus grande somme de travail en ramenant au minimum la force initiale nécessaire au maintien du corps en l'état de santé.

Revenons à la méditation. C'est à peine si je puis résister au désir de parler de l'effet de la méditation sur la maladie, car je suis certain que ce sujet vous intéresse à un haut degré, mais si je n'en parle pas aujourd'hui, je me

réserve, comme je l'ai dit tout à l'heure, l'occasion d'en parler bien plus sérieusement dans un prochain entretien. Je le ferai alors d'une manière complète et je vous montrerai comment cette merveilleuse philosophie que j'ai appelée : *La Pensée Nouvelle* peut donner à tout le monde la santé physique aussi bien que la santé morale, ce qui, en somme, constitue cet état d'âme appelé : le Bonheur.

❧

Vous avez tous lu, j'en suis certain, le très joli livre de LILY ALLEN, vous avez vu ce que sont les Enfants de la Pensée, cette succession constante d'êtres qui naissent de notre cerveau, et vous vous êtes sûrement rendu compte du fait : que, si nous donnons naissance à des enfants méchants, nous créons aussi des enfants qui nous procurent la joie, le bien-être et même la suprématie intellectuelle, car le génie, qu'est-ce autre chose que la création élevée d'idées saines, destinées à procurer au monde la somme complète d'un incessant bonheur.

La science n'a pas d'autre but, elle ne réussit pas toujours à l'atteindre, mais c'est en somme l'objet qu'elle a en vue, et son insuccès

est le résultat de ses efforts même ; car au lieu de nous procurer le bonheur, elle nous procure le confort, et il y a entre le confort et le bonheur un précipice infranchissable, à tel point que souvent plus un homme possède de confort et plus il est malheureux. Bonheur et richesse ne dépendent pas l'un de l'autre.

Nous avons donc posé ici les bases sur lesquelles repose le développement du génie : santé physique, santé morale, exercice de la contemplation dans le but de renforcer la force pensée, utilisation la meilleure de cette force pensée, en vue d'une production intensive d'idées. C'est l'intensité de cette production d'idées qui, par la répétition, arrivera à créer des cerveaux supérieurs aux cerveaux moyens.

Le génie, a-t-on dit, est une longue patience. Cela est exact surtout si cette patience ou, si vous préférez, cette habitude est une patience active, une habitude volontaire.

Je vous ai parlé dimanche dernier de la création de l'idée. Or, l'idée c'est le génie.

L'idée maîtresse ou l'idée principale se complète des idées secondaires, elle s'élargit, s'amplifie et devient vaste en proportion précisément des idées secondaires. Ce procédé, je l'admets, est celui de l'homme ordinaire qui

arrive par l'effort. Ce sont ces sortes de génie qui se rencontrent le plus souvent et ce sont eux peut-être qui rendent le plus de services à l'humanité parce qu'ils possèdent en même temps le sens pratique leur permettant d'exécuter un plan et de rendre utile l'idée conçue.

Tout le monde peut donc prétendre au génie.



Par quelle voie doit-on procéder pour atteindre ce but ?

Y arrive-t-on sans effort ? C'est ce dernier point qui constitue l'obstacle pour beaucoup d'entre nous. « Ça m'agace ! » me déclarait, il y a peu de jours, un homme qui se disait neurasthénique, ça m'agace de tenter un effort. L'on veut bien se laisser faire, mais l'on n'a pas le courage d'exécuter chaque jour un pas en avant.

De suite ou jamais. Voilà le cri de beaucoup de gens.

Mais ce cri est le signe par excellence de la faiblesse de caractère et cette faiblesse exclut le génie, ce cri si vous préférez c'est l'indication de l'absence d'idées hautes chez celui qui le profère. L'idée maîtresse de l'homme qui parle

ainsi, c'est l'idée du farniente, en d'autres termes, le désir de ne rien faire.

Créer et maintenir une idée unique élevée est nécessaire et indispensable. Autour de cette idée maîtresse, doivent converger les idées secondaires se rapportant à l'idée principale et qui feront que cette idée principale deviendra de plus en plus parfaite, de plus en plus haute et de plus en plus élevée.



Pour créer l'idée, il faut employer un procédé mental que je vais décrire. Mais avant d'entamer ce sujet, laissez-moi attirer votre attention sur un fait important, c'est celui-ci : l'homme est d'autant plus actif mentalement qu'il est plus sobre dans sa nourriture ; je ne crois pas que l'on puisse contester sérieusement cette affirmation : l'homme trop bien nourri, celui qui a fait un excellent dîner arrosé de ce que, à tort, l'on appelle un vin généreux, de champagne par exemple, assaisonné de bonnes choses, cet homme-là ne pense qu'à dormir. Il est dans un état d'assoupissement qui n'est sûrement pas l'indication du génie. Donc, avant d'employer le procédé mental pour créer l'idée,

il faut régler ses repas, prendre comme nourriture ce qui est nécessaire à l'entretien du corps et ne pas s'adonner à ce que l'on appelle les plaisirs de la table.

Les races les plus fortes sont celles qui boivent de l'eau et qui mangent peu ou pas de viande, les animaux les plus forts sont ceux qui se nourrissent de grains, mais de grains à l'état naturel et non pas de grain panifié, parce que le pain est indigeste, et plus un aliment est indigeste, plus il attire vers l'estomac le sang, pour l'aider à se débarrasser de cette chose incommode que nous y avons introduite.

La souffrance physique attire nos idées sur la partie qui souffre et le génie est dur à acquérir quand on souffre. Donc avant de pouvoir devenir un homme supérieur par le développement méthodique et continuel de la pensée, il faut manger moins et cesser de boire. Mais chaque fois que l'on nous demande d'abandonner un plaisir, nous reculons, nous sommes prêts à tout faire, mais nous ne voulons pas sacrifier nos petites habitudes, et l'habitude que nous sacrifierons le moins vite, c'est ce chatouillement agréable au palais, que produit l'absorption des aliments bien préparés, des vins, des alcools et du café.

Je ne viens pas vous demander de faire ce que je vous conseille et de vous priver des bonnes choses auxquelles vous êtes habitués et auxquelles vous tenez, je fais simplement une conférence commencée il y a trois semaines sur « l'art de réussir ». Je voudrais développer ce sujet dans son ensemble, afin de mettre entre vos mains l'instrument par excellence du succès ; à vous de choisir, à vous de décider si vous devez et si vous voulez suivre les indications que je vous donne, ou au contraire continuer à vivre la vie de ceux qui ne voient dans la vie que le plaisir matériel. J'ajouterai toutefois, que, à mesure que l'on commence à ressentir les jouissances intellectuelles on trouve celles-ci beaucoup plus raffinées que les jouissances matérielles et l'on abandonne ces dernières pour celles plus hautes et meilleures de l'intellect ; car les jouissances intellectuelles sont de beaucoup supérieures à toutes les autres quelles qu'elles soient, quel que soit l'attrait qu'elles présentent.



Voyons maintenant le procédé à adopter pour développer l'idée et rendre celle-ci géniale par l'effort conscient, méthodique et efficace

dont je vous ai déjà parlé, c'est-à-dire par la méditation.

Beaucoup d'entre vous, sans doute, ont lu un ouvrage intitulé « Le Développement de la Volonté par l'Entraînement de la Pensée ». Je ne passerai pas en revue la méthode que j'ai indiquée dans cet ouvrage pour développer la volonté ; mais j'y parle de la contemplation et je préfère ce terme au mot méditation, car contemplation veut dire méditation et appel tout à la fois, c'est un état psychique qui a l'avantage de ne pas exclure les idées qui se pressent autour de notre cerveau et qui souvent sont de nature à aider le développement de l'idée principale au lieu de la contrarier.

La contemplation de l'idée maîtresse n'a aucun rapport avec cette étroitesse d'esprit, cette concentration qui ne peut percevoir que les choses enfermées dans un cercle restreint. La concentration est pour ainsi dire la projection de notre pensée sur une idée unique qui exclut toutes les autres, et c'est en cela que réside son défaut. Je pourrais ici faire avantageusement une comparaison entre l'effet de la contemplation et l'effet de la concentration. Je suppose un homme dans son jardin entouré de murs élevés; au dehors, sur le chemin vient vers la porte

d'entrée, un jardinier avec une brouette remplie de pièces d'or ; le propriétaire du jardin voit venir le jardinier, mais ne sait pas à qui cette brouette pleine de métal précieux est destinée. Le jardinier arrive devant la porte, mais si le propriétaire concentre toute sa force physique pour empêcher l'ouverture de la porte, la porte résistera, le jardinier ne pouvant entrer se retirera et la fortune qu'il portait sera perdue pour le propriétaire du jardin.

La concentration de la pensée se fait à peu près comme la concentration de la force physique ; elle peut s'opposer à l'ouverture de la porte, et la brouette pleine d'or n'entrera pas ; mais la contemplation de cette brouette d'or, c'est tout autre chose. L'homme qui la contemple vibre de joie, de désir et d'attente. Il se précipite vers la porte, l'ouvre toute grande, l'ouvre à deux battants et la fascination qu'il exerce sur le jardinier attire celui-ci avec sa charge précieuse qui appartiendra au propriétaire du jardin.

La contemplation comprend la concentration, mais cette concentration est à l'état d'appel et l'idée mère qui a été conçue, dès lors

qu'elle est contemplée au lieu de rester enfermée dans un petit cercle étroit, dvient la maîtresse de toutes les autres idées secondaires qui apportent leurs hommages à cette reine resplendissante, et aussi l'agrandissement de leur propre puissance, car, nous le savons, une reine n'est grande qu'en proportion des adorateurs qui l'entourent. Chacune de ces idées secondaires complète l'idée maîtresse, leur propre lumière vient s'ajouter à sa lumière à elle et la fait briller des myriades de reflets au milieu desquels elle nous apparaît dans sa splendeur féerique.

Voilà comment après avoir créé l'idée suivant la manière que j'ai indiquée dans notre dernier entretien, l'on développe cette idée, on la mène vers les hauteurs éthérées, les vastes régions de la haute intelligence et l'on devient un génie dans la carrière que l'on a embrassée, si toutefois cette carrière a été choisie, non pas d'une manière arbitraire, mais à cause des aptitudes spéciales qui sont nôtres.

Tous les membres du Club de Volonté ici présents ont pu suivre avec grande facilité l'idée que j'ai cherché à développer, car ils ont lu et suivi le procédé que j'ai indiqué dans mon ouvrage sur le Développement de la Volonté ;

mais peut-être n'ont-ils pas compris avant ce jour toute l'importance de ce procédé, mis à la disposition de chacun. Il ne faudrait pas croire en effet qu'il suffit à l'homme de lire tel ouvrage, ou d'écouter telle conférence pour posséder entièrement dans son ensemble une philosophie aussi vaste que la philosophie de la *Pensée Nouvelle*. Il faut lire souvent, il faut réfléchir beaucoup, il faut méditer longtemps, il faut contempler toujours et par ce moyen l'on arrive non seulement à la suprématie intellectuelle, mais encore à cet autre résultat plus important : la possession de soi et la santé parfaite, parce que la santé dépend de la pensée.

La Puissance volitive de l'Homme

L'humanité se divise en deux catégories : la catégorie de ceux qui réussissent, la catégorie de ceux qui ne réussissent pas.

A laquelle appartenez-vous ?

Lorsqu'on parle d'un homme qui réussit, on parle de lui avec admiration ; on a, par contre, simplement de la pitié, parfois même du dédain, pour celui qui ne réussit pas.

Le succès est fait pour tout le monde ; celui qui ne réussit pas doit se demander pourquoi, puisque la réussite est à la portée de chacun. C'est que les uns tendent le bras pour prendre le fruit succulent, tandis que les autres ne veulent pas, ou ne savent pas faire ce mouvement.

La réussite ne pend pas à une branche d'arbre comme une pomme ; il y a des recherches à faire pour l'atteindre, mais ces recherches sont simples et elles sont faciles. De même que tous les petits garçons ne savent pas grimper à un arbre avec le même art, de même tous les humains ne possèdent pas également l'art de capter le succès. Mais ce que l'on ne sait pas, on peut l'apprendre, il faut souvent très peu de chose pour bien faire, et entre l'art vrai et l'imitation, la distance souvent est très faible.

Si vous n'êtes pas encore un artiste consommé dans l'art de réussir, vous devez franchir les quelques pas qui vous en séparent, et si vous apprenez à donner au flot de vos pensées une direction que nous allons vous indiquer, vous enverrez sur la roue de la vie une force concentrée qui fera tourner cette roue en votre faveur, comme l'eau canalisée par le meunier fait tourner la roue hydraulique et travaille ainsi le jour et la nuit au bien-être de son propriétaire.

Nous venons donc vous offrir un moyen de canalisation de la pensée. Cette force mentale que vous laissez maintenant se perdre activera la roue qui travaillera même pendant votre sommeil, qui moudra le bon grain destiné à votre alimentation, écartera la semence de l'ivraie et séparera l'un de l'autre à leur arrivée dans le fin tamis de votre propre raison.

Canalisation de la Pensée

Qu'est-ce que nous connaissons de l'homme ? Nous le voyons marcher, nous l'entendons parler, nous nous rendons compte de son activité, de son savoir, de son ignorance. Nous savons ce qu'est l'homme, ou du moins nous croyons le savoir, car en réalité nous sommes à son sujet d'une ignorance inqualifiable.

Elles ont des yeux et ne se voient point - - -

Vous voyez, la jeune fille, la femme, se contempler dans le miroir ; elles croient se voir, mais elles ne se voient pas. Une peau plus ou moins satinée, des yeux plus ou moins clairs, un sourire plus ou moins attrayant, des traits que peut-être l'on admire, mais elles ne se voient pas, elles voient la matérialisation de leur être réel. Aucun de nous jusqu'à présent n'a pu dire : « Je me suis vu », car lorsque notre « moi » disparaît, il n'y a plus ni sourire, ni

satin, ni vie dans cette figure que l'on voit; le corps étendu, inerte, ne se perçoit plus, il est mort, dit-on ; mais en réalité le « moi », l'être que nous avons aimé, admiré, haï ou persécuté, n'est pas mort, il vit de plus en plus, même sa radieuse beauté, les yeux du corps ne l'aperçoivent point et ainsi nous échappe ce quelque chose d'imperceptible que nous aimons, que nous choyons malgré la haine qui peut être dans notre cœur, et cela sans l'avoir jamais vu.

Mais ce que nous ne voyons pas, nous le sentons, car chacun de nous sait, que, quoique n'ayant jamais vu sa pensée, cette dernière existe quand même, et la pensée est une force, il est tellement vrai que la pensée est une force que sans elle le corps humain est inerte, sans elle il se décompose, il devient une chose abjecte, l'objet de notre horreur, il inspire la crainte à ceux-là même qui s'y étaient le plus attachés.

Cette pensée, ne la sentons-nous pas se précipiter à jet continu, mais savons-nous bien comment diriger cette pensée sur la grande roue, sur la roue immense, qui peut aussi bien nous élever vers les plus hauts sommets de la vie humaine, que nous écraser sous son énorme poids.

L'homme qui a appris à diriger sa pensée sur cette roue, celui qui a réussi à opérer un mouvement ascensionnel et à l'arrêter au moment précis, cet homme est l'homme du succès, car il **dit aux manifestations de la vie** : Tu iras jusque là, et là, tu t'arrêteras parce que je le veux.

La Volonté, c'est la Pensée

Savoir dire je veux et se faire obéir est l'indication d'une puissance volitive développée à son maximum. Combien de nous disent : je veux, et voient ce commandement rester sans effet. Ne l'avez-vous pas expérimenté vous-même ? Combien ne voit-on pas de personnes prendre journellement des résolutions héroïques et abandonnées aussitôt prises. Il manque à ces personnes l'art de canaliser leur force pensée, elles veulent bien que la roue tourne, mais elles n'ont pas le pouvoir, la puissance, le poids si vous préférez, de leurs pensées pour appuyer sur cette roue et la faire tourner au gré de leurs désirs.

Vouloir et se faire obéir chaque fois que la volonté est exprimée, voilà la difficulté pour ceux qui ne savent pas ; mais c'est là aussi que

réside l'art de réussir pour ceux qui savent. Il s'agit donc de canaliser, tout le monde canalise, l'armée qui sort victorieuse d'une bataille a été canalisée vers le point faible de l'ennemi, elle a frappé à cet endroit vulnérable le coup de massue qui a réduit à néant les forces opposées.

Les grandes industries font de la canalisation d'argent, l'écrivain fait de la canalisation d'idée, les nations font la canalisation du patriotisme ; mais le point de départ de toutes ces canalisations : c'est la pensée humaine. Pour vouloir, il faut d'abord penser ; mais il faut aussi que chaque atome de cette pensée soit dirigé dans une direction donnée, d'une manière compacte, avant que puisse être exécuté le « je veux » prononcé par l'homme.

Comment on canalise la Pensée

De nombreux écrivains nous ont dit, dans des ouvrages de haut mérite, ce qu'est la volonté ; mais ils nous ont surtout indiqué ce que sont les actes de l'homme qui préside à la volonté, ils nous ont montré sutrout les erreurs que nous devons éviter pour être des hommes de volonté, ils nous ont tracé le tableau des vertus que doit

posséder l'homme auquel l'on obéit. Mais personne avant ce jour ne nous avait dit comment s'y prendre pour développer cet état d'âme, cette manière d'être qui constituent la puissance appelée : puissance volitive, personne ne nous avait indiqué jusqu'à ce jour comment développer la volonté par l'éducation de la pensée, par l'entraînement de la pensée, car le mot éducation n'est pas suffisant pour expliquer ce que l'on doit faire pour atteindre le but rêvé. Il faut entraîner sa pensée, il faut la canaliser, il faut en faire un courant qui puisse, comme l'ouragan déchaîné, enfler les voiles et faire avancer le vaisseau.

IV

La Majesté du Calme

C'est le caractère de l'homme qui est la cause déterminante du calme ou de l'agitation individuelle. Le calme n'est pas la cause du caractère, mais bien le résultat de ce développement psychique comme il est aussi le résultat de la manière dont l'esprit envisage les choses. Cette assertion peut paraître en contradiction avec ce que j'ai dit dans mon ouvrage le « Développement de la Volonté », mais cette contradiction n'est qu'apparente ; il est vrai que je préconise la suggestion du calme pour le développement du caractère, mais si l'on veut bien suivre attentivement et pas à pas le développement de mon idée dans cet ouvrage, l'on s'apercevra que le développement du caractère et le développement du calme sont menés de front, comme le prouvera l'explication qui va suivre.

La surexcitation, comme l'extrême sensibilité est une habitude physique qui s'est développée sous l'impulsion d'une pression psychique, c'est-à-dire d'une pression de la pensée. Il

arrive en conséquence que cette habitude se conserve même lorsque la manière d'être individuelle a commencé à se transformer sous l'influence de l'effort, et de la contemplation de l'idéal. La gesticulation, l'énervement, la surexcitation physique, toutes ces manifestations du manque de calme, sont restées à l'état d'habitude et doivent être supprimées par une contemplation spéciale, par une suggestion à part. Lorsque, en suivant les instructions données, le membre du *Club de Volonté* qui poursuit son développement physique, prononce ces paroles puissantes : *Je suis calme, tranquille, heureux,* il développe en lui-même le calme physique momentanément par la *contemplation du calme,* il développe en même temps le calme psychique en contemplant *la tranquillité d'esprit,* et il active la source du calme et de la tranquillité d'esprit par la contemplation du bonheur. Mais le bonheur est lui-même le résultat du caractère individuel, comme c'est aussi dans le caractère individuel que le malheur puise sa source. Question de degré c'est tout. Pendant tout le temps consacré à cette trilogie : calme physique, calme psychique et bonheur, le disciple de la Pensée Nouvelle s'efforce à développer un état d'âme particulier, et s'achemine

vers la perfection, en poursuivant un idéal aussi élevé que son esprit peut le concevoir. Par cet exposé, on peut se rendre compte de ceci que je n'ai nullement voulu prétendre qu'il faille développer le calme pour arriver à un état d'âme, mais bien qu'il fallait développer le calme physique et le calme psychique, c'est-à-dire le calme extérieur et intérieur par l'effort simultané dirigé dans ces deux sens.

Un effort, fait vers le calme physique, rend plus facile le développement des qualités psychiques ; car quiconque s'impose, même momentanément, le calme extérieur, reconnaît immédiatement au bien-être physique qui s'ensuit aussi bien la valeur de l'effort que le mérite du calme. Il est, il est vrai, des personnes dont le calme est purement extérieur, et alors, le calme n'est qu'apparent, l'intérieur reste tourmenté. C'est le volcan au fond duquel couve la lave. Mais l'homme chez qui ce volcan cherche à faire éruption s'observe ; il cache ses sentiments, et cette dissimulation nécessite une certaine énergie qui est la manifestation inférieure de la volonté. Ce calme extérieur ne saurait donc être permanent, car si l'homme peut souvent se maîtriser, il ne peut atteindre ce résultat chaque fois qu'il le veut. Le calme perma-

nent ou intérieur, est le résultat du calme psychique, et celui-ci est dû à un état de perfection qui donne le bonheur. Le calme est donc *indirectement* un enfant de la Pensée Humaine. Je dis indirectement ; en effet, la Pensée n'est pas l'auteur, mais bien l'aïeul du calme, puisque ce calme est dû aux qualités individuelles que l'homme a développées par la Pensée.

La cruauté de l'Homme

Et puisque nous parlons des enfants de la Pensée, arrêtons-nous un moment sur la préface du livre de Mme Allen, et parlons d'un des grands empêchements au calme, je veux dire de la cruauté que l'homme manifeste vis-à-vis de ses semblables. Que l'on ne vienne pas me dire que la cruauté de l'homme envers l'homme n'existe pas, nous n'avons pas besoin d'aller constater cette cruauté chez l'anthropophage qui fait un civet de son captif, nous n'avons pas non plus besoin de citer en exemple l'apache qui vous attend au tournant d'une rue et vous prive de la vie pour s'emparer de quelque menue monnaie. Il n'est pas besoin pour constater cette cruauté que nous la cherchions parmi les hommes sans instruction, ni éducation;

nous ferions fausse route si nous allions les chercher chez le peuple ignorant, car nous trouverions chez ces simples la bonté naturelle, et jamais la cruauté méditée, raffinée, dont beaucoup d'entre nous ont essuyé les néfastes effets. Non, pour voir la cruauté que l'homme exerce envers son semblable, nous n'avons qu'à rester à Paris, dans la ville lumière, dans la ville la plus civilisée, parmi le peuple le plus instruit *et le mieux pensant,* car c'est ici à Paris que nous trouverons le spécimen le plus caractéristique de la cruauté humaine.

Depuis mon retour dans cette belle ville de Paris, que j'avais quittée en 1886, je suis venu en contact avec des misères de toutes sortes, peines de cœur et peines d'argent. Eh bien, dans cette ville appelée la ville lumière, à Paris où les étrangers viennent chercher la civilisation et le savoir, à Paris qui se vante de posséder la noblesse du cœur, oui à Paris — comme dans toute la France d'ailleurs — nous avons des lois qui encouragent la cruauté sans merci et sans pardon, des lois qui font que cette cruauté s'exerce sous le patronage même et avec l'aide des pouvoirs publics.

Laissez-moi citer un exemple récent, le voici dans toute sa laideur : Le terme approche,

une pauvre femme relève d'une longue maladie, qui l'a tenue dans l'inactivité pendant près de trois mois. Elle est le soutien d'une vieille mère, d'une femme de 71 ou 72 ans, incapable de gagner sa vie, elle a un enfant tout jeune encore, et pendant cette maladie endurée au cours de l'hiver, alors que les privations comptent double, cette jeune femme active, dévouée, mais réduite à l'inertie par le mal qui la minait, n'avait pu payer à son propriétaire les termes arriérés. Il était dû 300 francs, misérable somme pour celui qui possède des immeubles, immense au contraire, pour celui ou celle qui vit de son travail. La malheureuse va trouver le propriétaire, et lui expose son cas. Vous voyez, dit-elle, je vous ai toujours payé régulièrement, mais en ce moment la chose m'est impossible, puisque j'ai passé deux mois et demi au lit. Savez-vous quelle fut la réponse de cet *homme de cœur*, de cet homme qui ne connaît pas la cruauté, de ce bien-pensant devant qui on tire son chapeau, que l'on estime et que l'on reçoit dans son salon, connaissez-vous sa réponse ? la voici : *Je vous donne congé et huit jours pour me régler*. Au bout de ces huit jours, c'était l'huissier et la dette de 300 francs s'était augmentée, et s'élevait à 500. J'appelle cela de la

cruauté, moi ; et vous, quel nom donneriez-vous à ce procédé ? et j'ajoute : à mon point de vue cette cruauté est moins pardonnable que celle du criminel, que celle de l'enfant de la gouttière élevé dans la haine, développé peut-être par des procédés identiques et qui n'a jamais ressenti de ce fait que des sentiments de méchanceté, qui ne connaît d'autres moyens pour satisfaire sa faim, que celle du tigre se jetant sur sa proie et la dévorant. J'ai, pour ma part, plus d'estime pour beaucoup de ces malheureux que la loi condamne, que je n'en ai pour ce propriétaire sans entrailles que la loi soutient, et qui, dans un cas aussi navrant que celui-ci, augmente de deux cents francs la dette d'une pauvre femme, soutien de sa mère et de son enfant, de cette mère qui devra s'arracher la vue pour racheter un pauvre mobilier, qui lui permettra à elle et aux siens, de se créer un chez soi nouveau, un home intime où ils continueront à manger le pain de la misère. Connaissez-vous une cruauté égale à celle-là ? Est-ce là la protection que doit l'homme riche à l'être faible, à cet être qui se débat pour gagner sa vie et rester honnête ? Et peut-on s'étonner si beaucoup préfèrent chercher, en dehors du travail, une vie plus facile et refusent

la lutte pour tomber plus bas et s'arracher du cercle des femmes que l'on estime.

Il est presque incroyable qu'au XX[e] siècle de pareilles infamies soient permises ; eh bien, non seulement elles sont permises, mais elles sont fréquentes, à tel point qu'on les croit indispensables à notre économie sociale... Ces lois qui permettent de mettre une femme, ou un pauvre hère, dans la rue, après avoir vendu son maigre mobilier, n'existent pas aux Etats-Unis. En France, où la démocratie des gouvernements appelle à son secours pour se maintenir au pouvoir, la démocratie du travailleur, l'on n'a pas encore supprimé ces lois honteuses des pays latins, l'on n'a pas encore transformé les lois qui permettent de pressurer le malheureux, jusqu'à lui enlever cette loque, ou ce souvenir qui lui reste, d'un père ou d'une mère, morts eux-mêmes dans la misère. Et le *Club de Volonté* n'aurait-il à son acquit que cette tentative pour desserrer d'un cran la chaîne qui étouffe le vaincu et, en lui infusant un nouveau courage, pour empêcher le dernier râle de sortir de la gorge de ce moribond, le Club de Volonté, dis-je, aurait bien mérité de la patrie et de ses semblables. Mais laissons ce sombre tableau, nous y revien-

drons un jour pour le détruire, et occupons-nous du calme.

Comment voulez-vous que je possède le calme ? me disait cette malheureuse dont je viens de vous parler. Mais malgré cette question, où se manifestait le découragement, je voyais dans ses yeux le calme qu'elle croyait ne pas posséder ; elle possédait cette force que donne la confiance dans la réussite, et la puissance que procure l'absence de crainte.



Et que faites-vous des qualités du cœur, faut-il les supprimer pour avoir le calme ?

Les qualités du cœur sont des émotions que l'on doit tenir sous contrôle. Il ne faut pas, au contact de la misère, sentir la répercussion de cette misère, il ne faut pas pleurer avec celui qui pleure, ni souffrir avec celui qui souffre ; il faut empêcher toutes ces vibrations de rentrer en nous, il faut s'immuniser contre elles. Et vous n'allez pas croire maintenant, que je vais vous recommander d'être sans cœur ? *Du tout !* Le calme n'exclut pas les bons sentiments, au contraire, seulement le calme consiste à ne pas faire montre d'une sensibilité immodérée, ou d'une colère exagérée, suivie d'un affaisse-

ment, d'un énervement, ou d'un effort vital superflu. Posséder toutes les qualités du cœur, et les montrer avec calme, au moment voulu, sous une forme naturelle et normale, voilà ce qui distingue l'homme calme de l'excité, l'homme pondéré et réfléchi de celui qui fait tout, même le bien, sous l'influence d'une impulsion irraisonnée, de sorte que, même le bien il le fait mal.

Les qualités du cœur, il faut bien se garder de les confondre avec les manifestations spontanées et soudaines, d'un sentiment sans durée. Les vraies qualités du cœur sont une force, elles ne se manifestent que sous la forme calme et réfléchie, et ne sauraient se confondre avec une émotion vive qui fait pleurer ou rire. L'acte impulsif est une faiblesse, et son effet ne dure même pas ce que durent les roses, l'espace d'un matin, c'est l'affaire de quelques minutes, parfois même de quelques secondes.

Nous voyons par exemple, au coin d'une rue, un malheureux estropié qui nous demande l'aumône, ses yeux larmoient, sa main se tend, l'on y jette son obole. A peine l'acte de charité est-il accompli, qu'on se dit : mais ce mendiant a probablement plus d'argent que moi. C'était un acte de charité impulsive, la réflexion, le

calme, en détruisant l'impression produite, nous apprend à regretter d'avoir donné ainsi *sans savoir* si ce quelqu'un méritait qu'on lui donnât. La charité impulsive est toujours une mauvaise charité, elle fait du tort à celui qui la reçoit et à celui qui la fait. La charité calme, au contraire, est la charité vraie, elle ne se contente pas de jeter un sou dans la main tendue, elle aide le malheureux qui peut gagner sa vie à sortir d'embarras et à atteindre l'indépendance par le travail ; car quiconque reçoit l'aumône devient esclave.

❧

La meilleure philosophie pour atteindre le calme, c'est la Pensée Nouvelle. Elle nous mène au calme par le chemin direct, et les difficultés que nous pourrions avoir disparaissent, en nous servant de marchepied dans notre ascension vers le succès. Mais, dites-vous, rester calme, c'est facile pour l'enfant né dans un berceau d'or, pour le jeune homme dont le père est fortuné, pour la jeune fille à qui la mère cache soigneusement les douleurs, les peines, les soucis de la vie réelle ; être calme, c'est possible pour la femme dont les journées s'écoulent au coin du feu, dans sa maison princière où tout lui est

servi à souhait, mais demander le calme à l'enfant des rues dont les yeux crient la faim et l'estomac la famine, prescrire le calme au jeune homme surpris par ce cataclysme où tout sombre, où tout disparaît, parents, famille, fortune, santé, attendre le calme de la jeune épouse qui subit les affres de la maternité, la perte d'un enfant, espérer le calme chez la femme abandonnée, trahie, trompée dans ce qu'elle a de plus cher au monde, conseiller le calme devant l'effondrement complet de toutes nos plus chères espérances, comment est-ce possible ? Comment un homme raisonnable oserait-il l'espérer ?

Oui, voici bien la victorieuse réfutation de cette théorie du calme. Il faudrait être sans cœur ; il faudrait un père, une mère sans entrailles, s'ils pouvaient assister calmes et froids, aux souffrances de leur enfant, alors que dans une dernière convulsion, un dernier spasme, sa petite âme toute neuve encore, s'arrache de ce corps qu'ils ont aimé, chéri, choyé et même adoré. Il faudrait ne pas connaître l'amour profond, réfléchi du père, l'amour qui va jusqu'à la folie de la mère, pour espérer d'eux le calme, à l'heure des grandes douleurs.

L'homme est faible, il est vrai, alors même

qu'il se croit fort ; il tremble, souvent même, lorsqu'il croit avoir cessé de craindre, il fuit parfois, sans que pour cela on puisse l'accuser de poltronnerie; mais ces faiblesses sont l'indice même de sa force, de son caractère viril, car il y a un insondable précipice entre le calme, ce noble état d'âme, et la hideuse, l'ignoble indifférence.

Il vibre, le cœur de l'homme calme, il vibre avec plus de force que ne le fait celui de l'exalté, du surexcité, du neurasthénique qui jette à tous les vents ses cris de bête blessée, il vibre le cœur de l'homme calme, autrement et mieux, que le cœur de celui qui paraît pleurer une mort qui lui vaut, peut-être, un héritage. Le calme est, chez l'homme, la manifestation d'un caractère élevé, de sentiments nobles et d'un amour profond pour tous ceux qui l'entourent ; l'héritage n'a point pour l'homme calme cette attraction que l'on rencontre chez le jouisseur, dont la pensée se dirige toujours vers les sensations physiques. L'homme calme est celui sur l'amitié, la fidélité et le dévouement de qui l'on peut compter toujours, car lorsqu'il donne son amitié il donne en même temps tout ce qu'il possède de force, de savoir et d'intelligence et le met au service de celui qui a su les mériter.

Le premier juin 1904, assis aux pieds des chutes du Niagara, je contemplais cette gigantesque masse d'eau qui s'élance perpendiculairement d'une hauteur vertigineuse, cette eau blanche d'écume qui tombe dans le gouffre insondable, et dans cette nappe verte qui s'étend entre le pont, la cataracte et les bords escarpés, masse de rochers dont la partie Sud est la ligne de démarcation des *Etats-Unis* et la partie Nord la première parcelle de ce Canada, notre ancienne colonie, la première partie de ces « quelques arpents de neige », arpents qui se sont transformés depuis, en tant de richesses.

J'étais assis là et le remous produit par la terrible chute des eaux du lac Erié venait chaque minute toucher le talon de mes chaussures. Je regardais, songeur, retenu malgré moi, et presque hypnotisé par cette force, qui, dans un calme majestueux, s'élevait et s'abaissait avec un mouvement rythmique admirable. A gauche, c'était la chute vertigineuse des eaux, à quelques centaines de mètres plus bas, c'était le fracas des eaux, s'échappant par la gorge escarpée, des vagues bondissant écumantes d'un rocher vers un autre, et toujours, dans le centre

de ce lac immense, qui, du haut des falaises qui l'entourent, semble devoir tenir dans le creux de la main, le flot continuait son puissant mouvement rythmique de montée et de descente. Je comparais cette agitation d'en haut, ce terrible froissement des eaux en contrebas, à cette puissance, cette force, cette énergie concentrée des profondeurs invisibles du bassin central, dont la chute en vain cherchait à éveiller la colère. Ah ! c'était bien là l'image du calme, l'image de l'homme qui maintient sous sa volonté maîtresse les passions déchaînées contre lui, et qui cherchent à exciter en lui la terrible poussée de vie intérieure ; il résiste, l'homme, aux flots menaçants des passions déchaînées qui se précipitent et croyant le renverser, se déchirent elles-mêmes aux flancs de l'immuable roc, de son invincible volonté.

Oui, c'est bien là l'image du calme que l'homme doit posséder au moment même où il voit lui échapper tout ce qu'il possède, au moment où ses plus chères espérances se précipitent, tel ce torrent tumultueux, et se brisent dans cette gorge étroite, remplie d'écueils, appelée : la vie. Oh ! qu'il est beau, qu'il est admirable, qu'il est puissant, l'homme resté calme sous l'effrayante calamité qui écrase le faible,

celui qui gémit, se plaint et se lamente. Pareil au vaisseau, qui glisse sur les ondes tranquilles après la tempête, l'homme calme, déchiré et meurtri, se redresse plus beau pour avoir reçu le baptême de l'épreuve et il triomphe parce qu'il a gardé le calme qui donne le courage et le caractère fortement trempé.

Il n'est pas de tableau plus réaliste, ni plus admirable de la vie humaine, que ces chutes du Niagara alimentées par les eaux glacées du lac Supérieur, et se rendant par le fleuve Saint-Laurent dans le golfe de Terreneuve, saluant sur leur parcours la vieille ville française de Québec, que nos généraux et nos soldats ont enrichi des rubis de leur sang, des perles rares et précieuses de leur courage français. Oui, elles saluent en passant et nous saluons avec elles, les plaines d'Abraham, où mourut en héros le courageux vaincu, le général Montcalm, avec sa vaillante troupe de soldats de la France. Annihilés par des forces supérieures, la vaillance des nôtres inspira aux soldats de la froide Albion l'admiration et le respect. Aussi, même de nos jours, deux siècles presque après la date funeste, les Canadiens français maintiennent encore le monument, au sommet duquel figure le casque du vaillant guerrier.

Le Calme du Capitaine

Avez-vous déjà fait la traversée de l'Atlantique ou même de la Manche ? Dans ce bras de mer étroit, vous pouvez vous rendre compte de la puissance de cette mer si calme, si belle et si douce, lorsque le soleil la caresse sous ses chauds rayons. Que le vent mette cette mer en mouvement, et à peine sorti de Dieppe ou de Calais, une lame vient donner au téméraire bateau une tape qui l'étourdit ; l'avant monte, semblable à un cheval qui se cabre, puis semble s'enfoncer dans les profondeurs insondables ; mais souple et indifférent à cet assaut, le brave bateau fend les eaux en colère, et vous place sain et sauf, sinon gai et sec, sur l'autre rive ; car une main calme, un œil attentif ont dirigé sa course.

Mais ce n'est rien cela, à peine quelques heures et c'est fini, c'est à peine un mauvais rêve pour celui qui a le cœur tendre, et l'estomac léger. Huit jours sur l'Océan, en décembre, janvier ou février, constituent une étape plus dure, mais c'est là aussi que l'on se rend le mieux compte de la valeur du calme, du caractère plus ou moins trempé du capitaine, de ses officiers et de ses matelots. L'on se voit bien

petit sur cet océan déchaîné, même porté par l'imposante structure du vaisseau moderne. Vous vous croyez rendu de l'autre côté des nuages, que déjà vous êtes plongé à nouveau dans les mystérieuses profondeurs de l'Océan. Vous êtes là, simple mortel, qui hier encore contempliez dans les glaces de Paris vos traits, ces traits que vous croyez si beaux. Contemplez-les maintenant, et voyez combien vous avez tort de vous croire quelqu'un ou quelque chose par votre apparence physique ; elle n'est pas aussi résistante que celle du vieux loup de mer, qui vous contemple avec autant de calme que de pitié. Que craignez-vous donc, vous dit-il, *le capitaine est là*. Oui le capitaine, c'est-à-dire l'homme qui a su envisager les difficultés, les dangers, les ouragans et les tempêtes et est resté calme, afin de vous sauver, à vous terrien, la vie terrestre à laquelle vous tenez tant. Est-ce que le calme de ce capitaine est de l'indifférence ? J'ai vu ces moments terribles, où le ciel semble se battre avec les flots ; où le tonnerre, le terrible sillonnement des éclairs, s'acharnent contre les nuages épais et noirs, d'où s'échappe une pluie torrentielle. J'ai vu des prêtres à bord se signer et pâlir, des femmes prier avec ferveur, des enfants trembler de leurs membres frê-

les et se demander pourquoi on les avait amenés dans cet enfer de tourments ; mais *j'ai vu aussi le capitaine*. L'indifférence était loin de cette âme, bien loin ; il pensait à ses passagers, à ses matelots, à son navire, aux siens peut-être qui le croyaient en sûreté dans sa cabine, il n'avait oublié qu'un seul être dans ce monde, et cet être c'était lui-même ; il avait ce calme qui gagne la bataille, remporte la victoire, ce calme terrible au moment du danger, mais aussi ce calme qui inspire tant de confiance à ceux qu'il protège, ce calme qui dompte les éléments eux-mêmes. Que le capitaine perde le calme pendant une minute, une seule, et le vaisseau est perdu, la tempête triomphe, tout sombre, tout disparaît dans l'oubli, dans l'insondable mystère de l'Océan, dans la tombe humide de boue et d'algues qui viendront recouvrir d'autres épaves humaines, animales ou végétales.



Eh bien ! Mesdames et Messieurs, il en est de même du vaisseau dont nous avons la charge. Si nous nous oublions nous-mêmes, si, oubliant les dangers qui nous menacent, nous contemplons uniquement les moyens à prendre pour

sauver le vaisseau, nous aurons ce coup-d'œil juste du marin, qui fend la lame destinée à l'abattre, nous sortirons victorieux de la bataille et nous nous relèverons après la tempête, superbes dans notre nouvelle audace.

Oui, il est mystérieux le calme qui se manifeste devant le danger et, semblable à l'aigle aux ailes déployées qui plane au-dessus de l'ouragan de la vie, il se réchauffe au soleil de la paix, alors que la tempête fait rage sous ses pieds.

Développons donc le calme, d'abord par la pensée du calme, ce sera le pas initial vers une habitude nouvelle, mais obtenons ce résultat surtout en entretenant cette idée dominante, directrice de tous nos actes, *que les difficultés sont des anges envoyés spécialement pour mesurer nos forces.*

La première manifestation de faiblesse, c'est le tourment, la première manifestation de force, *c'est le calme.* Cette force, dont le calme est la manifestation, c'est le caractère, la volonté d'acier qui ne craint rien, ne se tourmente pas, ne recule devant aucun obstacle, et se relève après chaque chute pour recommencer la bataille avec plus de sérénité, plus de détermination que jamais. C'est le calme de l'athlète ayant sur les

lèvres le sourire, indice de sa confiance dans le but, dans la victoire ; il sait la souplesse de ses muscles, la fermeté de ses nerfs et la résistance de sa chair durcie par un entraînement méthodique, il sourit, parce qu'il ne connaît pas la crainte, et ce sourire, ce calme, fait trembler l'adversaire.

Le sourire ! Oh ! quelle puissance il possède. Parfois sarcastique, souvent agréable, et quelquefois, mais rarement, haineux et terrible. Mais nous parlerons prochainement du sourire comme cure de nos maux. J'ai dit : cure. N'allez pas croire que je veuille faire de la médecine. Non. Je laisse ce soin aux médecins. Ils ont de nombreuses écoles qui se disputent la suprématie du savoir et j'espère qu'un jour ils tomberont d'accord pour le plus grand bien de l'humanité.

Je ne suis pas médecin, je suis ingénieur de la Pensée, je dirige les travaux de canalisation, destinés à guider cette énergie, à la transformer en force active et à la lancer sur cette immense roue de la vie, avec majesté et calme, afin que chacun reçoive en abondance la manne de ses propres efforts, la récompense de son caractère, de sa volonté, de son développement intellectuel.

L'homme se fait par la pensée, car ce que

l'homme pense dans son cœur, c'est là ce qu'il est.

Devenez donc tous des ingénieurs de la pensée, de votre pensée à vous, de la pensée de ceux qui vous entourent. *La Pensée Nouvelle,* par son enseignement pratique, vous y aidera et, grâce à elle, la conception la plus haute du Génie humain vous deviendra chaque jour un peu plus familière.

V

La Souveraineté du Caractère

L'homme, considéré au point de vue physique, est un animal, ni plus ni moins. Il marche debout, il est vrai, ses regards se dirigent vers les régions supérieures, mais, au point de vue purement physique, il n'est pas au dessus de l'animal ordinaire. L'homme n'a pas pour l'embellir le plumage de l'oiseau, miroitant aux rayons du soleil, il n'a pas la riche fourrure, habit naturel du quadrupède ; l'habit dont l'homme se pare est tissu de ses propres mains, il l'emprunte aux différents règnes de la nature. Otez à l'homme son habit, c'est-à-dire son plumage artificiel, et il est vraiment laid. Les nudités dont on couvre nos murs sous forme de peinture, dont on veut embellir un jardin sous forme de sculpture, ne constituent pas la beauté et le côté artistique de ces peintures et sculptures, réside non pas dans les traits reproduits, mais bien dans la dificulté éprouvée à les repro-

Hom. Hom.

A ce compte ce qui est agréable à voir harmonieux de proportions et de gestes ne peut être beau ; laids les animaux, la nature etc laid alors le symbole de la puissance de la santé, par conséquent ce qui symbolise le genie l'idée. L'auteur a-t-il approfondi ? Il est vrai qu'une reproduction quelconque de n'importe quel sujet n'est pas je crois une œuvre d'art

duire exactement. Pour ma part, je n'ai jamais rien trouvé de beau dans ces sortes d'objets d'art. Ceci ne milite peut-être pas en faveur de mes goûts artistiques. Tant de personnes se pâment devant ces bouts de marbre ou ces toiles, que je me demande si je ne devrais pas admirer, moi aussi, ces reproductions plus ou moins exactes d'un être humain que la volonté suprême de la loi et notre ami Lépine permettent d'exhiber au grand jour, alors que la réalité doit se cacher sous l'habit artificiel. Le préfet de police ne permettrait jamais à l'original de s'étaler dans une vitrine d'objets d'art, comme cela est permis à la simple copie de cette image. A mon humble avis, cela semble prouver que l'art n'est pas la réalité, mais bien l'interprétation d'une réalité.

J'ai donc raison de dire : l'homme considéré au point de vue purement physique n'est pas un objet d'art, ce n'est pas une beauté, et le mot homme, dans ce cas, englobe l'humanité tout entière, la femme y compris en tant que corps physique. C'est là, je le sais, une hérésie impardonnable, puisque les objets d'art du XXe siècle affirment le contraire. J'espère cependant qu'elle me sera pardonnée et je continue ma démonstration. Si la race humaine n'est pas

le type même de la beauté, du moins il faut lui reconnaître une beauté qui lui est propre, une beauté qui, dans le règne animal, n'a pu être égalée jusqu'ici. Cette beauté, cette noblesse qui n'est pas conférée par parchemin, l'homme la possède en lui, c'est une beauté propre à la race humaine, une beauté noble, que les plus belles parures du règne animal n'ont jamais su ni imiter ni égaler, c'est une beauté toute psychique.

Le fait que l'homme peut se couvrir, que l'homme peut donner à son corps la parure qui lui manque, montre qu'il possède une intelligence supérieure à celle de son prétendu grand'-père, de cet Adam, singe dont on veut absolument le faire descendre. Si le singe peut mettre un bonnet, une robe ou un pantalon, si, comme nous, il peut se mirer dans une glace, s'il peut apprendre à fumer, s'il possède nos vices, il n'a jamais su, que je sache, faire autre chose que d'imiter, sans goût d'ailleurs, ni originalité, les actes inférieurs de l'homme. Quant à ses actes d'intelligence, de haute noblesse, de génie, quant à ses traits de caractère élevés, le singe n'en a jamais fait montre.

Sous cette enveloppe physique de l'homme, il se cache donc quelque chose qui donne à cette enveloppe un attrait. Or, comme cet attrait n'est pas le même chez tous les hommes, chez toutes les femmes, ce quelque chose est variable, doit pouvoir se développer et, en conséquence, l'enveloppe offre une attraction et une beauté proportionnées au développement atteint. Cette supériorité se perçoit sur le visage, et l'art réel consiste à représenter par le pinceau ou sur le marbre l'expression nouvelle que cette supériorité imprime sur l'enveloppe physique, qui lui donne un cachet particulier et qui provoque des sentiments correspondants chez les autres. Ce quelque chose qui anime les traits : c'est le caractère.

L'ancien habitant des cavernes dont l'intelligence était plutôt de la ruse, ne présentait pas cet aspect de perfection physique dont l'humanité se vante de nos jours. Les cheveux et la barbe étaient incultes et le corps tout entier était, paraît-il, couvert de poils dont l'apparence, au point de vue esthétique, était loin d'être favorable. L'homme des cavernes ne possédait pas cet état particulier de supériorité, cette manière d'être, qui fait que l'enveloppe physique de certains êtres humains possède un at-

trait que tous les hommes n'ont pas. Nous sommes tous des hommes, mais nous n'avons pas tous une apparence identique. Prenons l'oiseau pour exemple : chaque espèce possède les mêmes caractéristiques et, à très peu de chose près, les mêmes beautés, les mêmes défauts. Le lion et la lionne ressemblent à tous les lions et à toutes les lionnes, il en est de même du tigre, du chacal, de l'ours, du chien. Un animal ressemble, par les traits essentiels, à son voisin. Un homme, physiquement, se distingue d'un autre homme. Et nous allons voir que cette différence physique est réelle.



Ce quelque chose, qui fait que nous différons l'un de l'autre, c'est l'intelligence transportée sur les ailes de la pensée, voilà qui ne saurait être contesté. Tous les hommes présentent-ils des avantages physiques égaux, ont-ils tous des traits aussi réguliers, aussi attrayants les uns que les autres ? Vous savez très bien que non. Nous constatons chaque jour une énorme différence entre les êtres humains, parfois, souvent même, il arrive que tel homme sera attiré ou charmé par les traits d'une femme et vice-versa, alors que ces mêmes traits laisseront indiffé-

rents, un ou plusieurs autres représentants du genre humain. Si c'était la chair qui attire, il me semble qu'il existerait une beauté physique qui serait de nature à attirer et qui représenterait le type de la beauté physique, mais il n'en est pas ainsi. Ce qui attire un être humain vers un autre ce n'est pas la chair, c'est l'esprit qui l'anime.

La chair peut, il est vrai, être l'objet d'une attention passagère, mais ce qui attirera l'amour vrai, l'amitié sincère, le dévouement parfait, ce n'est pas l'être physique c'est, plus exactement, ce qui a modelé notre être physique, ce qui lui a donné son allure propre, ce qui l'a différencié des autres corps. Or, nous l'avons dit : ce qui modèle le corps, ce qui crée la physionomie propre à chacun de nous, c'est l'esprit qui y réside, c'est notre personnalité morale, c'est notre caractère.

C'est au caractère de l'homme que sont dûs les sentiments d'attraction ou de répulsion que l'on éprouve pour les autres ou que l'on fait éprouver aux autres.

Qu'est-ce que le caractère de l'homme ? Je dirai que c'est l'ensemble de ses qualités et de ses défauts.

Il y a deux raisons qui font que nous som-

mes attirés l'un vers l'autre et il y a deux raisons aussi pour lesquelles la répulsion existe. La première est : le caractère de celui qui nous attire et la deuxième notre propre caractère à nous.

Les uns sont d'un caractère bon et élevé, ils possèdent tous les raffinements de la vertu, de la bonne volonté, de la fidélité, du dévouement, en un mot ces avantages qui placent l'homme au pinacle de notre civilisation moderne, prise au point de vue moral le plus élevé. Les autres ont le caractère mauvais, bas, leur intelligence est de la ruse, leur dévouement un attrape-nigaud, ce sont des individus qui nous répugnent souvent, et s'ils ne sont pas des êtres dangereux ils sont pour le moins ce que nous appelons : de mauvais cœurs. Nous ne dirons pas de ces derniers qu'ils ont un mauvais caractère, nous dirons qu'ils n'ont pas de caractère du tout. Nous attribuons au mot caractère une signification spéciale, et nous appelons un homme de caractère celui qui, pour quelque raison que ce soit, ne voudrait pas s'abaisser à faire quelque chose de mal. Voilà l'homme de caractère, voilà le souverain, celui qui règne tant sur le cœur que sur l'esprit de ses semblables.

Lorsqu'on a dit d'un homme : c'est un homme de caractère, on a dit de lui : c'est un homme fortement trempé, c'est un homme auquel on peut se fier, c'est un homme décidé, c'est un homme de volonté, c'est un homme de vertu. Mais, entendons-nous, l'homme de caractère n'est pas un saint, il ne faudrait pas croire que parce qu'il a remporté une victoire ou plusieurs victoires sur lui-même, il les ait remportées toutes, non, c'est un homme dont les tendances sont toujours les mêmes, qui veut s'élever de plus en plus, atteindre chaque jour plus haut, approcher, d'un degré de plus, vers la perfection réelle. Le saint est une individualité à part ; souvent le saint vit dans un état négatif, il passe sa vie en prière, et se croit parfait parce que, ne venant pas en contact avec les difficultés qui nous font chuter, il ne chute pas. Il est bien plus difficile de vivre parmi ses semblables et de se maintenir homme de caractère, que de s'enfoncer dans un couvent et de devenir saint en s'isolant des tentations journalières et en évitant ce que, à tort, l'on appelle le péché.

l'homme de caractère vivant parmi ses semblables saura toujours isoler sa pensée mais l'isolement excite-t-il ou diminue-t-il les penchants ? Voir la religieuse de Diderot !

Un saint de ce genre, écrit dans son livre « *Les Mystères de l'Univers* », un de mes excellents correspondants et amis, M. le comte de

Tromelin, lauréat de l'Institut, un saint de ce genre, n'a jamais fait progresser le monde ; aussi, comme je ne suis nullement désireux d'arrêter le progrès, mais qu'au contraire je désire y travailler avec toute l'ardeur dont je suis capable, je ne viens pas vous demander de devenir des saints. L'homme de caractère c'est le saint qui possède, en plus, l'activité, c'est l'homme qui prend les difficultés par les cornes, qui s'il ne les terrasse pas toutes, montre sa vaillance en se battant avec elles, face à face, et qui ne va pas se cacher derrière des murs pour se protéger contre ce que, à tort encore, l'on appelle : la tentation.

L'homme qui ne s'est jamais mesuré avec une difficulté n'est pas un homme de caractère, il ne sait pas s'il possède la vertu qu'il croit posséder, il ne connaît pas sa force, il ne sait pas, le cas échéant, s'il pourra vaincre le taureau dans l'arène, dans l'arène de la vie où tout semble arrêter notre marche ascendante vers les hauteurs de la perfection. L'homme de caractère s'est vaincu lui-même, il s'est sauvé dans ce monde même ; au lieu de chercher à sauver les autres dans la vie future, il cherche à les sauver dès maintenant, dans la vie présente. Or, le salut présent, le salut qui nous

met au-dessus des dangers immédiats, est un gage du salut futur ; si j'ai vaincu ici, j'aurai la victoire dans l'avenir. La bataille, voilà la vie ; les difficultés, voilà les plaisirs que j'aime par-dessus tout, et le jour où les difficultés auront disparu, le jour où je n'aurai plus à combattre, le jour où je serais devenu l'Empereur du monde, tant au point de vue physique que psychique, je désirerai cesser de vivre sur cette terre, afin d'aller voir ailleurs s'il n'existe pas un champ de bataille nouveau où je pourrai exercer mon activité. Ils sont rares les hommes qui n'aiment pas la bataille, mais, autant cette bataille est une nécessité, autant les joies de la victoire, les douceurs du succès sont nécessaires pour maintenir le courage ; car l'homme par lui-même est trop faible pour ne pas se décourager s'il ne remporte pas à son heure les palmes de la victoire.

Se sauver ne veut pas dire se mettre à l'abri des dangers du dehors, il ne veut pas dire se mettre à l'abri de tous les dangers du dedans, se sauver veut dire : ne pas céder à ses propres tendances lorsque ces tendances sont contraires à notre propre bien-être et, par ricochet, au bien-être de l'humanité tout entière.

L'homme qui combat les poussées intérieures malsaines, est un homme de caractère, alors même qu'il n'a pas encore vaincu. Tant qu'il n'a pas remporté une première victoire, puis une deuxième, puis une troisième, il peut être caporal, sergent, capitaine dans la vaste armée des hommes qui cherchent à monter toujours les degrés de cet immense perron qui mène au trône de la suprématie ; mais tant que nous n'aurons pas réussi à pouvoir dire à notre tendance physique, à notre tendance psychique : « Arrête, tu ne passeras pas », tant que nous n'aurons pas réussi à résister à une de ces demandes qui nous viennent du dedans, nous ne pourrons pas prétendre à devenir général de cette armée, et ce n'est que le jour, où vivant au milieu du mal, au milieu du danger, au milieu des difficultés, nous pourrons, aidés de ce mal, de ces difficultés, de ces dangers, nous sentir entourés d'une atmosphère dans laquelle ne pourront pas pénétrer les forces extérieures qui nous attirent vers les régions dont nous nous sommes tirés, ce n'est que ce jour-là où nous pourrons prétendre au titre de généralissime et à la couronne de feuille de chêne, emblème de l'effort, qu'ont porté les César, les Napoléon et les vainqueurs des grandes batail-

C'est donc bien dans le milieu social que nous pouvons arriver au triomphe en raison des dangers que nous offre la vie en société

les. Et encore ce signe était-il déplacé sur leur tête, car ni les César, ni les Napoléon, ni aucun de ces grands guerriers ne sont restés au sommet qu'ils avaient atteint, parce qu'ils ne s'étaient pas vaincus eux-mêmes et n'avaient pas combattu dans ses derniers retranchements, l'ennemi le plus terrible de l'homme : *l'orgueil.*

C'étaient des hommes de volonté que Napoléon Charlemagne, César et d'autres encore. Des hommes de volonté ? Qu'est-ce donc que la volonté ? Est-ce que la volonté consiste à commander aux autres et à maintenir ce commandement malgré les révoltes, malgré les insurrections, malgré les résistances physiques qui le menacent ? Non. C'est là peut-être une manifestation de la volonté, mais ce n'est pas encore la volonté.

La volonté consiste-t-elle à s'expatrier, à souffrir dans le corps et dans l'âme, afin d'acquérir une fortune, pour ensuite nous livrer aux jouissances que la fortune procure ? Non, ce n'est pas là la volonté. Le dompteur qui entre dans la cage du lion féroce, fait-il preuve de volonté ? Non, pas encore. Et ce capitaine qui, pour montrer son courage, s'est laissé glisser le long de la formidable chute du Niagara, avait-il de la volonté ? Non plus. C'était du courage,

peut-être de la folie, mais de la volonté, non. La volonté ne consiste pas à commander à ses semblables et à les forcer à l'obéissance. La volonté ne consiste pas à vouloir commander aux éléments, à résister aux lois, à dompter une bête féroce, à arrêter le flot grandissant d'une révolte. La volonté est plus que cela ; car lorsqu'on la possède, on peut le reste, on peut tout. La volonté c'est s'obliger à s'obéir soi-même, la volonté c'est de se vaincre, la volonté c'est d'être maître de soi, au point de ne consentir à l'acte que notre poussée intérieure réclame de nous, que si cet acte peut être exécuté au grand jour, devant tous, et sans que l'on ait jamais à en rougir devant qui que ce soit. *La volonté c'est le caractère élevé,* c'est la suprématie que l'on exerce sur soi, sur ses mauvais instincts, sur ses bas penchants. La volonté c'est cet état d'âme, cette suprême dignité envers soi et envers les autres qui ne permet que les pensées hautes, les actes élevés et la conduite exemplaire dans le monde où nous vivons.



Seul l'homme de volonté est un homme de caractère, l'homme sans volonté peut être stoïque, il peut être entêté, il peut être fort ; mais

il ne saurait être un homme de caractère. Il n'y a rien de plus difficile au monde que de se vaincre soi-même et il n'y a pas de plus belles victoires que celles que l'on remporte sur ses propres tendances, car le jour où nous sommes maîtres de nous-même, nous sommes maîtres du monde. Cette force que l'on appelle la volonté attire l'admiration même de nos ennemis, elle attire bien plus, elle attire tout ce que vous désireriez posséder, tout ce que vous désireriez avoir, tout ce que vous recherchez par les autres moyens, car elle attire l'obéissance volontaire de vos semblables. Y a-t-il une obéissance plus belle que l'obéissance volontaire, un dévouement plus grand que celui qui découle de l'admiration que vous inspirez, une confiance plus grande que celle qui repose sur le caractère droit et généreux de celui qui l'inspire ?

L'homme de volonté vraie est celui qui s'est vaincu lui-même et qui a réussi à se montrer à ses semblables comme ne cherchant que leur bien à eux, comme ayant rejeté loin de lui l'égoïsme et l'égotisme ! Mais pourquoi chercher à démontrer une chose que tous nous acceptons maintenant ? L'homme qui a cessé de penser à lui, qui a créé autour de lui une atmosphère d'attraction qui attire à lui les bonnes

volontés, celui-là, à son insu, a conquis le monde. Il possède la bonne volonté de tous et l'obéissance volontaire de chacun. On a compris que cet homme fera toujours au bon moment l'acte voulu, l'acte nécessaire qui sauve du péril et prévient le danger. Le caractère individuel, c'est le suprême attrait, c'est le suprême succès et contre cet état d'âme rien ne prévaut.



Nous avons parlé, dimanche dernier, du « Développement du Génie en soi », nous avons parlé de « l'Idée maîtresse » comme moyen de réussir dans la vie commerciale. Eh bien ! Mesdames et Messieurs, il faut aussi pour le développement du caractère une idée maîtresse. Si je vous posais tout d'un coup cette question : Quelle est votre idée dominante ? Que répondriez-vous ? Eh bien ! posez-vous cette question vous-même, répondez avec franchise, mettez cette pensée dominante à nu devant votre esprit et vous verrez si vous devez craindre ou au contraire espérer, car c'est l'idée dominante qui détermine votre état de santé, votre succès commercial et votre volonté. Voltaire prétendait avec justesse que c'est par le caractère et non par l'esprit qu'on fait fortune. On a voulu nous

faire croire que la volonté était une faculté innée et c'est pourquoi nous n'avons pas de volonté. Tout le monde serre le poing, tout le monde fronce les sourcils en disant : je veux, et à peine a-t-on prononcé ce terrible *je veux,* que l'on succombe. On est à terre au moment même où l'on déclare vouloir s'élever. Voilà donc la puissance de cette volonté telle qu'on nous la montre. Si je cherche à détruire cette idée que la volonté est une faculté innée de l'homme, c'est dans le but de vous permettre d'arriver à posséder cette volonté, cet état d'âme sans lequel rien ne se fait, sans lequel la vie de l'homme est impossible.

L'idée dominante attire à vous les amitiés ou la haine, elle rend heureux ceux qui vous entourent ou elle les livre au désespoir, elle fait votre propre bonheur, comme elle fera toujours votre propre malheur. L'idée dominante de l'individu détermine sa vie, sa santé, sa maladie, comme l'idée dominante d'une nation détermine les fils de cette nation, et il est fort heureux que l'idée dominante de la France ne soit pas la même que l'idée dominante de certains parisiens, car la France, ce beau pays où l'intellectualité a pris naissance, cette France qui a porté toujours haut le drapeau de toutes

les libertés, se vautrerait dans les bas fonds, si elle partageait l'idée dominante du boulevardier qui ne voit dans la femme que la dispensatrice de jouissances physiques, au lieu d'y voir la compagne de l'homme, qui fait, fera et a toujours fait l'homme *ce qu'il est*. La femme mène l'homme vers les hauteurs, car par lui-même il a une tendance à descendre. La femme, l'ange du foyer, est aussi l'ange des nations, et la nation qui a cessé de respecter la femme est irrémédiablement perdue.



Nous sommes bien les auteurs de notre propre destinée. N'accusons ni la Providence ni les voisins. Nous avons dans la pensée cette unique faculté de l'homme, le moyen d'atteindre le but rêvé. Par la canalisation de cette pensée, comme je vous l'ai dit précédemment, nous faisons tourner le grand moulin de la vie et nous arrivons à moudre le grain de nos pensées, nous en faisons de la farine assimilable, si nous mettons dans ce moulin le bon grain. Mais pour avoir ce bon grain il faut entretenir notre âme, en extraire l'ivraie et ces mauvaises herbes qui croissent sur les terrains vagues, couvrent tout ce qui

est bon et l'étouffent. Notre Pensée, force motrice de notre existence, doit naître, se maintenir et se fortifier dans la contemplation du beau, du bien, du bon, dans la contemplation de tout ce qui est élevé, dans la contemplation de la vertu et des qualités du cœur. Voilà à quoi il faut penser, voilà ce qui doit constituer notre idée dominante ; car pour avoir des idées de génie, il faut être dans un état d'appel constant en dirigeant la pensée vers le but élevé à atteindre, et en permettant à cette pensée de s'élever de plus en plus, par l'oubli de notre insignifiante personnalité.

Nous sommes arrivé à un point de notre entretien qui commence à présenter de l'intérêt, je crois. Je ne serais pas surpris, Mesdames et Messieurs, si vous commenciez à vous apercevoir que la philosophie de la Pensée Nouvelle n'est pas aussi infime, ni aussi insignifiante qu'elle en avait l'air au début ; vous voyez que si le Club de Volonté a pris cette Pensée Nouvelle sous son patronage, il a fait, par rapport à l'humanité, un acte méritoire, dont un jour on lui saura gré.

Mais qu'est-ce que la foi et l'effort d'un seul homme dans ce désert qui est en même temps si peuplé, qu'est-ce qu'un homme seul en face de

toutes ces misères que nous constatons chaque jour et que nous cherchons à détruire par nos charités ? Ne croyez-vous pas que l'on arriverait à un meilleur résultat si tous nous cherchions à devenir des professeurs de volonté, des apôtres de la Pensée Nouvelle ? Mais combien, dans cette salle, y a-t-il de personnes qui veulent prendre sur leurs épaules la responsabilité d'être ces apôtres ? Combien ? Pour l'être, cet apôtre, il faut faire l'effort, il faut connaître, il faut savoir, il faut méditer, et il faut vouloir. Vouloir pouvoir, afin de pouvoir vouloir toujours. Le moment est venu où la France entière doit entendre la parole de la « Pensée Nouvelle ».

Je viens vous demander à vous qui avez bien voulu m'écouter jusqu'à ce jour, qui avez bien voulu vous rendre ici, quitter vos plaisirs et vos occupations, je viens vous demander de vous atteler à cette charrue pour faire le labour profond qui détruira l'ivraie dans le cœur humain et permettra au bon grain de lever, de se développer et de nourrir la race des hommes.

VI

La Cure du Sourire

J'ai lu il y a quelques jours, dans un journal anglais, un article qui m'a fait bien plaisir ; il parlait précisément de la « Cure du Sourire », dont je désire vous entretenir aujourd'hui. L'article était signé : Un Disciple, et commençait ainsi : « Beaucoup de cultes nouveaux nous arrivent d'Amérique, tous sont intéressants à cause de leur originalité ; ils méritent notre attention, parce qu'ils contiennent beaucoup de sens commun et qu'ils nous font éprouver la fascination que comportent toujours les idées neuves. »

L'auteur de cet article continue :

« Le dernier de ces cultes ainsi importé est : « La Cure du Sourire » et l'on prétend que ce nouveau culte chassera tous les tourments et tous les ennuis de la surface du globe. Pour obtenir ce résultat, des exercices spéciaux sont recommandés et chaque jour ces exercices sont pratiqués devant le miroir. »

Voici donc, à cause du miroir, une attraction spéciale pour les dames. Mais, dira-t-on, les hommes aussi se mirent ; oui, sans doute, mais comme le disait jadis une dame de mes amies, ils se cachent pour le faire. C'est là, peut-être, la supériorité de l'homme sur la femme ; mais cette question est si brûlante que je préfère ne pas insister.

Le journal, traitant du sourire, continue disant : « Au bout de quelques semaines de pratique de ces exercices devant la glace, il se produit dans la personne qui s'entraîne ainsi, un changement qui est un changement en mieux ; son apparence extérieure devient plus gaie, l'œil plus éclatant, la santé tout entière s'améliore, et les mille et un petits inconvénients, cause des rides, de la vieillesse prématurée, disparaissent. »

Vous entendez bien, la santé s'améliore et les rides disparaissent.

A première vue, l'on est plutôt porté à rire de l'absurdité d'une semblable théorie, et en effet, est-il rien de plus désagréable à voir qu'une personne avec un éternel sourire ? On se met son petit sourire le matin, comme l'on mettrait son bonnet, on le conserve toute la journée et, à la moindre émotion, s'il se transforme

en grimace sérieuse, on revient vite devant le miroir pour reprendre le sourire. Voilà le côté ridicule du culte. Toutefois, le sourire dont nous voulons parler ici, et qui est recommandé par l'ingénieuse théorie américaine, n'est pas du tout ce sourire agaçant et désagréable, ce sourire hypocrite et mensonger, qui veut cacher sous une apparence extérieure agréable, de détestables sentiments intérieurs. L'effort fait pour paraître agréable est un entraînement de la pensée qui force cette dernière à entretenir toujours des idées de gaîté, des idées d'espérance, et qui nous prédispose à la noble habitude de voir toujours *le beau côté de la vie,* au lieu d'en voir le côté désagréable.

Le sourire recommandé ici ne sera donc pas une grimace permanente, mais une expression forte, de paix et de contentement, résultat de l'attitude courageuse que nous assumons vis-à-vis des mille et une difficultés auxquelles nous sommes assujettis dans le cours de la vie. Nous ne devons pas nous permettre d'être déprimé par les responsabilités, par les difficultés, par les divers désagréments auxquels nous pouvons être soumis, nous ne devons permettre à aucun ennui, quel qu'il soit, d'avoir accès, de se frayer un chemin vers notre pensée ; nous devons éloi-

gner de cette faculté tout ce qui peut avoir des tendances à l'irriter ; nous ne devons voir dans notre entourage, dans notre commerce, dans notre emploi, dans nos relations journalières que ce qui est agréable, ce qui est beau, bon et bien.

Ne croyez-vous pas, messieurs, que cette manière de procéder pourrait avoir du bon et permettre au sourire naturel, expression de paix intérieure, d'établir sa demeure en permanence sur nos lèvres ?

Ce nouveau culte, n'est pas nouveau du tout, en tant que principes ; j'ai, en effet, exposé ces mêmes principes aux Etats-Unis il y a bon nombre d'années dans mes conférences. Malheureusement, les intérêts multiples font que chacun veut fonder sa petite Eglise, et c'est ainsi que des principes pratiques sur lesquels doit être basée la vie courante, ont servi à former une Eglise, dont je récuse la paternité ; mais je serai heureux, si ces idées émises, alors que j'habitais encore l'Amérique, sont destinées à faire du bien à mes semblables, alors même, qu'elles sont devenues le *credo* d'une chapelle.

Un grand écrivain de la Pensée Nouvelle, TRINE, écrivant sur ce sujet, s'exprime ainsi dans un de ses livres, et j'attire spécialement votre attention sur ses paroles :

« *La personne optimiste, gaie, ayant formé dans sa pensée l'habitude de l'espoir, met continuellement en mouvement des forces subtiles, invisibles, et, ces forces, elle les matérialise, elle les transforme, d'idéales, les rend réelles. La personne qui a cette manière de penser, attire à elle, du dehors, un état qui lui deviendra propre, et qui sera en relation exacte avec le genre de pensées entretenues; c'est par ce moyen que ces forces occultes sont mises à contribution et appliquées pratiquement aux nécessités de la vie.*

« *La personne gaie, confiante, tranquille, calme en toute circonstance, grandit constamment ; ses qualités augmentent en elle, la pensée grandit par l'exercice, et se développe dans le sens même où elle s'exerce, car elle s'assimile l'aliment dont elle vit et s'accroît des forces que lui procure cet aliment. Ce phénomène se produit pour la pensée tout comme cela se produit physiquement quand l'homme s'engraisse grâce aux mets qui font sa nourriture. Par contre, la personne aux pensées noires, celle qui critique*

tout et partout, dont les tendances sont constamment au mécontentement, qui ne voit dans la vie que ce qui est laid et désagréable, cette personne attire vers elle, et nécessairement transporte en elle , les influences mauvaises qui agissent en toutes circonstances contre son bien-être. Une personne de ce genre reçoit ce qu'elle donne, elle inspire des pensées et des sentiments similaires, à ceux qu'elle entretient et attire à elle des effets identiques à ceux qu'elle produit sur les autres. Le vieux dicton : « Riez et le monde rira avec vous, pleurez et vous pleurerez seul » est exact ; il montre l'utilité du sourire et l'inutilité du tourment. Les semblables attirent les semblables ; nous ne voyons jamais un homme maussade rester longtemps avec une femme gaie, ni une mégère, médisante et hypocrite, avoir pour amie une femme qui ne voit en autrui que ce qui est bien et ce qui est beau. Non, les mégères doivent être avec les mégères, afin qu'elles s'entr'dévorent, se jalousent et se rendent réciproquement malheureuses ; la grande loi de la cause et de l'effort le veut ainsi.

Connaissez-vous votre Figure

Qui d'entre nous peut se vanter de connaître ses traits, ou du moins ses traits habituels, car

lorsque nous donnons un petit coup d'œil furtif au miroir, l'extrême mobilité de notre visage permet à celui-ci de se transformer instantanément ; nous nous apparaissons à nous-même bien plus beaux que nous n'apparaissons aux autres dans la vie courante. La raison de ceci est bien simple : d'habitude, absorbé par nos occupations régulières, nous laissons aller notre pensée au courant facile de l'habitude prise, mais lorsque nous nous séparons momentanément de nos occupations, notre figure change et les traits de la semaine deviennent nos traits du dimanche et des grandes fêtes. Pourquoi donc ce changement, ne pourrions-nous pas nous habituer au sourire ? Il est évident que l'homme ajustant sa cravate, ou mettant son faux-col, fait souvent la grimace, peut-être accompagne-t-il cette grimace d'un mot un peu expressif ; est-ce que ce sourire est le même que celui qu'il montrera à sa fiancée quelques moments plus tard ? Je ne le crois pas. Les femmes sont en général plus patientes que les hommes, surtout lorsqu'elles font leur toilette, elles aiment tant faire leur toilette, mais lorsque l'épingle à chapeau pique les cheveux à la racine, ce n'est pas non plus un sourire qui marque ce faux mouvement. Qu'en dites-vous, mesdames ? Eh bien !

c'est dans ces cas spéciaux que, jusqu'à un certain point, nous pourrions avoir une idée du genre de figure que nous présentons lorsque les pensées du tourment nous hantent; or c'est cette pensée que nous devons éviter afin d'avoir le sourire, même au moment des difficultés. Et pourquoi pas ? Le sourire ne vaut-il pas mieux que la grimace, le juron ou la colère ? Souriez donc, Mesdames, souriez, Messieurs, comme vous souriez en livrant l'assaut qui finit par le mariage.

Je connais une jeune fille qui sourit toujours, mais son sourire est agréable comme l'est le sourire d'une personne heureuse : si elle regarde le ciel, même lorsque de gros nuages noirs s'y amoncellent, son tempérament artistique lui en fait voir les beautés et elle sourit à la vue de la jolie peinture qu'elle pourait en faire. La pluie tombe ? Elle admire ce phénomène merveilleux, qui déplaît au Parisien, mais avec le paysan elle est heureuse de cette bienfaisante rosée. Elle sourit aux oiseaux qui chantent, à l'arbre dont le feuillage réjouit sa vue, à l'humble brin d'herbe qui pousse, elle sourit à l'homme sous les haillons, car elle voit sous cette enveloppe matérielle cette autre partie de l'homme, la pensée qui place le mendiant au ni-

veau du prince. Elle sourirait au prince si ce n'était là pour une jeune fille peu fortunée un jeu dangereux, et celle dont je vous parle n'a pas de fortune, elle a 19 ans, elle est étrangère. Par son travail, par ses efforts journaliers, elle donne le pain quotidien à sa mère et pourvoit à sa propre subsistance. Mais son sourire lui attire l'amitié de nombreuses dames qui ont recours à ses services et c'est ainsi qu'elle réussit à vivre et à s'instruire, car elle suit les cours de la Sorbonne quand le pain de chaque jour est gagné. Combien de nos étudiants en font-ils autant ?

L'homme sans sourire est malheureux et malade, il voit tout en noir ; le monde et ses beautés, le charme des enfants, les plaisirs du travail, les joies du repos, tout cela n'a pas d'attrait pour lui, c'est un pessimiste atteint de phobie. Le mécontent est un de ces êtres pour qui tout est mauvais, pour qui tout est à refaire et tout à corriger ; pour la mégère, les voisines n'ont pas de qualités, tout est défaut, car elle ne cherche que les défauts, elle ne veut voir que les défauts. Et regardez la figure de ce mécontent et de cette mégère ; que voyez-vous sur leur visage, vous qui avez l'habitude d'observer un peu ? Entre mille personnes et d'un

premier coup d'œil vous pouvez distinguer le pessimiste, le mécontent et la mégère, ils portent sur leur visage le signe distinctif que leur pensée y a imprimé, vous pouvez même lire sur leur visage leurs souffrances physiques, car celles-ci, comme les souffrances morales, viennent de la pensée.

La Pensée fait l'Homme

C'est la pensée qui nous fait ce que nous sommes, en d'autres termes, nous nous faisons par la pensée. Je vous ai dit, dimanche dernier, qu'il n'est pas besoin de chercher d'autre vérité que celle qui veut que l'homme se fait par sa pensée. Le grand fondateur du christianisme lui-même nous a dit ces paroles : *ce que l'homme pense dans son cœur, c'est cela qu'il est.* Admettez-vous ces paroles comme émanant d'une autorité en la matière ? Si oui, je puis donc dire : le malade qui se plaint de n'importe quel mal doit ce mal à sa manière de penser, or l'absence du sourire montre une pensée morose.

Nous avons tous vu des personnes gaies, frivoles, légères, tomber malades, et alors l'on

vient vous dire : comment pouvez-vous prétendre que le sourire est une cure, puisque voici des personnes qui sourient toujours et qui sont malades quand même ? Je réponds : dites-moi ce qui les fait sourire, et je vous dirai pourquoi elles sont malades. « Dis-moi qui tu fréquentes je te dirai qui tu es », est un dicton très significatif, mais autrement significative est la modification que j'ai faite de ce dicton : « Dis-moi ce que tu penses et je te dirai ce que tu es ». Nos enfants devraient connaître cette grande vérité enseignée jadis par le grand Nazaréen que leur pensée présente prépare leur avenir et que c'est eux et non la Providence qui doivent être blâmés pour leurs insuccès et leurs misères futures.

Le sourire, nous devons l'avoir en nous, il doit être l'expression de notre pensée de bonheur, et c'est pourquoi, s'il est vrai que le sourire nous fait du bien en proportion de la gaieté, du calme, de la bonté de notre pensée, il peut au contraire n'avoir pas cette bonne influence s'il est destiné à cacher des sentiments hypocrites. La franchise amène le franc sourire.

Certes, se poser devant la glace et se forcer à sourire, est une bonne habitude, mais encore faut-il bien veiller à ce que cette habitude ne

devienne pas mauvaise ; car nous sommes peut-être trop contents de nous sourire à nous-mêmes, d'être en extase devant notre propre beauté. Le singe lui-même peut en faire autant, mais sa grimace n'est pas un sourire ; il se peigne bien comme nous, ce grand-père resté singe, lorsqu'il veut nous imiter, mais ses cheveux ne prennent pas pour cela le pli qu'il cherche à leur donner. Le signe extérieur, non basé sur la sincérité, sur l'intelligence et le savoir, n'est qu'une vulgaire grimace, une hypocrisie, ou même un dépit mal déguisé.

Cherchons donc à sourire de la bonne manière, que notre sourire vienne de la pensée calme, de cette pensée qui voit en tout et partout le bien, le bon et le beau ; que notre sourire soit l'expression d'une pensée d'espoir, et non pas la grimace d'une pensée mauvaise. Au lieu de voir dans le vieillard les défauts physiques, voyons en lui et en dessous de son enveloppe la beauté de l'expérience acquise, voyons la splendeur du caractère qu'il a développé ; au lieu de rire du pauvre déformé, voyons la pensée qui se manifeste dans ce corps disgracié, au lieu de voir dans les difficultés des ennuis, considérons-les comme l'ange qui vient nous combattre et qui nous permet de mesurer notre

force à sa force. Si, comme nous dit la légende biblique : Jacob est sorti boîteux de ce combat avec l'ange, profitons de cet exemple pour ne pas sortir boîteux à notre tour de la lutte, et lorsque l'ange de la difficulté viendra, mesurons-nous avec lui, le sourire sur les lèvres, le calme dans la pensée et, dans le cœur, l'espoir et la certitude de la victoire.

La pensée c'est l'élément amplificateur de tous nos sentiments, de toutes nos sensations, nous pouvons, par elle, nous entraîner au paroxisme de la fureur, nous pouvons, par son intermédiaire, nous amener dans un état de calme contre lequel aucun malheur ne saurait prévaloir, *car la Pensée fait l'homme.* Nul n'est plus affamé que celui qui pense toujours à la faim, il n'est d'homme plus sensible au mal physique et au mal moral que celui qui pense toujours à la peine et à la douleur et qui en craint les effets. Les martyrs des différentes religions étaient des stoïques qui ne pensaient point à la mort qu'on leur infligeait, ni aux tortures qu'on allait leur faire subir, ils pensaient au suprême espoir, à la suprême récompense qu'ils entrevoyaient en échange de la vie matérielle dont on les privait. Au moment où le fer rouge pénétrait dans leur être physique, ces

hommes avaient sur les lèvres le sourire, et le contentement dans le cœur. Ils souriaient au bonheur futur que leur sacrifice présent leur valait. Sourions donc, nous aussi, mais que ce sourire soit l'expression d'une pensée haute, élevée, d'une pensée d'espoir, d'une pensée de satisfaction, que ce sourire soit l'expression d'une perception mentale de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, *et nous aurons vaincu la douleur.* L'orgueil et la vanité, ces deux ennemis de nos succès, seront vaincus eux aussi. Le vaincu de la vie ne sera plus l'homme, car l'ange de la difficulté, qui a voulu se mesurer contre lui, succombera sous les coups de celui qu'auparavant il terrassait dans chaque combat.

Sourions et la médisance, ce serpent de notre civilisation moderne, ne se glissera plus au milieu des peuples pour mordre les personnes dont il est jaloux. Ayons ce sourire qui marque le contentement et la satisfaction, le sourire qui montre que nous voyons le beau partout, en tout, et dans tout le monde, même dans ce qui, jusqu'à ce jour, nous a paru vilain. Soyons le conquérant libre au lieu d'être le conquis, esclave. Soyons le Napoléon de la Pensée, le Charlemagne de notre corps, le César de toutes nos facultés.

Lâchez Tout

Sourire ! Ah ! cela est facile à dire, mais par quel moyen pratique peut-on obtenir ce résultat si désiré ? Donnez-nous une méthode à suivre, me direz-vous, au lieu d'un simple conseil. Eh bien ! je vais essayer de vous indiquer ce moyen afin que, en l'employant dans vos occupations journalières, vous puissiez avoir ce sourire constant, expression du bonheur, vainqueur des obstacles, conquérant des difficultés.

Vous savez déjà, par les conférences précédentes, quelles sont mes idées sur le développement du caractère, je vous ai dit comment l'on y parvient. Je n'ai donc pas à revenir là-dessus. Mais il y a une attache qui nous retient au poteau et fait notre faiblesse, il y a cette amarre qui retient le vaisseau à l'ancre et l'empêche de s'élancer sur la lame, il y a cette chaîne de l'esclave, il y a ce boulet du bagne qui nous retient sur la terre et nous empêche de nous envoler. Il y a notre pensée retenue par l'éducation première. Comment nous libérer ?

Il y a deux ans environ, à propos d'une fête quelconque, huit ballons sphériques devaient ajouter aux réjouissances publiques le concours

de leurs prouesses ; ils étaient attachés, tous retenus à terre, mais prêts à bondir pour célébrer cette occasion. Le gaz remplissait la toile et la sphère flottait, l'aéronaute était là, ou plutôt les huit aéronautes étaient là, chacun dans sa nacelle. Tout d'un coup le silence se fait, les conversations, les rires, tout s'arrête, et l'on entend dans ce silence *un cri, un seul :* lâchez tout. A peine cet ordre est-il lancé, que chaque ballon s'élève d'un bond, et peu après on les voyait planer dans le ciel bleu à mille coudées au dessus de tout ce qui nous entoure. Les hautes maisons, les monuments, la tour Eiffel, les montagnes ne leur apparaissent bientôt que sous la forme d'un petit point noir.Chaque aéronaute, vaguement, se souvient des détails qu'il vient de quitter, l'atmosphère plus pure dans laquelle il se meut, l'entoure maintenant d'un sentiment de bien-être, de satisfaction ; il respire un air meilleur, et jouit de cette tranquillité qu'aucun bruit ne vien troubler, *et il sourit.* Son ordre: *lâchez tout !* l'a placé d'emblée au-dessus de tout ce qui est bas, l'a éloigné de cette poussière, de cette fumée, de ces miasmes que nous aspirons constamment, l'a soustrait aux microbes, cette amusante invention de nos médecins modernes, il ne connaît plus que lui-

même, lui seul, l'unique microbe de cet assemblage de millions et de millions de microbes, qui forment l'homme physique, — il n'entend plus parler : les microbes qui le composent, se contentant d'être partie intégrante de cette unique et merveilleuse machine, de cet homme physique dont ils sont chacun individuellement une très infime partie. Il ne reste dans la nacelle que l'homme, et il n'a fallu, pour reconstituer ces millions en unité cohérente, que le seul ordre, le *lâchez tout !* de l'aéronaute.

Eh bien ! Messieurs et Mesdames, vous qui voulez sourire, vous qui désirez vivre dans l'air pur, je ne saurais vous donner de meilleur coneil, ni de conseil plus pratique, que celui-ci : *lâchez tout !* Jetez ce lourd fardeau de vos tourments journaliers, d'un coup d'épaule, jetez le lest du mauvais sang que vous vous faites, parce que le voisin ou la voisine aura parlé de vous : c'est une poussière sur laquelle vous n'avez qu'à souffler pour la voir disparaître; lâchez la pensée qui se concentre sur cette poussière, sur cet infime désagrément, laissez-la s'élever et vous serez comme l'aéronaute dans les airs, à qui la tour Eiffel apparaît comme une épingle, et les montagnes comme des grains de sable. La pensée amplificatrice du mal, lâchez-

la ; la pensée amplificatrice du bien, accaparez-la au contraire, serrez-la sur votre cœur, car si la pensée est l'amarre qui vous retient à terre, c'est la pensée aussi qui gonflera vos voiles, qui remplira votre ballon et qui vous permettra de vous élever dans les sphères éthérées, les sphères supérieures où tout est calme, tout est tranquillité, tout est bonheur. *Lâchez tout !* Voilà le cri de l'homme qui veut se libérer des mille et un ennuis qui nous poursuivent ici-bas, et lorsque vous aurez jeté ce cri, lorsque vous aurez donné cet ordre du lâchez tout, lorsque vous aurez cessé de voir le mal, votre figure s'épanouira, vos yeux s'ouvriront plus grands, vous sentirez en vous une satisfaction que vous n'aurez jamais connue, et de votre figure disparaîtront ces rides, indices certains de la pensée amplificatrice du mal, de la pensée verre grossissant, qui vous fait voir un petit ennui sous la forme amplifiée d'une montagne, lâchez cette pensée qui vous montre chez vos voisins des défauts au lieu de vous faire percevoir leurs qualités, repoussez cette pensée-là, et attirez à vous l'autre, la pensée amplificatrice du bien, afin, si vous voyez une petite qualité grosse comme une tête d'épingle dans votre voisin, que cette petite parcelle de bien devienne à vos yeux

un grain de sénevé qui grandit et devient arbre, que cette petite parcelle de bien soit pour vous ce ferment que le boulanger met dans la pâte, qui en triplera ou quadruplera le volume. Si vous cherchez dans l'âme de votre semblable ce qui en lui est bien, ce qui est bon, ce qui est beau, vous trouverez réellement ces trois choses en lui et les ayant trouvées, *vous les attirerez à vous* ; vous établirez alors entre vous d'une part, et d'autre part, entre le bien, le bon et le beau, existant chez vos semblables, un lien, une sorte de fil télégraphique, par l'intermédiaire duquel, ces avantages, les seuls dont nous avons besoin pour nous élever au-dessus des misères de la vie, deviendront vôtres, ils se glisseront en vous, venant du voisin, à qui vous les reconnaissez. Au lieu d'avoir sur vos épaules ce lourd fardeau de peines et de misères que vous y avez placé en cherchant dans vos semblables ce que l'on appelle : la petite bête et en attirant par là en vous ce qui est mauvais en eux, vous sourirez dans la nacelle, emporté par ce ballon, que la pensée, élément amplificateur du bien, aura rempli jusque dans ses moindres replis, vous serez alors honoré malgré vous, et tout en ayant les pieds sur la terre, tout en vous promenant au milieu de toutes ces personnes qui se tourmen-

tent pour les choses folles de la vie, votre tête touchera le firmament, vous serez voisin de ces merveilleuses étoiles qui scintillent joyeusement, dans la nuit, et ce scintillement sera votre joie. Mais ici encore, cette merveilleuse harmonie qui nous gouverne fait que votre scintillement sera le phare. Les autres, vos semblables, qui n'ont pas voulu s'élever avec vous, dans leurs peines et leurs douleurs, ils élèveront leur vue, sinon leur pensée, et vous leur infuserez un peu de ce scintillement, un peu de cette joie que vous éprouvez vous-même ; vous les inviterez ainsi, à venir par l'effort vous rejoindre dans les régions éthérées, que votre ordre, *lâchez tout*, vous aura permis d'atteindre.

Qu'est-ce qu'il y a au monde de plus beau que d'être heureux ? Rien. Pourquoi donc ne le sommes-nous pas tous puisque le beau étant aussi près de nous que le laid, il est aussi facile d'être heureux que d'être malheureux. Lâchez-tout, coupez ces amarres, ces liens, cette chaîne, la chaîne du bagne qui vous lie au boulet de l'éducation reçue, cette éducation première qui fait de nous le prisonnier de la pensée, et élevez-vous.

Vous avez pour vous y aider la Pensée Nouvelle. Je vous l'expliquerai, car j'ai en horreur tout ce qui emprisonne la merveilleuse faculté, la pensée. Tous ceux qui viennent vous dire : tu penseras ceci et pas cela, je les ai en horreur. Cet enseignement officiel qui, même pour bien faire, vous lie les pieds et les poings et vous empêche de vous élever au-dessus des niaiseries du prétendu savoir, je l'ai en horreur. J'ai horreur du marin qui jette l'amarre et garde son bateau dans le port, par crainte de mesurer ses forces contre celles de l'ouragan de la vie, et je crains le microbe humain qui corrompt la pensée pour soutenir une hiérarchie coupable.

Je viens donc vous demander votre adhésion, à la pensée libérée des attaches pernicieuses d'une éducation mal comprise et néfaste. Jusqu'à présent on nous a fait voir l'humanité, comme mauvaise et comme incapable de s'élever au-dessus du niveau de ses passions. La pensée libre prend son essor et ne veut pas s'attacher à toutes ces misères physiques, que l'on a voulu nous représenter comme une punition de .os actes, au lieu de nous les montrer comme le résultat direct et immédiat de notre manière de penser.

Je vous ai dit dimanche dernier que j'étais l'ingénieur de la Pensée, que je cherchais à faire des travaux de canalisation, permettant d'utiliser en bien la merveilleuse puissance de la pensée. Je viens aujourd'hui vous présenter le premier canal, tracé et creusé, afin que vous puissiez le suivre et arriver au bonheur. Lâchez donc l'autre canal. Lâchez tout. Cherchez le bien, le bon, le beau, en tout et partout, même dans vos ennemis, même dans vos ennuis, même dans ce qui est laid, afin que le bien, le bon et le beau devienne votre propriété et soit partie intégrante de votre état d'âme, de votre manière d'être tout entière ; si vous suivez ce conseil pratique, vous aurez fait le premier pas vers la cure du sourire et je serai amplement dédommagé des efforts que je tente pour vous donner le succès, le bonheur et la santé.

La « Cure du Sourire », est merveilleuse ; au lieu d'avaler toutes ces drogues, de recevoir toutes ces injections hypodermiques, de vous attarder à cette vaste niaiserie des microbes et des jalousies mesquines de leurs inventeurs, souriez, élevez-vous au-dessus de ces choses, et votre figure reflétera le bonheur, dans votre âme vous porterez cette satisfaction intime que possède l'homme qui voit dans l'humanité

le bien, le bon et le beau, unique but de la création.

Voyant le bien en tout le monde, vous ne vous mettrez en colère contre personne, et si quelqu'un, par hasard, vous jouait un de ces petits tours qui, précédemment, vous eût irrité, vous vous mettrez à sourire, et vous vous direz : je suis heureux d'avoir pu m'élever au-dessus de ce microbe de l'irritation, heureux d'avoir émancipé ma pensée, et vous ajouterez : toi qui crois encore que c'est le comble de l'adresse de vouloir me mécontenter, tu apprendras un jour à penser au bien, à voir le bon et le beau partout et en tout le monde, car je ferai un effort pour te rendre heureux. Procéder de cette façon s'appelle rendre le bien pour le mal ; c'est placer son capital Pensée à usure.



Si un de vos semblables vole l'argent que vous avez peut-être eu beaucoup de peine à gagner, vous vous dites : c'est un malheureux qui ne sait pas encore que le voleur est volé par son vol même.

Laissez-moi vous donner un exemple de voleur volé, il est très simple. Je connais un jeune

homme, je puis d'ailleurs vous le dire : il était mon employé. Garçon intelligent, instruit, excellent secrétaire, bon correspondant, il profitait de la confiance que j'avais placée en lui, pour s'approprier quelques centaines de francs. Le résultat, toujours le même, la justice automatique était là, veillant sur le malheureux. Mon attention fut attirée vers son indélicatesse, je m'approchai de lui et le regardai bien en face. Qu'y avait-il dans mon regard ? De la pitié, de la bienveillance, le regret de ne pouvoir lui continuer la confiance que j'avais placée en lui ; il y avait de tout cela ; pas une parole ne fut échangée entre nous, pas un reproche à son adresse. Trois mois se sont écoulés depuis, je ne l'ai jamais revu ; mais je sais qu'il meurt de faim et de honte. Je lui ai envoyé une invitation à venir me voir, mais il n'a pas osé l'accepter. N'est-ce pas la justice automatique cette opération qui fait que ce vol réduit son auteur à la mendicité ? Je ne suis pas plus pauvre pour avoir perdu quelques cents francs, mais ce même argent indûment acquis, le mit, lui, dans la plus affreuse misère, c'est lui, le voleur, qui est volé et est appauvri.

Quelle merveilleuse campagne d'éducation nous pouvons entreprendre, en faisant flotter autour de nous ces idées excellentes, en faisant de la canalisation pour les autres en même temps que pour nous, afin que tout notre entourage puisse diriger sa pensée vers le grand moulin de la vie, en faire tourner la roue dans le bon sens, et se rendre ainsi heureux, souriant et satisfait. Amenez donc dans ces réunions de « La Pensée Nouvelle » tous vos amis, conseillez-leur de venir se joindre à nous, de lire les livres qui traitent de ce sujet, et vous aurez apporté votre pierre utile à l'édifice commun. Faites pour les autres ce que l'on fait pour vous, sinon de par l'ordre de la justice automatique cet enseignement ne profitera pas.

J'avais commencé cette conférence dans le but de vous parler de la « Cure du Sourire », me suis-je éloigné de ce but ? Je ne le crois pas, si j'ai introduit dans mes explications des sujets étrangers, c'était pour mieux faire ressortir la vérité du principe. Avant de finir cet entretien, je désire vous parler de cette cure, d'une manière plus particulière encore.

Avez-vous déjà vu combien est bonne la santé de l'homme qui rit, qui rit franchement et toujours ; le joyeux compagnon se porte tou-

jours bien, et si nous n'avions comme témoignage, en faveur de « La Cure du Sourire » que cet unique fait, il devrait nous suffire, parce que un fait, constaté chez un aussi grand nombre de personnes différentes, est de nature à convaincre le plus incrédule. Il faut donc que vous commenciez par sourire, il faut ne jamais vous laisser abattre, pour quelque cause que ce soit, ne pas oublier au moment où vous voulez opérer votre ascension, de jeter l'ordre : le lâchez tout, afin de pouvoir vous détacher de la terre, quitter les régions inférieures et vous élancer dans le ciel bleu, où tout est calme, tranquille et serein. Après avoir donné l'ordre à vous-même de tout lâcher, vous pouvez ajouter à cela un léger haussement d'épaule, et si le premier bond du ballon est un petit peu trop brusque, et vous coupe un tant soit peu la respiration, comme cela arrive, paraît-il, aux aéronautes, vous n'aurez qu'à ajouter : qu'est-ce que cela peut me faire, et en effet, qu'est-ce que cela fait, que vous ayez un moment de malaise, souriez-en et dites-vous à vous-même : qu'est-ce que cela fait. Si l'on parle mal de vous, c'est probablement qu'il y a des causes, résidant en vous-même, qui prêtent à la médisance et au mauvais vouloir, et vous vous dites en souriant :

qu'est-ce que cela peut faire, puisque je me corrige, puisque je me transforme, puisque je monte. Lorsque vous souffrez des mille petites tracasseries de la vie, qui, jusqu'à ce jour vous irritaient, dites simplement en souriant : qu'est-ce que cela fait. Il n'y a pas de force pareille à l'indifférence, et pour vous montrer à quel point cette indifférence fille du sourire est puissante, faites en l'observation vous-même. Voici par exemple quelqu'un qui vient vous raconter un grand secret ; avant que ce fameux secret soit lâché, souriez, en regardant la personne qui vient vous en faire confidence, et voyez l'effet produit : immédiatement, le secret est amoindri, votre interlocuteur ne peut plus vous raconter son boniment avec force détails, comme c'était son intention. Le sourire l'a tué, il a tué ce secret qui n'en était pas un. J'ai vu, il y a peu de temps, un homme qui vint me faire une proposition où nous allions tous deux gagner des millions et des millions. L'expérience des affaires, expérience que je possède un peu, me permit heureusement de sourire et ce simple sourire déconcerta l'homme aux millions ; il en oublia le grand secret commercial qu'il croyait posséder. Alors, me dit-il, vous ne croyez pas à ce que je dis ? mais si j'y crois ; seulement ce

sont vos millions qui me font sourire, ils ne m'intéressent pas. Je lui expliquai un peu plus tard pourquoi le rêve d'or qu'il avait fait ne pouvait se réaliser, et se rappelant le sourire de mon indifférence vis-à-vis de ce monceau d'or, il comprit que, à mon point de vue du moins, il avait fait erreur.

L'homme haineux, qui vient vous menacer de la foudre de ses colères, en le voyant, souriez et voyez la douche froide que cela lui donne. Je suppose maintenant un homme qui s'irrite parce qu'il ne peut pas mettre son faux col ; plus il s'irritera, plus la difficulté sera grande ; qu'il se place, sans colère, devant la glace et qu'il sourie, le faux-col se mettra en place comme par enchantement. Il en est de même pour les dames qui se piquent en mettant leur chapeau ou leur vêtement ; il leur suffira de sourire pour ne pas sentir le mal. D'ailleurs existe-t-il une femme qui se refuserait à souffrir un peu pour avoir le plaisir d'être bien mise ? Si l'épingle ne veut pas rentrer dans votre chapeau, souriez, Madame, puisque c'est une preuve que votre chapeau vous va bien. Si votre femme de chambre vous agace, souriez encore et dites-vous que vous l'agacez plus d'une fois aussi ; et vous, femme de chambre, si votre maîtresse vous

agace, souriez aussi, puisque la chose est réciproque. Tout ce qui est ennui dans ce monde, il faut en rire et l'oublier pour penser aux choses agréables. Supposons que, tout d'un coup, vous deveniez maussade, triste, mécontent ; n'hésitez pas, posez-vous immédiatement devant le miroir, regardez-vous et commencez à rire. Le rire est très communicatif, et à vous contempler ainsi, le fou rire vous prend ; parfois vous vous demandez quel est ce personnage qui fait de si jolies grimaces, et plus il en fait, plus vous riez ; bientôt le contentement revient et vous vous dites à vous-même : « Mon Dieu, que je suis bête de me faire du mauvais sang pour si peu de chose. » Et alors vous souriez, vous souriez toujours, vous souriez encore.



Mais voici un cas plus grave. Vous êtes malade, vous venez voir votre médecin et vous lui dites : Docteur, j'ai mal ici et cela me passe par là et ça traverse de l'autre côté, et ça redescend, et ça monte ; enfin, j'ai mal partout. Le Docteur, qui après tout est un brave homme, vous pose des questions et cherche à vous faire expliquer comment la chose a commencé, et de nouveau votre pensée se porte sur le mal, elle suit

chaque symptôme, se porte sur la moindre petite douleur, et qu'arrive-t-il ? C'est que, au moment où le Docteur vous donnera des pilules pour vous soulager, il aura attiré sur votre mal l'élément amplificateur du mal : votre pensée ; il aura inconsciemment implanté plus profondément le mal en vous, alors qu'il cherche réellement à le détourner avec ses pilules, et c'est pour cela que la moitié de l'humanité souffre. En sortant du cabinet de votre médecin, vous rentrez chez vous et, tout de suite, vous courez chez la voisine pour lui dire que vous avez vu le Docteur, et vous lui répétez que le mal a commencé par ici, est allé par là, s'est logé de ce côté, puis de l'autre ; vous expliquez en détail tout ce que vous souffrez, tout ce que le Docteur vous a dit, et c'est ainsi que vous faites faire tache d'huile à cette maladie qui se répand même dans la partie des membres qui n'était pas atteinte, et vous souffrez doublement. Quel est le meilleur médecin du monde, le savez-vous ? Ecoutez, je vais vous dire son nom : il s'appelle la Pensée Nouvelle. Par la pensée, élément amplificateur du bien, vous chasserez le mal, puisque si, au lieu d'expliquer dans quelle partie du corps vous souffrez, par quel côté votre mal a commencé, si au lieu de cela

vous pensez au bien que vous ressentez dans telle ou telle partie du corps, l'élément amplificateur de la pensée fera faire tache d'huile à la santé qui peu à peu chassera la maladie. Vous pouvez rire de l'insanité de cette théorie, si vous voulez, plus vous en rirez, plus je serai content, car mieux vous vous porterez. Le clown qui fait rire est un excellent médecin, tandis que le grand professeur de l'Ecole de médecine qui vous fait penser à votre mal, qu'il croit déraciner par sa prescription, vous prépare la plupart du temps un lit de douleur, tandis que Monsieur Clown en vous faisant rire vous guérit.

La cure du Sourire est la cure par excellence, elle vous permet de tenir l'élément pensée dans son état normal, et en ce faisant, elle tient votre être physique tout entier dans l'état normal. Souriez donc, souriez toujours, même et surtout des choses qui vous ennuient !

VII

Le Quatrième Règne ou Cause fluidique

A l'école primaire on nous enseigne qu'il existe trois règnes : minéral, végétal et animal. Je désire vous entretenir d'un règne nouveau, beaucoup plus intéressant que les trois autres ; intéressant parce qu'il est inconnu, mais aussi et surtout parce qu'il est la cause et la source des trois autres.

La Sorbonne ne reconnaît pas le quatrième règne. Pour elle, le minéral, c'est : l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, la pierre et la terre, tout ce qui n'est ni animal, ni végétal, appartient au règne minéral ; le charbon et le diamant en font partie, en dehors de cela, pour nos professeurs, il n'y a rien. Mais, pardon ! je ne suis pas venu ici pour vous faire un cours de minéralogie, j'en serais d'ailleurs parfaitement incapable ; je ne sais pas pourquoi telle pierre est un diamant, ni pourquoi telle autre contient de l'or ou du plomb, mais l'existence

de ces minéraux m'a fait désirer connaître la cause de leur existence, la raison de leur dissemblance et surtout le pourquoi de ce manque d'uniformité.

Lorsque j'étais petit garçon, ma mère me disait : « Vois-tu, mon enfant, tout ce que tu vois, c'est l'œuvre de Dieu. » Ma pensée d'enfant était satisfaite de cette explication. Ma mère n'était pas professeur à la Sorbonne, de là probablement son explication simple ; elle n'était pas non plus Mme Curie, elle n'avait pas inventé le radium, ni songé, que je sache, aux radiations humaines ; n'empêche que son souvenir est resté vivace dans ma mémoire et cette foi de charbonnier qui lui donnait sa force a déteint un tant soit peu sur moi, en ce sens, et c'est pourquoi j'ai voulu affermir ma foi par le savoir.

Je ne viens pas prétendre que j'ai appris ce qu'est Dieu, et je ne veux pas diminuer la grandeur de cet idéal par une définition. Il est évidemment facile de dire : Dieu est infiniment grand, infiniment bon et infiniment toutes espèces de choses ; mais à mon esprit investigateur, cette définition ne dit rien, ou si vous préférez elle dit trop, si nous nous plaçons au point de vue purement humain, car une défini-

tion, quelque large soit-elle, quelque vaste et grandiose qu'on puisse la faire, diminue cet être ou cette chose en la limitant, c'est pourquoi je ne veux admettre aucune définition, ni ne veux essayer de définir ce principe universel qui en français porte le nom de Dieu, qui s'appelle God en anglais, Gott en allemand, Good en hollandais et en hébreu Jéhova.

Il existe des multitudes de noms pour désigner la cause des causes, l'on n'a qu'à choisir. De tous ces noms je préfère le mot de Good, qui veut dire bon, à côté de Jehova, qui exprime l'universalité des choses ; il permet cette conception et y en ajoute une autre plus vaste, plus étendue, qui n'a ni horizon, ni limite ; la pensée elle-même ne peut la circonscrire ; son domaine particulier est ce quatrième règne dont je désire vous entretenir.

D'aucuns appellent ce règne : le Royaume. Afin de faire bien sentir de quel royaume il s'agissait, ils l'ont désigné sous le nom de : Royaume de Dieu. C'est de ce règne vague, problématique même, que je désire vous parler aujourd'hui, précisément parce que personne ne nous en parle comme d'une chose ayant une existence pouvant être scientifiquement prouvée. Ce quatrième règne comprend le Cosmos

tout entier, on y trouve le diamant de toutes les beautés, l'or de toutes les sagesses, le plomb malléable de toutes nos facultés ; tout est en ce règne, absolument tout. La tige qui pousse, sortant de cette petite semence que le jardinier a mise en terre, qu'il a entourée d'humus, cette tige est une manifestation matérielle de cette force, de cette puissance que j'ai appelée : les forces cosmiques, et ces forces invues, sont elles-mêmes, à mon point de vue, une manifestation ou matérialisation de la cause, dans le quatrième règne.

Tout se tient, depuis la poussière infime, depuis le grain de sable, depuis l'atome et l'ion tout est un, sous différentes formes ou manifestations. Le globe terrestre est relié aux forces du cosmos et par elles aux autres forces plus subtiles et plus raréfiées qui constituent le quatrième règne. Et voyez maintenant comme l'homme est grand ! Par cette merveilleuse faculté, la pensée, il peut pénétrer dans ces vastes régions inexplorées par l'homme matériel, régions visibles à l'œil de son intelligence, visibles et se matérialisant pour ainsi dire sous l'effort de sa pensée. Oui, il est grand, cet homme, dont on veut faire un être rampant, car lui seul, sans sortir de chez lui, sans voler comme

l'aigle dans l'espace, sans pénétrer dans les vastes régions interplanétaires, il peut percevoir les merveilles de l'univers tout entier, il peut plonger au delà des limites de cet univers et regarder, en face, cette merveille incomparable, *la cause de ce qui est.* Mais le fait que l'homme peut pénétrer dans ces merveilleuses régions, le fait qu'il peut percevoir Dieu et lui parler, ne veut pas dire que tous sans exception le perçoivent et lui parlent. Il en est qui ne veulent pas, il en est qui ne cherchent pas, il en est qui ne croient pas pouvoir s'élever aussi haut et goûter la joie intime que cette intimité procure, et ils demeurent par la pensée dans les régions des matérialisations ultimes, ils se contentent de la Sorbonne.

La pensée humaine est née de la pensée divine, mais que les deux soient reliées entre elles, voilà ce que l'on ne croit pas possible. Il suffirait de s'entendre sur ce que veut dire le mot divin ; il suffit de s'entendre aussi sur ce que l'on entend par Dieu, pour supprimer en même temps nos discussions de dictionnaire et faire disparaître pour toujours le précipice qui nous sépare, le précipice de la haine que ces discussions engendrent, développent et qui nous empêche d'explorer ensemble le royaume de Dieu,

c'est-à-dire le quatrième règne, celui dont la science du XXe siècle ne nous parle pas.



Que vous croyiez ou que vous ne croyiez pas à Dieu, au ciel, aux dogmes, cela m'importe peu, car ce que l'homme croit ou ne croit pas, n'influe en aucune façon sur l'homme, si ce n'est indirectement en modifiant sa façon de penser, car ce qui importe vraiment c'est ce qu'il pense. La vérité fondamentale par excellence, la seule qu'il soit absolument nécessaire d'enseigner à l'enfant, à l'adulte, au vieillard, à tout le monde, c'est que l'homme se fait par la pensée; ce à quoi chacun pense, c'est cela qu'il est, les croyances n'ont sur l'homme aucune influence, à moins que celles-ci ne modifient son penser. Affecter de croire à une chose et en croire une autre, est de l'hypocrisie, et je ne pense pas qu'il y ait ici, dans cet auditoire, une personne qui admette que l'hypocrisie est une vertu. L'homme qui pense aux choses élevées, est un homme noble, peu importe ce qu'il croit, l'homme qui pense aux choses basses est un homme bas, malgré ses croyances. J'aime mieux un païen philosophe et vertueux, qu'un chrétien

apache. Et vous, Mesdames et Messieurs, des deux individus, lequel préférez-vous, celui qui pense aux choses élevées et qui ne croit pas à votre religion, ou celui qui y croit et se vautre dans le mal ?



Nous sommes arrivés, je crois, à un point de nos entretiens où nous pouvons nous regarder dans les yeux et parler franchement.

Je ne vous demande pas de partager ma manière de voir sur tout ce que je vous dirai, soit aujourd'hui, soit par la suite; prenez ce qui vous paraîtra bon et puisse cela vous être utile, laissez le reste, considérez ce qui pourrait vous déplaire, comme autant de paroles en l'air, mais les choses bonnes et utiles, attirez-les à vous, servez-vous-en comme premier point d'appui, devant vous aider à vous élever. Tout en n'acceptant pas certaines de mes affirmations, réfléchissez-y néanmoins, cherchez, méditez et peut-être un jour viendra où les conclusions auxquelles vous arriverez, seront les mêmes que celles auxquelles je suis arrivé moi-même. Ce n'est pas, croyez-le, par modestie, que je vous parle ainsi, je ne suis pas plus modeste

qu'un autre, mais je me suis rendu compte du fait : que l'homme n'accepte dans son plus profond, que les choses qu'il comprend bien, les choses dont il s'est assimilé l'essence par le raisonnement.

La Pensée Nouvelle, son qualificatif l'indique, est un changement dans la manière de penser, c'est-à-dire dans la manière de voir, et comme cette philosophie n'apporte avec elle ses nombreux avantages que si elle est acceptée franchement et en connaissance de cause, elle ne s'impose à personne. La « pensée libre » voilà sa devise, et l'acceptation libre de ses préceptes est la conséquence logique de cette devise.

Cherchez et vous trouverez

Pour voir et comprendre, il faut chercher. Ce mot chercher rappelle à mon esprit un précepte du grand Nazaréen, qui nous a dit un jour : « Cherchez et vous trouverez. » Il a ajouté : « Frappez et l'on vous ouvrira. » Et aussi : « Demandez et vous recevrez. » Il n'est pas seul à nous avoir dit cela ; tous les philosophes avec lui ont affirmé cette chose étonnante, et jusqu'à présent au lieu de chercher, au lieu

de demander et au lieu de frapper, trois choses que le fondateur du christianisme lui-même a affirmées être nécessaires, au lieu de cela, de ce magnifique précepte, nous avons fait un dicton populaire sans signification et avons laissé de côté le merveilleux enseignement qu'il contient. Je suis un admirateur profond du Nazaréen, mais, je l'ai dit déjà, je ne suis ni fondateur d'Eglise, ni organisateur de chapelle, et encore moins un prédicateur ; je ne suis ni médecin du corps, ni médecin de l'âme, je suis seulement l'ingénieur de la Pensée, et la Pensée, cette merveilleuse faculté de l'homme, la Pensée doit chercher, elle doit demander et elle doit aussi frapper.

« Demandez et vous recevrez. » « Frappez et l'on vous ouvrira. » Beaucoup ont frappé à la porte d'autrui et ont été reçus avec plaisir. Mais le troisième échelon de l'échelle de ce précepte est, semble-t-il, plus nécessaire, plus impératif , si je puis m'exprimer ainsi, il dit : « Cherchez et vous trouverez. »



Il est des personnes ici qui m'ont affirmé avoir été étonnées du nouvel horizon qui s'est

ouvert devant elles depuis le commencement de nos réunions ; or, le précepte dont je désire vous entretenir aujourd'hui continue disant : étonné vous entrerez dans le royaume. Ce mot royaume dans lequel nous entrerons au moment où ayant cherché et trouvé, nous serons étonné, doit, je crois, être traduit en français par le mot règne. C'est le quatrième règne, celui que l'on n'enseigne pas à la Sorbonne. Ce règne n'a ni horizon ni limite, et la simplicité de son ensemble considéré maintenant comme mystérieux est la cause de notre étonnement. Le quatrième règne est celui que notre pensée, libérée de l'esclavage officiel, pourra un jour explorer à son aise, où elle pourra contempler face à face les merveilles surprenantes par leur simplicité et pénétrer dans le buisson ardent d'où jaillit la grande, l'unique vérité de *l'innommable principe,* vers la connaissance duquel notre pensée doit tendre toujours. Ayant trouvé, vous serez étonné, oui étonné, de ce que l'humanité du XXe siècle, qui se dit intelligente, ne cherche pas à connaître ce règne, étonné de ce que cette humanité laisse perdre les immenses joies qui s'y trouvent, étonné de ce que, au lieu de chercher, elle permette qu'on lui impose l'éteignoir de la stagnation officielle.

La Télégraphie sans fils

Tous nos sens ne sont que les fils télégraphiques de la pensée. La télégraphie sans fil nous prouve que notre pensée peut se manifester dans le monde entier et recevoir des messages de partout sans fils visibles. Eh bien, le sixième sens, c'est le fil invisible par lequel nous communiquons avec le quatrième règne, le règne incommensurable dans lequel nous ne pénétrerons que si nous avons cherché et si, après avoir cherché, nous sommes étonnés. L'étonnement dont nous serons l'objet sera le premier pas vers cette liberté dont nous avons tant soif en France, mais que jamais nous n'avons su goûter.

C'est par la Pensée que nous pouvons parvenir à la connaissance du quatrième règne. La Pensée est l'œil immatériel qui nous permettra de voir ce qui, jusqu'ici, est resté caché à nos yeux.

A la vérité, nous avons cherché à voir quelque chose.

Nous avons jeté un coup d'œil sur le règne immatériel, sur ce Cosmos à l'état fluidique et gazeux, qui bientôt se transformera en matière visible. Nous avons essayé aussi de pénétrer

dans les régions moins denses de la spiritualité, ce générateur de tout ce qui est, sera et a été; mais nous avons vu ces choses, seulement par le trou de la serrure, et c'est pourquoi l'œil de notre intelligence n'a pas encore pu percevoir son ensemble, l'oreille de notre entendement n'a pu percevoir l'humanité qui y règne et notre science n'a pu saisir les admirables beautés qui s'y trouvent. Mais, est-ce à dire qu'il faille à tout jamais renoncer à venir en contact intime avec ces merveilles ? Si tel était le cas, pourquoi la « Pensée Nouvelle » viendrait-elle faire ses efforts, pourquoi chercherait - elle à montrer l'insuffisance de l'enseignement officiel et dogmatique, et démontrer les mille et une erreurs dont il est capable.



Mais cet enseignement appelé : « La Pensée Nouvelle » doit être une hypothèse, me direz-vous, et je vous répondrai : Que sont nos connaissances ? sont-elles autre chose qu'une hypothèse, qu'une théorie plus ou moins fondée, plus ou moins probable ? La vie est une hypothèse, l'amour est une hypothèse, et le monde que nous voyons n'est autre chose que

cela; car nous savons aujourd'hui pertinemment que tout est illusion et c'est sur une illusion d'optique, mirage du désert de la vie, qu'est basée la science, c'est-à-dire la connaissance des faits.

Je ne viens pas chercher à combattre les connaissances humaines si péniblement acquises, je ne viens pas vous dire qu'il faille rejeter l'hypothèse scientifique que l'on enseigne dans nos écoles, je ne viens pas non plus vous demander de refuser d'admettre le Credo de l'Eglise à laquelle vous pourriez appartenir, non, cela ne me regarde pas, je ne suis pas un démolisseur, je suis, au contraire, l'ingénieur qui dirige la canalisation de la pensée. Là se borne mon rôle, le reste n'est pas de mon ressort. Devant le sérieux de telle ou telle affirmation, devant les discussions à coups de définitions et de dictionnaire, devant les haines déchaînées, je souris et je reste calme ; car je sais bien qu'un jour viendra où toutes ces illusions, que vous croyez réelles et qui font votre manière de voir, votre manière de sentir et de penser, s'amoindriront peu à peu devant cette vision intérieure qui se développera en vous. Ce jour-là, comme moi, vous sourirez de l'insanité de l'orgueil de ceux qui s'intitulent savants, vous verrez ce

jour-là, comme moi, à quel point la médecine est un mensonge, la science un leurre, et la philosophie telle qu'on nous l'enseigne, une erreur de notre intellect. Ce que je dis là, ce n'est point par orgueil. Et si vous venez me demander raison d'une prétention extraordinaire de ma part, en tendant à vous faire croire que seule ma manière de voir à moi est bonne et celle des autres entièrement mauvaise, si vous me demandez une explication sur ce point, je vous répondrai : Mesdames, Messieurs, ce n'est pas moi qui vous parle, je suis l'instrument transformateur, mes paroles ne sont que le fluide cosmique condensé dans le champ de mon corps matériel, je ne suis rien, nous ne sommes rien que le jouet des forces cosmiques. Aujourd'hui, notre corps vit et demain il sera poussière, mais il restera ce quelque chose qui a permis à ce corps de se promener et de se mouvoir, ce quelque chose qui est une parcelle de la cause des causes, qui est une partie de ce quatrième règne, grâce auquel le minéral, le végétal et l'animal possèdent la vie.

Cherchez et vous trouverez

Je vous ai dit tout à l'heure que vous n'aviez vu ce quatrième règne que par le trou de la ser-

rure, la serrure de cette porte qui nous sépare des merveilles de l'invu. Or, les grands philosophes de l'antiquité nous ont transmis un précepte qui dit : « Frappez et l'on vous ouvrira » eh bien ! frappons donc à cette porte et voyons si les prophètes nous ont menti, voyons s'ils ont pu nous tromper ou si, ayant dit la vérité, c'est nous qui nous trompons en ne frappant pas. Cette porte, est-elle de bois, de fer ou d'acier ? Frappons d'abord doucement : si elle est de bois, elle résonnera d'une certaine façon ; si elle est de fer ou d'acier, elle rendra un son métallique ; si elle est fêlée, ce sera un son caractéristique.

Nous venons de frapper à cette porte et le son qu'elle rend nous fait trembler ; la crainte et la peur, voilà donc le premier obstacle, le premier blindage de cette porte que nous devons franchir. Mais pourquoi craignons-nous ? Je vais essayer de vous expliquer d'où vient en nous ce sentiment de crainte : A peine l'enfant est-il né, à peine est-il sorti de l'élément dans lequel il a vécu jusqu'alors et rentre-t-il dans ce nouvel élément, à peine respire-t-il l'air où il doit vivre, que la transition par laquelle il passe, éveille une première douleur. La crainte en cet enfant est née, la crainte de la souf-

france ; il en est peut-être encore inconscient, mais il souffre, et la mémoire de cette souffrance subsiste en lui. La mère, alors, au lieu de déraciner cette crainte instinctive, qui, en somme, n'est que la mémoire d'un fait, la mère trop souvent l'encourage.

Vous qui êtes mère, croyez-vous avoir fait votre devoir si, lorsque votre enfant crie ou pleure, vous lui infligez une douleur physique pour le faire taire, croyez-vous avoir fait votre devoir en ajoutant, à la crainte développée par la première douleur, une crainte nouvelle ? En faisant peur à cet enfant ne voyez-vous pas que, devenu grand, il conservera jusqu'à un certain point le sentiment de la peur, ne voyez-vous pas qu'il sera devenu poltron ?

Les anciens Francs se vantaient de ne craindre qu'une chose : c'est que le ciel ne tombe sur leur tête. Nous autres, plus civilisés, croyons-nous, nous avons bien d'autres craintes. Nous n'avons pas arraché cette porte qui nous sépare des merveilles du quatrième règne, la crainte, la peur et la poltronnerie nous en empêchent.

La mère est l'arbitre qui veille sur la destinée de son enfant, elle veut son bien; mais, elle-même sujette à la crainte, elle croit cette

crainte nécessaire et utile pour l'enseignement qu'elle donne après l'avoir reçu elle-même. Cette crainte, elle la juge salutaire, et elle permet à la nourrice, à la voisine de venir, par des historiettes aussi stupides que malsaines, contraires au bonheur de l'enfant et de l'humanité tout entière, développer chez cet enfant la crainte d'une chose inexplicable et inexpliquée, la crainte du mystère, crainte terrible, qui a tenu l'humanité tout entière dans ses griffes depuis bien des années. On infuse à l'enfant, notamment, la crainte de l'enfer, et cette erreur, cette impossibilité, cette invention d'un mauvais génie a mis jusqu'ici le monde entier dans les transes. Qui donc a osé blasphémer Dieu, au point de le supposer capable d'une telle infamie ! Heureusement que le xxe siècle ouvre nos yeux à la vérité. On n'enseigne plus, on ne doit plus enseigner maintenant le dogme de l'enfer.

Il ne faut pas croire que ceux qui nous l'ont enseigné fussent coupables de mensonges ou animés de mauvaises intentions ; ils étaient eux-mêmes pris dans les serres de cette crainte. Ils étaient honnêtes en nous enseignant ce qu'ils croyaient, comme sont honnêtes ceux qui aujourd'hui nous enseignent

le contraire. La crainte ! concevez-vous combien elle a empoisonné d'existences ? Il est si facile à l'enfant de devenir craintif, il lui est si difficile, à l'âge mûr, de se libérer des terreurs instinctives qui le hantent, il lui est si difficile de cesser d'entretenir la crainte, de se soustraire à la poltronnerie pour devenir un homme de courage. La chose est tellement difficile que celui-là même qui réfléchit, qui pense, qui sait, sent tout d'un coup un frisson lui passer dans le corps. Mais il réagit, il sait, le penseur honnête et convaincu, qu'on ne le brûlera pas s'il exprime ses idées. On le condamnera, il est vrai, si son enseignement a des tendances à léser les privilégiés, mais si l'on ne sort pas vivant du feu qui consume, l'on peut encore, parfois, sortir vivant d'une prison.



Quel est l'effet de la crainte sur le corps humain ? Avez-vous déjà réfléchi à cela, avez-vous déjà pensé qu'il se pourrait bien que la crainte fût l'auteur direct, voire même unique de la maladie ? Vous voyez comme ce premier blindage de la porte à laquelle vous venez de frapper est dur et difficile à détruire, il est semblable au blindage d'un vaisseau de guerre

contre lequel le plus puissant obus ne semble avoir aucune prise. Mais tout à coup voici qu'un ingénieur nouveau fait une découverte, un nouveau métal se fond, une nouvelle force motrice se combine, l'obus traverse le blindage et pénètre dans le vif du vaisseau. Et ce monstre marin, contre lequel la mer reste impuissante, même au moment de ses plus terribles tempêtes, un simple petit obus le pénètre et le coule.

Eh bien ! Mesdames et Messieurs, cet ingénieur qui a découvert le nouvel obus, c'est l'adhérent de la Pensée Nouvelle ; le blindage si résistant de la crainte n'est plus un obstacle pour lui, il est devenu, devant la puissance de la pensée, comme une feuille de papier sur laquelle il suffit de passer le doigt pour opérer la déchirure. Passons donc, nous aussi, notre doigt sur ce blindage devenu lui-même papier, et voyons ce qui est en dessous, voyons ces tourments qui sont l'expression de la crainte, voyons ces jalousies, voyons cette haine, voyons cette cruauté qui sont le partage de l'homme à cause de la crainte qu'on lui a imprimée dès sa naissance. Qu'est-ce que la jalousie ? C'est encore la crainte qu'un autre n'ait un petit peu plus que soi-même. Qu'est-ce que la haine ? C'est le résultat de l'orgueil et de la vanité qui s'insur-

gent parce que nous n'avons pas pu nous montrer plus forts et plus puissants que celui que nous jalousons. On déteste un homme à cause de son succès. Succès ne veut pas dire supériorité, entendons-nous bien, mais le succès de l'astuce, lui-même, blesse notre orgueil et engendre la haine ; nous nous tourmentons et notre pensée se choque constamment contre cet obstacle en nous empêchant d'avancer. Mais celui qui se met en activité contre l'autre, contre ce voisin qu'il déteste, celui-là établit une communication entre lui-même et le voisin, et en le haïssant, il attire à lui la haine, par un mouvement que l'on pourrait appeler le mouvement perpétuel. Le bien qui nous arrive, le mal que l'on envoie, tout est mouvement, tout est vibration, et un jour je me permettrai de vous expliquer ce mouvement vibratoire dans lequel nous baignons constamment.

Il est grand le monde, lorsque nous l'envisageons à ce point de vue, il est haut le Cosmos dont nous sommes une partie infime, il est puissant ce Dieu lorsque nous cessons de le considérer comme une personnalité assise sur un trône et jugeant arbitrairement l'homme qui ne lui a pas demandé de naître.

Mesdames et Messieurs, vous voulez être bien portants, heureux ? Il n'est pas une personne dans cette salle, ni hors de cette salle, si je lui pose cette question : « n'est-ce pas ce que vous désirez le plus au monde, être heureux et en bonne santé ? » qui me dira : pardon, il y a autre chose que je préfère. Non, il n'est pas besoin d'autre chose ; l'être humain qui est heureux et en bonne santé est un être dont la force de caractère est invincible et dont la vertu est à toute épreuve. Il n'est pas possible d'être heureux et en bonne santé si l'on n'a pas d'abord chassé la crainte, les tourments, la jalousie, la haine et toutes ces pensées néfastes dont l'influence est si pernicieuse.

La pensée est la clef de la porte qui vous ouvrira l'entrée dans le règne nouveau, mais si, dirigeant cette pensée dans le sens que je vous ai indiqué dans nos entretiens précédents, vous voulez voir ce qui se passe dans ce jardin féerique que je vous invite à explorer, faites-le, vous êtes les maîtres, vous n'avez qu'à demander, car il est dit dans le précepte : demandez et vous recevrez.

Demandez et vous recevrez

J'ai décrit dans un de mes ouvrages, le *Développement de la Volonté,* et dans un autre, la *Force Pensée,* le moyen de demander, le moyen d'attirer à vous, de faire vôtre, tout ce qui existe dans le ciel et la terre, il n'est ainsi rien qui ne nous appartienne ; vous possédez tout, car la Pensée Nouvelle est le socialisme le plus pur, le seul qui ne soit pas une utopie.

Demandez et vous recevrez, demandez par la pensée, attirez à vous par la pensée, faites vôtre tout ce qui est bien, bon et beau et vous n'avez pas besoin de demander le partage avec ceux qui possèdent déjà : le trésor du Cosmos, le trésor du quatrième règne est inépuisable, il se renouvelle chaque fois que vous en retirez une partie, il est comme un merveilleux tonneau plein de Bourgogne dans lequel le vigneron mettrait chaque fois une quantité de vin égale à celle que vous soutirez, c'est le mouvement perpétuel du soutirage et du remplissage. Tout est à vous, il suffit de savoir demander, il suffit de savoir frapper à la porte pour qu'elle s'ouvre, il suffit de regarder pour voir et de chercher pour trouver, mais autant que vous demanderez il faut que vous donniez, car ja-

mais personne n'a retiré d'une banque l'intérêt d'un capital qu'il n'y avait d'abord placé, et quel capital vous demande-t-on ? le plus beau métal qui existe, le métal le plus pur et le diamant le plus brillant : l'amour universel. Pour posséder ce capital, il vous faut supprimer la crainte, car la crainte c'est l'absence du capital, les tourments, c'est l'absence du capital, et la haine c'est un ogre qui dévore le capital. Pour posséder ce capital, ayez la liberté de la pensée, la force motrice par excellence qui vous emportera vers les hauteurs éthérées du quatrième règne. Grâce à elle, vous pénétrerez jusqu'à la cause des causes, jusqu'au principe souverain, auquel on ne peut atteindre sans avoir, dans son cœur, l'incommensurable amour dont il est lui-même le principe générateur.



Et arrivé là, ce que vous voudrez, vous le posséderez. La porte franchie, parvenus au sommet, vous n'aurez plus besoin de demander la santé et le bonheur, vous les posséderez tous deux, puisqu'ils sont l'intérêt du capital amour, de ce glorieux enfant de la Pensée vainqueur de la crainte, destructeur de la jalousie, annihilateur de la haine.

VIII

Causes et Effets

Il peut paraître superflu de vouloir démontrer que chaque cause produit son effet. Ce principe est admis par tous, presque tous nous avons constaté sa véracité. Mais si nous admettons scientifiquement que chaque cause produit son effet, nous sommes bien loin de nous douter des effets que nous produisons sur nous-mêmes et de toutes les causes que nous mettons en mouvement pour produire ces effets ; nous vivons dans une béate ignorance, incapables de discerner la raison des malheurs et des ennuis qui fondent sur nous, qui paraissent parfois vouloir nous anéantir, nous empêcher de relever la tête, et de la baigner à nouveau dans le soleil du succès, dans le soleil de la santé.

Tous les effets qui se produisent sur nous et que nous constatons ont leur cause en nous, et non pas en dehors de nous. C'est nous qui nous faisons, nous-mêmes, ce que nous sommes ; aussi lorsque nous souffrons moralement ou physiquement, pourquoi accuser notre entourage, pourquoi vouloir trouver dans ceux qui

vivent autour de nous la faute dont nous devrions chercher la cause en nous-mêmes. Je sais bien que ce que je viens de dire paraîtra cruel, nous désirons tant être consolés des malheurs qui nous arrivent, nous avons tant besoin de ce réconfort, nous aimons tant à nous faire passer la main sur le dos pour nous calmer ; mais il n'empêche que la vérité est toujours préférable. Il y a des années et des années que nous nous flattons et que nous ne voulons pas admettre que ce qui nous arrive, nous arrive par notre faute à nous, et non pas par la faute du voisin. Si mon voisin me déteste, je dois chercher en moi ce qu'il peut bien y avoir de si désagréable qui puisse empêcher le voisin de m'aimer.

La cause qui est en nous produit un effet direct sur nous, mais la cause peut produire cet effet par ricochet ; ainsi dans le cas du voisin qui nous déteste et qui nous fait toute espèce de misères, qui nous suscite toute espèce de difficultés, dans ce cas, il ne faut pas jeter la faute sur le voisin, mais chercher en soi la raison qui le fait nous détester et, l'ayant trouvée, il faut se corriger ! Et encore, se corriger est un mot inexact, il est préférable de dire : que le défaut étant l'absence d'une qualité, il

s'agit non pas de corriger un défaut, mais de développer une qualité, car jamais personne n'a corrigé de défauts, beaucoup au contraire ont développé des qualités qui auparavant n'étaient pas les leurs.

Je suis gaie, me disait il y a quelques jours une dame, très gaie même, de caractère, et moi je ne pouvais m'empêcher de sourire, car elle avait autour des yeux et sur les lèvres les plis accusateurs qui reflétaient à mes yeux un sentiment autre que celui de la gaîté. Je veux bien croire qu'elle était gaie cette dame, mais je faisais, dans mon for intérieur, une prière ardente, afin d'être préservé de sa colère que je voyais bouillir. Cependant, comme tout homme peut se tromper, je faillis mettre le doigt sur la plaie, et il s'en fallut de bien peu que ma prière ne fût exaucée. La suprême habileté consiste, je crois, à ne pas attiser le feu que l'on veut éteindre. Je m'arrêtai à temps et, sans chercher à approfondir si vraiment la dame avait le caractère gai, je laissai son agitation se calmer, naturellement, c'est à partir de ce moment là, que Madame X et moi nous commençâmes à nous comprendre. Je savais bien d'où venait sa maladie. Les rides spéciales empreintes sur son visage étaient l'effet physique d'une cause mo-

rale et me permettaient de diagnostiquer cette cause profonde.

Pensez-vous, me dit cette dame, que je puisse résister à l'envie de dire ma façon de penser à une personne qui me maltraite. Vous voyez d'ici la cause n'est-ce pas ; cette dame — si gaie et si douce... quand elle n'était pas en colère, ne s'était pas encore aperçue que les mauvais traitements étaient dûs à son irritabilité et non pas au calme et à la gaîté qu'elle prétendait posséder. Certes, il est facile d'être gai lorsque nous avons autour de nous des personnes qui imaginent toute espèce de tours de force pour nous faire sourire, mais quel mérite y a-t-il à savoir rire lorsque tout est agréable et amusant. Le mérite, indicateur de la vertu, consiste à savoir être toujours de bonne humeur, même devant les choses désagréables, il consiste à savoir sourire devant les difficultés, il consiste à *ne jamais permettre à aucun effet désagréable de pénétrer en nous* ; c'est simple, mais malheureusement, il paraît que parfois c'est difficile.

Je ne veux pas rire, me disait quelqu'un l'autre jour. La vérité est qu'il ne *pouvait* pas rire. Sa pensée était sombre et ne voulait pas s'éclaircir ; par conséquent, le rire qui eût été

l'indication extérieure d'une pensée joyeuse et gaie, le rire, ne pouvait éclater puisque la cause qui eût provoqué cet effet, était absente, puisque la pensée gaie n'était pas là.



Nous avons tous entendu parler, plus ou moins, du caractère désagréable de nos belles-mères. Le gendre et la belle fille, ce sont des anges, c'est entendu, la belle-mère, c'est le démon, c'est parfait. Mais il y a là une cause et un effet, la cause semble être la belle-mère et l'effet paraît général, puisque tout le monde se ressent de la mauvaise humeur de la belle-mère. Mais permettez-moi de vous demander, à vous son gendre, jusqu'à quel point vous avez développé en vous l'amour de votre belle-mère ; c'est beaucoup me demander, me direz-vous, je l'admets, puisque vous le prétendez, mais je vous le demande dans votre propre intérêt ; car si vous n'aimez pas votre belle-mère, votre belle-mère ne vous aimera pas. Est-ce que vous pensez que la fille de votre belle-mère se serait avancée au point de devenir votre femme, si vous n'aviez pas fait, de votre côté, un premier effort ? Je parle ici, bien entendu, des mariages

qui se font normalement, les autres, n'en parlons pas pour le moment...

Vous vous êtes donc mis à aimer la jeune fille, et vous en avez fait votre femme. Tant qu'elle était jeune fille, vous étiez tout feu tout flamme, une fois marié vous avez probablement changé *un petit peu*.

Avant d'être marié, vous étiez d'une politesse exagérée vis-à-vis de celle que vous détestez peut-être aujourd'hui. Mais avant le *oui* fatal qui vous liait, avez-vous eu des discussions avec votre belle-mère ? Je parle de discussions sérieuses ; répondez-moi franchement, et je suis certain que vous direz : non, tout allait bien comme dans le meilleur des mondes ; mais le mariage a été célébré il y a quelques mois, quelques années peut-être, et si votre cœur n'a pas changé vis-à-vis de votre compagne, il n'en est certes pas de même de votre manière d'agir. Comme votre femme est la fille de sa mère, et qu'une mère aime sa fille, sinon plus profondément que le mari n'aime sa femme, du moins, d'une façon plus tenace et avec moins d'intermittence, son œil de mère perçoit les petites choses que la femme ne voit pas encore, ou ne veut pas voir, et alors les difficultés commencent ; mais c'est de votre faute ! vous n'avez

qu'à être comme vous étiez avant de vous présenter à Monsieur le Maire.

La cause est en vous, vous mettez en mouvement une force qui, pareille à l'écho, va se heurter contre le roc — c'est-à-dire, pour le moment, votre belle-mère, — et l'effet reflexe vient vous frapper. En même temps qu'il vous frappe, si vous n'y faites pas attention, il développera votre mauvaise humeur qui viendra rejaillir sur votre femme, qui, à son tour, peut-être, fera des reproches à sa mère, et voilà un intérieur d'où sont bannis le sourire, la gaîté et le contentement. Ce n'est pas tout ; non seulement la gaîté est bannie de cette maison, mais bientôt la maladie fera son apparition, ce ne sera pas cette simple maladie aiguë qui disparaît au bout de très peu de temps, après l'absorption d'une pilule de mie de pain, ou d'une drogue quelconque, mais ce sera l'insidieuse maladie chronique, développée par cet élément pensée, amplificateur du mal et qui maintiendra en vous ce mal comme le feraient les griffes du tigre vengeur. *Voilà la cause et l'effet.*

Si nous étudions cette croûte terrestre, nous voyons qu'elle est un effet, et cet effet, je me

permets de l'appeler la condensation d'une cause dont je vous ai parlé dimanche dernier et que j'ai nommée le quatrième règne. Le monde vu est la matérialisation d'un monde invu, comme la maladie, la gaîté, le bien-être, la satisfaction sont la matérialisation de la pensée et ces différents états sont amplifiés suivant que la pensée qui en est l'auteur est maintenue plus ou moins longtemps sur ce sujet, c'est ce que j'appelle la contemplation de l'idée.

Ne résistez pas au Mal

Connaître la cause et continuer de se plaindre n'est pas intelligent, car l'effet ne saurait subsister chez celui qui a chassé la cause, et comme la cause est en nous-mêmes, c'est à nous-mêmes que nous devons nous attaquer ; seulement, il faut bien s'entendre ; ici, c'est le moment ou jamais de se souvenir du fait : qu'il ne faut jamais résister au mal. Ceci peut paraître une hérésie morale, mais ce n'en est pas une, car plus vous vous obstinez à vouloir déraciner le mal, plus ce mal s'enracine et plus il devient votre maître, et c'est naturel, puisque le mal

en somme n'est que l'absence du bien, le mal n'existe pas, il n'est que la négation d'une chose positive : le bien.

Pour faire disparaître le mal, il suffit de faire apparaître le bien, de même que la lumière chasse l'obscurité, il faut faire faire la lumière en nous, pour faire disparaître l'absence de lumière.

Nous savons qu'il est impossible de penser à deux choses à la fois, il est vrai que nos idées se succèdent avec une rapidité extraordinaire, mais de même qu'un champ de blé contient au moment de la moisson du grain d'ivraie et du grain de blé, de même avons-nous journellement notre moisson de la pensée sous forme de grain d'ivraie et de grain de blé. Qu'est-ce qui fait la richesse du propriétaire de ce champ, est-ce le blé, ou est-ce l'ivraie ? lequel des deux lui rapporte, lequel peut-il vendre ? Dans le commerce de tous les jours entre mari et femme, entre voisins, entre indifférents, qu'est-ce qui représente le plus de valeur pour nous, sont-ce les bonnes idées, ou sont-ce les mauvaises ? et le fermier qui ira vendre son grain, pourrait-il vendre son ivraie au prix qu'il vendra le blé ? Poser la question c'est la résoudre. Jamais un meunier ne consentira à payer en écus sonnants

des sacs de semences d'ivraie, tandis qu'il paiera toujours, au prix du marché, les sacs de blé.

Si vous engagez un jeune homme pour vous aider dans votre commerce, est-ce que vous le payez en proportion de ses bonnes qualités ? ou bien son salaire dépendra-t-il de ses défauts. La rétribution que vous lui attribuerez sera l'indication de sa valeur et, s'il ne gagne que cent francs par mois, soyez certain que c'est là ce qu'il vaut.

J'admets volontiers qu'il y a le moment de la transition et très souvent un employé est payé moins que ce qu'il vaut en ce moment, ce qui s'explique, puisque lors de son entrée dans votre maison, vous deviez nécessairement le payer un peu plus que ce qu'il valait, afin de lui permettre de vivre ; mais lorsque l'heure de l'augmentation sonnera, cette augmentation sera en proportion du travail réel et effectif qu'il vous donnera ; peut-être cet employé ne sera-t-il pas satisfait de son paiement et alors il arrive l'une des deux choses : ou bien ses qualités ne sont pas appréciées, ou bien lui-même se croit des qualités qu'il ne possède vraiment pas, car nous sommes toujours plutôt tentés d'avoir de nous-mêmes une estime un peu exagérée.

Dans le commerce, le fait de connaître la cause d'un effet permet donc d'éviter ou d'obtenir cet effet ; ce qui se peut dans une sphère d'action se peut aussi dans toutes les autres sphères, partout une cause quelconque produit son effet. Illustrons ce principe et supposons que me voici parti pour aller à Marseille, mais je me trompe de chemin, aussi, au lieu de me diriger vers le Sud, je me dirige vers le Nord, et je m'avance vers la Manche au lieu de cheminer vers la Méditerranée. Si je continue à marcher, j'arriverai à Lille, à Rouen ou au Havre ; j'arriverai même à Londres si je prends le bateau, mais à Marseille jamais. Il est évident que si Peary et le docteur Cook avaient découvert le pôle nord, si le docteur Charcot et les autres explorateurs avaient découvert le pôle sud, je pourrais, en continuant ma marche vers le nord, arriver un jour à Marseille en passant d'abord par le pôle nord, puis en revenant vers ma patrie par le pôle sud. Mais voyez quel parcours inutile, voyez quel temps perdu ; eh bien, ce temps perdu et le retard considérable de mon arrivée à Marseille serait l'effet ; la cause serait la fausse direction prise au début du voyage.

Supposons maintenant qu'entre Paris et

Rouen, je rencontre un Marseillais égaré dans nos froides régions, il lui serait évidemment impossible de ne pas m'adresser la parole ; je m'apercevrais donc immédiatement qu'il est de Marseille, car sur ma demande, il me répondrait sûrement : « Mon bon, vous n'êtes pas sur le chemin de Marseille. » Quelle surprise pour moi : pas sur le chemin de Marseille ! alors je m'éloigne donc de cette ville au lieu de m'en approcher ! Supposons maintenant que je tombe à genoux devant ce Marseillais et lui demande pardon de ne pas me diriger du côté de sa patrie, car Marseille est une patrie, est-ce que ce noble geste me mettrait sur la bonne voie ? Et si, me fâchant, je commençais à jurer et à employer de ces mots que nos cochers de fiacre connaissent si bien, est-ce que cela me mettrait sur la bonne voie ? Et si, après avoir juré, je m'agenouillais de nouveau pour demander pardon d'avoir juré, est-ce que cela m'empêcherait d'avoir juré ? Autant de questions que je vous pose, vous laissant le soin d'y répondre vous-même en temps utile.

S'agenouiller n'est pas un mal, c'est une excellente chose. Demander pardon aussi, mais mieux vaut me rappeler que je ne suis pas sur le chemin de Marseille, que je vais vers Rouen

et vers le Havre peut-être, mais que sûrement je n'arriverai jamais à Marseille, si je continue dans cette voie. Il me faut donc revenir en arrière, repasser par Paris, subir les fatigues du retour sur un chemin déjà parcouru et tout cela avant de pouvoir m'engager sur le chemin qui mène à Marseille et jouir, après un certain nombre d'étapes de la béatitude que donne une visite à la Canebière.

La figure que je viens de vous présenter d'un homme — vous ou moi — qui se dirige vers le Nord au lieu de se diriger vers le Sud, est une illustration de la vie réelle. Il est des personnes qui veulent bien aller dans le pays des fleurs, dans le pays du soleil, qui veulent bien respirer l'air embaumé du Sud et les émanations salines de la Méditerranée, mais tout en s'apercevant qu'elles sont sur la mauvaise route, elles ne veulent pas changer, elles ne veulent pas rebrousser chemin, elles ne veulent ni demander, ni frapper et encore bien moins chercher ; aussi, ne cherchant pas, ces gens-là ne seront jamais étonnés, ils resteront des blasés, des mécontents, ils ne suivront jamais la merveilleuse voie de l'évolution, de la transformation. Plutôt que de refaire les 50, 100, 200 kilomètres parcourus, pour revenir à Paris,

leur point de départ, pour s'engager ensuite dans la bonne voie, ils disent : je suis convaincu que cette route mène à Marseille et je reste sur cette route.

Eh bien ! qu'on le veuille ou non, tant que nous serons entre Paris et Rouen, nous serons toujours sur la route du Nord, mais pas sur la route du pays au ciel pur, où le soleil reluit et où les fleurs jettent leur parfum odoriférant longtemps avant que le Nord se soit débarrassé de la brume et des miasmes.



Maintenant que nous avons admis la vérité du principe, que chaque cause produit un effet, voyons un peu si nous, individuellement, nous pouvons être atteints, ou si l'effet une fois produit, disparaît et s'évapore ; sa mission se termine-t-elle alors qu'il ne tombe plus sous nos sens ?

Je prends une pierre et la jette dans l'eau, qu'est-ce qui arrive ? Un cercle de petites vagues se forme autour du trou fait dans l'eau par cette pierre, et ce cercle de vagues va s'élargissant, l'œil le perçoit, puis tout d'un coup le calme et le silence se rétablissent. Mais sous ces petites vagues que vous percevez, il en est

d'autres produites par les premières et qui, retournant vers leur point de départ, referment l'ouverture faite par la pierre, de telle façon que le projectile est recouvert par l'eau.

Notre pensée est un projectile, seulement, comme son effet se produit dans le quatrième règne, notre œil physique ne peut pas en percevoir les ondes, mais de même que l'eau troublée, chassée d'un centre donné, revient vers ce centre et le referme, de même ces ondes projetées par la pensée, ce projectile, s'éloignent du centre, tandis que d'autres que l'on pourrait appeler sous-courants, viennent refermer et remplir, pour ainsi dire, le vide qui s'était fait. C'est ce que l'on appelle *cause et effet*.

La Cause Pensée

Considérons la cause pensée. Comme nous sommes dans le domaine psychique, ce sont des courants psychiques, ou courants de pensée, qui sont mis en mouvement ; l'effet reflexe, ou sous courant, sera identique à l'effet direct, car de même que la colonne d'air est atteinte plus ou moins par les vagues de l'eau de la rivière dont je viens de vous parler, de même que toute la colonne d'eau est affectée depuis la surface jus-

qu'au fond de la rivière, de même l'atmosphère psychique de l'homme est affectée elle aussi. Comme l'écho produit par la voix humaine renvoie à son auteur le son émis, ainsi l'écho psychique ramène vers son auteur l'effet de sa pensée.

Une cause, une fois mise en mouvement, l'effet ne peut en être empêché, en être arrêté, il faut qu'il se produise, et l'homme qui croit qu'une mauvaise pensée, ou qu'une mauvaise action ne lui sera pas comptée parce que personne ne l'aura vu, ni entendu, se trompe du tout au tout, et lorsqu'il accuse la providence ou la malchance de son manque de réussite, il n'a pas réfléchi au fait, que sa malchance pourrait bien être l'effet reflexe de sa pensée.

Nous voyons donc la raison pour laquelle il nous faut toujours penser à ce qui est bien, beau et élevé, nous voyons aussi pourquoi nous bénéficions de notre propre effort, fait, en cherchant chez notre voisin ce qui en lui est bon, bien et beau ; c'est l'effet reflexe, le retour des actes, la terrible et bienfaisante justice automatique qui bondit sur nous comme le fait la balle élastique jetée contre le mur.

Le dicton populaire qui veut que si nous crachons en l'air ça nous retombe sur le nez

est d'une absolue justesse. Aussi, quelle immense satisfaction ressent l'homme qui, dès son jeune âge, a su cultiver l'habitude de voir en autrui les qualités élevées, les sentiments délicats et le goût raffiné qui peuvent s'y trouver. En cultivant cette habitude, cet homme développe en lui l'amour du beau, dans l'expression variée de ses différentes formes. Ce qu'il voit dans son voisin se développe en lui. Par contre, combien est à plaindre celui qui ne voit en autrui que le mal ; examinez et voyez ce qui est en lui ; en contemplation constante du mal, il devient lui-même mauvais, le lien qui s'établit de l'homme à l'homme par la pensée est autrement puissant que celui qui s'établit par la chair et produit des effets plus rapides et plus certains que le contact physique ne pourrait le faire.

Chaque pensée étant une cause qui produit son effet, nous voyons l'importance de l'attention que nous devons apporter à notre manière de penser, et aussi la nécessité de nous voir tels que nous sommes, et non pas de nous croire au-dessus des autres, car plus nous nous voyons hauts nous-mêmes, plus nous apparaissons bas à nos semblables ; l'image se présente toujours renversée, de même que nous percevons notre

image, dans l'eau, renversée, la tête en bas. Nous ne devons pas non plus nous considérer moins que nous ne sommes, car là encore la cause produirait un effet mauvais. Soyons honnêtes, francs, loyaux, vis-à-vis de nous-mêmes et nous serons loyaux, honnêtes et francs envers tout le monde. La franchise vis-à-vis de soi, la loyauté vis-à-vis de soi, et l'honnêteté vis-à-vis de soi, ne sont autres que la franchise, la loyauté, l'honnêteté qui font que nous nous voyons tels que nous sommes et pas autrement.



Est-ce que vous voyez maintenant pourquoi certains effets se sont produits, alors que vous en cherchiez un autre ; voyez-vous pourquoi la malchance vous a poursuivi, alors que vous vous attendiez à la réussite ; pourquoi l'insuccès est venu à la place du succès que vous désirez atteindre ? Le remède à apporter à un semblable mal, je vous l'ai indiqué : vous avez à votre disposition ce levier qui soulève le monde, vous avez la pensée, suivie de l'acte. Eh bien ! chaque jour, pensez du bien de vos semblables, et faites suivre cette pensée d'un acte de bonté, car cette pensée et cet acte vous apportent à leur tour une joie proportionnée à votre désintéres-

sement, ils vous apportent un bonheur non seulement égal, mais supérieur même, au bonheur donné. Que nul être humain ne laisse donc s'écouler une journée sans faire du bien à un homme, à un animal, à une chose qui vit, fût-ce même à une plante.

L'amour inspire l'amour, la haine, la haine. Est-ce le lien de la chair qui unit la mère à son enfant et l'enfant à sa mère ? Si c'était le lien de la chair seul, il serait aussi fort entre le père et le fils qu'entre le fils et la mère. Or, nous savons qu'il n'en est pas généralement ainsi, et pourquoi ? Parce que la mère pense plus à son fils et à sa fille que ne le fait le père ; elle a dans son cœur plus d'amour, plus de dévouement réel et désintéressé que le père, ou si vous préférez et ce qui serait mieux, *elle fait plus souvent acte de dévouement ;* l'occasion s'en présente peut-être plus souvent, en tout cas. La maternité même est un dévouement admirable et grandiose qui dure depuis le moment de la conception jusqu'à l'heure de la délivrance pour se continuer ensuite ; c'est un dévouement et un amour perpétuels qui s'implantent ainsi dans l'enfant et qui rapportent à la mère, au centuple, la peine et les souffrances qu'elle a dû supporter ; le dévouement donné apporte plus de

joie et de bonheur à celui qui donne que le dévouement reçu n'apporte à celui qui en est l'objet.

Qui a jamais vu une vraie mère abandonnée par son fils? Il est bien des personnes qui se croient des vraies mères et qui sans aucun doute s'arracheraient le dernier morceau de pain de la bouche pour le donner à l'enfant et lui éviter ainsi une douleur physique. Mais, malheureusement, toutes les mères ne veulent pas comprendre qu'il est un autre dévouement bien plus beau et de beaucoup supérieur au dévouement purement physique : c'est le dévouement de la Pensée, le dévouement qui consiste à dire à l'enfant la vérité et à lui infuser les principes de la vérité. Tous ces mensonges dont on accable nos jeunes êtres leur font du tort et se manifestent par le refroidissement graduel de l'amour filial. Il ne faut pas que la mère s'impose à son enfant, il faut qu'elle dirige sa pensée, il faut qu'elle l'habitue à chercher afin qu'il trouve et qu'il puisse rentrer dans le règne après avoir gravi le sommet qui nous mène vers le vrai.



La mère qui fait de son petit garçon une petite fille, c'est-à-dire un petit calin, un petit

être qui n'ose s'éloigner d'elle d'un pouce, ni faire acte d'un peu de libre arbitre, n'est pas *une vraie mère*. Et, jusqu'à un certain point, l'on peut même dire : elle n'est pas une bonne mère. Elle a bien l'amour physique, elle l'a trop même ; elle la ressent cette crainte que l'on juge nécessaire et qui se développe ensuite dans son fils et l'empêche de devenir un homme ; elle lui cache ces vérités qu'on appelle des péchés comme elle les cache à sa fille. Ce sont ces mensonges, ce silence, qui font que nos fils ne sont pas des hommes et que nos filles, parfois, sont femmes avant d'avoir le droit de l'être. Dites-leur donc la vérité. Y a-t-il une chose qui grandisse la mère aux yeux de son enfant plus que la connaissance de la vérité ? N'est-elle pas plus belle aux yeux de sa fille, la mère qui a sacrifié une année entière pour la mettre au monde, et qui passe le reste de sa vie dans un dévouement de tous les instants, sacrifiant à cet être qu'elle aime les multiples joies que nous offre la société ? La jeune fille qui s'aperçoit que sa mère ne craint pas de lui dire ce qui est, ne lui cache pas les choses qu'elle doit comprendre, afin qu'en l'éclairant sa mère lui évite le heurt à la pierre qui blesse, — cette jeune fille, dis-je, redoublera d'amour pour sa

mère parce que celle-ci se sera grandie de toutes les douleurs supportées, elle se sera grandie par le courage qu'elle eut de dire la vérité. La mère possédera alors toute l'admiration de sa fille et surtout toute cette confiance et cet abandon complets qui permettront de mener ce délicat vaisseau à bon port.

Et le fils, si nous voulons faire de ce petit garçon le père de famille de demain, nous devons l'habituer dès son bas âge à s'appuyer sur ses propres forces ; si chaque pas qu'il fait doit lui être tracé d'avance, comment voulez-vous qu'il devienne à son tour ce poteau de support, résistant et fidèle, qui fait la famille forte ? Les gouvernements de tous les pays du monde s'occupent aujourd'hui de l'enfant, cherchent à développer son intelligence, font l'impossible pour faire des hommes et des hommes vrais, mais jamais cet effort ne sera couronné de succès si la mère est ignorée ou si elle ne joint pas ses efforts à l'effort public. La mère, c'est le fondement de la famille, comme elle est le fondement des nations. Le père, lui, est le pourvoyeur et le défenseur ; l'homme est la force physique, la femme c'est la force de l'amour ; elle est la cause, nous sommes l'effet, mais

l'effet qui se reflète sur elle ; si la femme fait de nous un effet puissant, un effet bon et un effet beau, par l'âme, le sentiment et la pensée, nous faisons d'elle une reine, et c'est pourquoi nous pouvons sans craindre de commettre une erreur juger de l'effet, c'est-à-dire de la nation en voyant quel degré de l'échelle sociale la femme occupe dans cette nation.

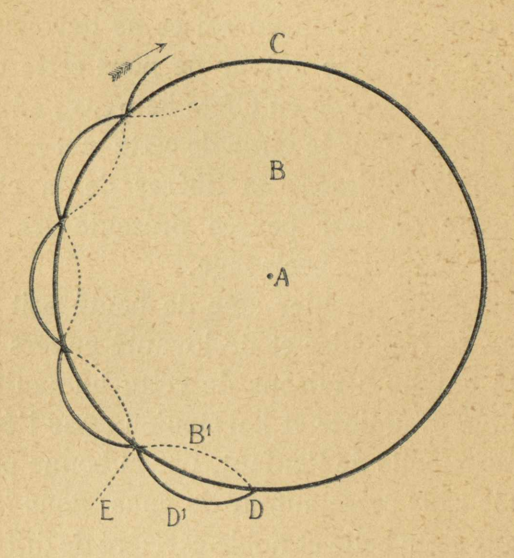
Nous entourons la femme du respect qu'elle a su nous inspirer, nous sommes le mirage de sa puissante faiblesse, et c'est pourquoi la Pensée Nouvelle s'adresse à la femme afin de lui montrer son devoir envers l'humanité. Mais pour faciliter la tâche de la femme, la Pensée nouvelle lui vient en aide de toute la force de ses principes en infusant ces derniers dans le jeune cerveau dès l'enfance ; c'est pour cela qu'elle crée les bataillons des Petits Volontaires afin que par eux les sentiments de Patrie, d'Humanité et de Famille se maintiennent d'autant plus forts et plus élevés qu'ils seront le résultat de la reconnaissance de la vérité et des devoirs qu'elle comporte au lieu d'être imposés par la crainte ou l'espoir et développés par le mensonge. La vérité apporte le beau, le bien, le bon ; le mensonge apporte ce qui est opposé à ces trois merveilles.

Nous avons dit précédemment qu'il faut donner pour recevoir. Eh bien, donnons la vérité ; tout ce qui n'est pas vérité produit les effets désastreux que nous connaissons. La cruauté de l'homme envers son semblable est l'effet d'une cause profondément enracinée en l'homme. On lui a montré un Dieu cruel et il a imité ce haut exemple, il est devenu cruel. Changeons tout cela, montrons la cause des causes comme le principe bon par excellence et nous aurons une humanité dont la tendance sera toute vers la bonté. Montrons à la femme et à l'homme que le beau ne vient que par le beau et que jamais une mauvaise cause ne produit un bon effet, et, de par la force même des choses, nous transformerons l'humanité. Alors, voyant que tout se transforme, change, mais ne meurt pas, nous verrons l'homme au moment de ses chutes comme un soleil couchant, laissant dans les cieux sa trace glorieuse ; il ne sera plus l'ange déchu, mais l'ange en voie de transformation, se relevant après chaque chute, possédant une expérience nouvelle et aussi un désir plus grand, une volonté plus forte pour atteindre le point central où réside la cause des causes, objet et but de sa vie.

N'est-ce pas que l'homme ainsi considéré est

plus beau que le vulgaire personnage composé de chair et d'os? La Pensée Nouvelle qui nous a ainsi donné une appréciation plus juste de nous-même n'est-elle pas la cause directe et bonne d'un effet bon en soi et ne devons-nous pas faire connaître autour de nous cette cause si belle et si féconde en effets heureux, afin que tous, entrant dans le giron de cette merveilleuse philosophie, puissent se libérer de la chaîne imaginaire où leur pensée présente les tient dans un volontaire esclavage.

Que notre premier acte de bonté soit donc un acte de franchise et de loyauté envers l'humanité entière : faisons de cette humanité un ensemble grandiose et harmonieux par l'éducation rationnelle de l'enfant, par la bonne pensée projetée sans cesse autour de nous, nous les aînés dans cette belle et noble carrière de diffusion de la Pensée Nouvelle.



Voir Pages 208 et 212

IX

Le Pardon des fautes

Voici un sujet que je crois intéressant à un très haut degré ; intéressant parce qu'il traite d'une question vitale et de choses qui, somme toute, sont très ténébreuses, car si nous nous croyons instruits et même si nos connaissances sont réelles, il est néanmoins vrai aussi, et cela de l'aveu des savants, qu'il existe nombre de mystères dont la solution est très éloignée, qu'il existe nombre de faits connus dont nous ignorons la cause et aussi nombre de lois naturelles que nous croyons connaître bien que, chaque jour, des faits nouveaux viennent troubler notre apparente certitude.

Le pardon des fautes est un de ces problèmes dont la solution présente à l'esprit humain un vaste champ de recherches et constitue une de ces énigmes au sujet desquelles se battent, avec une ardeur égale, les hardis pionniers de l'au-delà et ces âmes timorées qui n'osent se libérer des interprétations officielles où elles

trouvent la sécurité nécessaire à leur timidité et à leurs hésitations.

Avant d'attaquer cette question de front, et tant pour la clarté de ce qui va suivre que pour rendre l'acceptation du principe plus facile, nous allons continuer à nous entretenir pendant quelques moments encore du sujet partiellement traité à notre dernière conférence, c'est-à-dire de la grande loi : de la cause et de l'effet.

Afin de rendre plus compréhensible ce que j'ai à vous dire, j'ai établi le petit schéma que voici : Nous y voyons : 1° le centre A ; 2° le cercle B, et 3° la circonférence C. Le point central A représente *la cause des causes* ; le cercle B est cet espace fluidique que ne perçoivent pas nos sens, que j'ai appelé : le quatrième règne, et la circonférence C est cette croûte terrestre sur laquelle nous vivons, c'est la manifestation matérielle de la cause des causes, ou la condensation des forces non vues, que j'ai appelé les forces cosmiques et qui sont connues généralement sous le nom d'éther. C'est sur cette croûte terrestre, ou cette condensation, que l'homme vit, se meut et se maintient, c'est à cette croûte terrestre qu'il rendra son corps au moment de la séparation finale ; mais c'est au règne B, c'est-à-dire au quatrième règne qu'il

donnera son moi psychique. C'est enrichi des pierres précieuses de l'expérience, du savoir et de la sagesse, qu'il retourne à ce règne, dans cette vaste région d'où il est sorti.

Mais si les uns retournent dans cette région avec la sagesse acquise et les nombreux joyaux que leur a valu la conquête faite sur les tendances inférieures, il en est d'autres, nous le savons, qui retournent, dans ce grand mystère, avec les mêmes faiblesses qu'ils ont apportées avec eux en naissant. Leurs tendances restent donc, à ceux qui n'ont pas fait effort pour les vaincre, comme l'inséparable compagnon dont les besoins sont impérieux et toujours renouvelés, mais qu'il est impossible de satisfaire.

La soif ardente des désirs inférieurs, ne peut être étanchée. Or voyons par la pensée et l'imagination les souffrances terribles que doit endurer cet esprit débarrassé de son corps matériel, mais qui a retenu quand même les désirs, les besoins et les habitudes innés. On demeure rêveur devant ce spectacle, cet enfer vrai, et on se demande pourquoi chacun de nous ne cherche pas à vaincre ces tendances, à vaincre sa nature

inférieure en remplaçant celle-ci par des désirs élevés, des désirs intellectuels qu'il sera d'autant plus facile de satisfaire que l'esprit sera devenu plus libre au moment de la séparation ?



Ici nous pourrions rentrer dans le sujet qui nous intéresse et nous poser de suite cette grave question : le pardon des fautes est-il possible ? Mais nous allons procéder méthodiquement en continuant de porter nos regards sur le schéma que vous voyez ici. Assignons d'abord le point D comme étant le siège de l'être humain. Voici donc un homme qui peut être une majesté couronnée assise sur le trône, un président de République, un autocrate de Russie, un ministre de la couronne d'Angleterre, un juge à la Cour de cassation, à la Cour d'appel ou au Tribunal de première instance ; vous pouvez voir en lui, un millionnaire, un bourgeois, un commerçant ou un industriel ; vous pouvez au contraire vous le représenter comme un pauvre hère qui souffre de la famine. Qu'il soit ce qu'il voudra, et à quelque degré de l'échelle sociale qu'il puisse appartenir, mendiant ou roi, il sera soumis à la grande loi de la cause et de l'effet,

c'est-à-dire à la justice réelle et absolue. Oui, quoi que l'on dise, *c'est la justice qui nous gouverne,* quoi que l'on fasse, c'est à elle que nous sommes soumis, et le jugement arbitraire des hommes condamnant ou acquittant, pardonnant ou punissant, n'est même pas un grain de poussière devant cette immense et irrésistible majesté, la justice aveugle, vraie et absolue, dont nous ressentons l'action méthodique avec une incessante régularité.

Te voici donc, homme ! devant ce trône où réside la toute-puissante justice, celle qui ne se trompe jamais.

Que vas-tu faire devant cette majesté ? Vas-tu trembler, vas-tu te dissimuler, semblable à cet être abject qui se traîne en esclave devant un être supérieur, vas-tu comme Caïn t'enfuir et chercher à te dérober, sans y réussir, à cette voix qui gronde, ou vas-tu, toi homme, rester homme, faire ton devoir et réclamer tes droits ? La justice suprême, la justice qui agit automatiquement, la justice vraie dit de sa voix profonde : je ne suis pas venue pour te juger, je ne suis que l'effet d'une cause, dont tu es toi-même l'auteur, je ne saurais me manifester sans ton intervention. Je suis ton serviteur, et toi, tu es le mien, nous sommes égaux, regardons-nous

donc les yeux dans les yeux, avec la bonté qui nous caractérise chacun, soyons amis, marchons en camarades, la main dans la main. Voilà ce que nous dit la justice vraie, celle qui émane du quatrième règne.

A cette invitation si rationnelle et si juste que répondons-nous ?

Regardons le point D. L'homme est assis là, il pense, et cette pensée, cause originelle du bien et du mal est mise en mouvement par lui, elle décrit à la surface matérielle un petit arc de cercle, onde ou vibration, comme vous voudrez l'appeler, qui va frapper un point D. I.

A ce point D. I., l'effet de la cause-pensée se produit ; mais nous voyons, par le schéma, ce qui se passe à la surface de la terre, dans le monde condensé ou matériel ; cela se répétera aussi dans le monde psychique, car cette onde décrira en même temps un circuit identique au premier et opposé à lui que nous désignerons par B. I., et ces deux ondes se rencontrent au point E où elles frappent simultanément et produisent leur effet.

Cette pensée, c'est l'exercice du libre arbitre, qui met en mouvement la justice vraie, absolue et automatique, la compagne inséparable de tout être humain. Cette compagne est obligée

d'agir en même temps qu'agit la pensée et de produire sur l'homme un effet identique à celui qu'il a produit lui-même. Cette justice, compagne fidèle, rapportera à son auteur un effet identique à celui qu'il aura produit, mais la justice une fois mise en action ne revient pas sur ses pas, elle chasse l'effet produit devant elle, continue son parcours autour de la circonférence C, va toucher tous les individus qu'elle trouve sur son parcours, leur emprunte ce qui, en eux, est identique à ce qui est envoyé ; à chaque étape, sa rapidité augmente et aussi la violence de l'effet, et c'est ainsi que cette petite onde, dont la pensée consciente ou inconsciente a été la cause, revient à toi, homme ! amplifiée, grandie de toutes les ondes identiques rencontrées sur son chemin.

Regarde maintenant ce que tu as fait. Si cette pensée, au point de départ (qu'elle émane d'un roi ou d'un mendiant), était une pensée bonne, cette même pensée te revient centuplée, amplifiée de toutes les pensées bonnes émises par tous les êtres vivants qu'elle a rencontrés sur son chemin. Consciente ou inconsciente, elle te revient, te frappe au point D et t'apporte ainsi multipliée la semence que tu auras semée.

La Justice Vraie

Oh ! merveilleuse justice, y a-t-il quelque chose de semblable à toi ! oh ! libre arbitre humain, comment a-t-on osé te nier. Mais que cette pensée originaire soit une pensée mauvaise, voyez-vous le coup épouvantable que reçoit celui qui l'a envoyée, et comprenez-vous pourquoi tant de malheurs et d'infortunes s'abattent souvent sur l'un de nos semblables, sans que nous puissions comprendre ce qui lui a valu ce cataclysme.

L'homme se croit toujours bon, mais entre se croire et être bon, quelle vaste différence ! quel précipice sépare le vrai du faux. Ne l'oublions pas, il existe une grande différence entre la morale enseignée et la morale réelle qui fait agir automatiquement la justice toute puissante en notre faveur.

Lorsque, la première fois, je vous ai dit que l'homme se fait par la pensée et vous ai démontré jusqu'à quel point il fallait veiller à la moindre étincelle du feu sacré de la pensée à laquelle nous donnons naissance, je vous ai dit une profonde vérité ; j'ai mis en même temps entre vos mains un instrument qui peut faire de chacun un homme de succès, égal aux plus grands de

la terre. Cet instrument que je vous ai donné fera de vous des êtres puissants, des souverains, presque des dieux, mais prenez garde, si vous m'avez bien compris et si vous savez maintenant ce qui jadis était pour vous un secret, prenez garde d'en abuser, car vous pouvez, par votre pensée à vous, infliger à vos semblables des punitions atroces, sous forme de douleurs, de peines et de souffrances; prenez garde, si, par leur maladresse ou leur ignorance, ils vous froissent, de laisser la rancune, la colère, le mauvais vouloir ou la haine, prendre naissance en vous, car vous ne pouvez pas leur pardonner à eux, ni eux à vous, et la cause mise en mouvement devra produire son effet, que vous le veuillez ou non. N'est-ce pas terrible de sentir que l'on a commis une faute aussi irréparable, que l'on a mis en mouvement une force contre laquelle on reste impuissant, impuissant parce que toute cause doit nécessairement produire son effet?

Lancez une pierre par exemple, vous ne savez pas qui elle ira toucher, vous ne pouvez l'arrêter dans sa course. Comme la pierre, cette petite onde-pensée que vous avez mise en mouvement parcourra son chemin. La pierre, objet matériel, peut rencontrer un obstacle qui l'arrête, mais la pensée immatérielle, rien ne sau-

rait l'arrêter ; par contre, l'on croit, parce qu'on nous l'affirme, qu'elle ne reviendra jamais. Détrompez-vous, la justice veille, elle vous la ramène amplifiée, et de même que l'écho possède des vibrations beaucoup plus puissantes que la voix qui a produit le son, de même le retour de nos pensées et de nos actes est bien plus puissant que la pensée à l'état originel.



Admettez-vous que l'homme se fait par la pensée ? Admettez-vous que l'homme est le maître de ses destinées et que ses peines et ses souffrances sont les enfants de sa propre pensée et de sa propre volonté ? Nous avons tous bien souvent accusé la providence, l'humanité, la malchance et le destin ; combien sont rares ceux qui s'accusent eux-mêmes.

Mais le fait de s'accuser n'entraîne pas avec lui le pardon de la faute, le fait de regretter ne l'entraîne pas non plus. La pierre est lancée, il faut qu'elle parcoure son trajet, et la pierre psychique revient toujours à son point de départ. Si c'est un grain de sable que vous lancez, il suivra lui aussi son trajet, mais lorsqu'il arrivera à destination, le mal qu'il fera sera insi-

gnifiant et à peine ressenti ; si c'est un tout petit caillou au lieu d'être un grain de sable, ou une grosse pierre au lieu d'être un caillou, une avalanche au lieu d'être une boule de neige, voyez les conséquences, voyez les effets de cette cause toujours amplifiés et toujours certains. La rancune que l'on peut entretenir contre quelqu'un fait moins de mal que la haine, car la rancune c'est le grain de sable ; seulement, si le mal de la rancune n'est pas grand pour les nombreuses personnes que touche cette onde de votre pensée, il n'en est pas de même pour vous ; car elle vous revient amplifiée, elle vous frappera chaque fois que vous aurez osé l'émettre. En effet, la justice vraie et éternelle agit automatiquement et vient servir à chacun le mets dont il aura fourni les éléments.

Aussi quelle immense satisfaction ressent l'homme qui, dès son jeune âge, a su cultiver les qualités élevées, les sentiments nobles et délicats, les goûts raffinés et l'amour du beau dans leurs expressions variées, dans leurs différentes formes ; sa manière de penser se ressent de cette culture et la sanction de ses actes et de sa pensée est une sanction bonne. L'on ne saurait faire de meilleur effort que de cultiver le goût du beau, car le beau amène dans la vie l'arc-en-ciel de la

joie. L'amour du beau augmente, non seulement le bonheur individuel, mais aussi le bonheur effectif de chacun.

Si nous faisons chaque jour un acte de bonté envers nos semblables, si, à chaque moment, nous envoyons vers eux une pensée bonne, cet acte et cette pensée apporteront à son auteur une joie proportionnée au désintéressement qui y préside, il nous arrivera un bonheur égal au bonheur donné, c'est pourquoi nul être humain ne doit laisser s'écouler une journée, une seule, sans faire du bien autour de lui.

Voyons, maintenant que ces considérations générales ont éclairé notre esprit, voyons *qui* peut pardonner nos fautes.

L'Impossibilité du Pardon

Il y a quelques années, j'étais encore en ce moment aux Etats-Unis, j'ai fait paraître, dans un journal, un article où je traitais cette question. Mal m'en a pris d'avoir osé aborder un semblable sujet. Je dis mal, car si les uns étaient avec moi, les autres, et ils étaient très nombreux, étaient contre moi. Quels étaient ceux qui étaient contre moi ? Je vous le laisse deviner, mais les penseurs et les philosophes

étaient pour moi, ainsi que les gens de bon sens. Haro sur le baudet ! criaient les timorés qui avaient beaucoup à se faire pardonner, mais le baudet avait les épaules larges, il a laissé dire, il a continué articles et conférences jusqu'au moment où, la réflexion leur venant, les masses commencèrent à se demander si je n'avais pas raison.

Le reproche le plus extraordinaire me fut fait pourtant par un ministre d'une Eglise presbytérienne : j'étais quelque peu en relation d'amitié avec lui, nous écrivions dans le même journal et nous discutions souvent ensemble les questions que je traitais. Vous enlevez à l'humanité, me dit-il, la seule consolation qui lui reste, car n'est-ce pas consolant de savoir qu'un jour nos fautes nous seront pardonnées.

Cela peut être consolant, lui dis-je, mais cela n'est pas vrai, et je n'aime pas le mensonge consolateur. Mon contradicteur, dans le sermon prononcé à son église, le dimanche suivant, traita surtout de la bonté de Dieu, du pardon des fautes ; il fit comprendre à son auditoire qu'il nierait l'existence de Dieu, avant de nier la certitude et la réalité du pardon.

Je n'ai rien à répondre à cette manière d'envisager la question, car je suis loin de nier la

grandeur de la bonté divine, loin de là, je l'affirme et crois qu'on ne saurait assez l'affirmer, car ce grand principe appelé Dieu, doit être, avant tout, un principe de bonté, *autrement il serait le néant.*

Mais comparons cette bonté parfaite, avec la bonté imparfaite, la bonté d'un père ou d'une mère, et voyons comment le père et la mère agissent vis-à-vis de leur enfant : nous en avons tous un peu l'expérience parce que, si nous ne sommes pas tous père ou mère, du moins, sommes-nous tous venus en contact intime avec l'un ou l'autre, puisque nous avons tous eu des parents et que tous nous avons été plus ou moins espiègles, pour ne pas dire plus.

Je prends, au hasard, un petit garçon, un petit espiègle, un de ces enfants que l'on considère, bien à tort, comme de mauvais sujets. Voyons comment le père ou la mère agiront vis-à-vis de lui. Supposons que ce petit garçon a pris un bâton et frappé un de ses petits camarades ; à peine le mauvais coup donné, il va chez son père, lui raconte son exploit, lui dit : je ne recommencerai plus et lui demande pardon ; le père qui est faible lui dit : je te pardonne mon enfant, mais ne recommence plus. Est-ce que vous croyez que la grâce lui sera donnée, est-ce

que le père ou la mère de l'enfant frappé n'interviendront pas, que leur intervention ne sera pas l'effet de la cause mise en mouvement par cet enfant ?

Mais admettons que les parents de l'enfant frappé ne se plaignent pas, ils n'en penseront pas moins ; le petit garçon a été pardonné par son père, est-ce que vous croyez que le père a oublié cet acte du mauvais garnement, est-ce que vous croyez que ce père ne surveillera pas spécialement son enfant, et ne pensez-vous pas qu'il le mettra, autant que faire se peut, dans l'impossibilité de recommencer en lui enlevant sa liberté d'action ? Le pardon, dans ce cas, n'existe donc pas. Supposons que l'enfant recommence, qu'il crève un œil à l'un, casse la jambe à l'autre, et que chaque fois, après son méfait accompli, il vienne demander pardon à son père, le père toujours faible lui pardonne. Est-ce que ce pardon serait réel dans le cœur, et croyez-vous que, dans ce cas, le pardon existe ? A mon point de vue, je trouve que la chose serait impossible, et je suis convaincu que vous êtes d'accord avec moi. Il faudra nécessairement que cet enfant reçoive la punition de ses fautes sous une forme ou l'autre et il ne pourra cesser de la recevoir que le jour où il aura regretté ses méfaits et aura manifesté

ce regret par un changement complet dans sa conduite.

Supposons maintenant que ce même mauvais garnement, tout d'un coup, se rendant compte de la vilenie de sa conduite, se transforme et, au lieu de faire des méchancetés à ses petits camarades, se mette à leur faire du bien, se montre bon vis-à-vis d'eux, généreux et aimable. Est-ce que ce petit garçon a besoin d'aller demander pardon à son père pour les vilaines choses qu'il a faites précédemment ? C'est parfaitement inutile, le père sera enchanté, il ne verra plus que les qualités et les vertus développées par son fils. L'espérance de voir cet enfant devenir un homme un jour, espérance abandonnée, reviendra plus vivace et plus réelle, et, petit à petit, le souvenir du passé s'effaçant de la mémoire, le père sera tout surpris si l'on vient lui rappeler les faits désagréables que j'ai cités plus haut. Ainsi l'enfant mettra en mouvement une cause bonne qui produira sur lui et sur toutes les personnes qui l'environnent un bon effet. L'enfant pensera au bien, et il sera devenu un enfant bon.

Je ne vous dis pas, remarquez-le, qu'il est mauvais de la part de l'enfant d'aller présenter des excuses à son père qu'il a offensé, de mon-

trer ses remords à la mère qu'il aura blessée dans le plus profond de son être, mais je dis qu'il faut plus que cela, il faut qu'il aille vers ceux de ses petits camarades à qui il a fait du mal, et qu'il leur fasse du bien, il faut qu'il s'excuse auprès d'eux aussi. Mais si le dommage fait est irréparable, si le petit camarade auquel cet enfant a crevé un œil, souffre toute sa vie de cette blessure, croyez-vous que celui qui est la cause de ce mal ne devra pas tôt ou tard souffrir lui aussi ? Oui, il devra en souffrir, il est impossible, absolument impossible, qu'il en soit autrement, car la justice vraie agit automatiquement sur chacun et, même longtemps après l'oubli de la faute, nous en souffrons encore.



Nous nous faisons par la pensée. Les émanations de notre pensée qui sont allées s'accumuler dans le quatrième règne sous forme d'onde, sont restées en nous sous forme de mémoire et tant que nos pensées bonnes ne représentent pas un effort égal ou supérieur, aux précédentes, aux mauvaises pensées, nous souffrons de l'effet produit en nous par ces pensées mauvaises.

Les tendances avec lesquelles nous naissons

tous, mais qui diffèrent suivant les individus, doivent donc, si elles sont mauvaises, être transformées en tendances bonnes ; car les tendances élevées sont les joies de l'esprit, les joies de la pensée, même après la séparation finale de l'esprit et du corps.

Ces tendances pourront être satisfaites et les joies qui en résultent pourront être goûtées. Alors, non seulement serons-nous dans un état de béatitude constante, appelés à goûter les joies de l'esprit, mais nous ferons participer à ces joies toute l'humanité. C'est là ma croyance. Je crois à la justice vraie, je crois à la justice automatique, je crois que l'homme se fait par la pensée et je crois aussi que Dieu est bien plus grand que ce qu'on veut le faire. Il est bien plus parfait qu'on ne le croit, car il ne punit, ni ne récompense. Il nous a donné, à nous hommes, le moyen de nous punir ou de nous récompenser nous-mêmes en mettant à notre disposition cette merveilleuse puissance de la pensée, en nous permettant de développer notre raison et notre jugement par l'exercice de cette faculté fondamentale et innée, et c'est ainsi qu'à chaque instant de notre vie nous rendons gloire à sa merveilleuse sagesse et à sa merveilleuse bonté. C'est ainsi aussi que chacun reçoit en proportion

de ce qu'il donne, c'est ainsi, en proportion de l'effort fait par lui, qu'il goûte la joie et les satisfactions les plus intimes, les plus grandes, les plus belles, c'est ainsi qu'il atteint au bonheur le plus complet, qu'il peut acquérir les connaissances les plus hautes et pénétrer, par le simple vouloir, dans ce vaste champ, dans ce quatrième règne, dans ce royaume que nous recherchons et où nous pénétrons, étonné, ravi, émerveillé.



Les considérations que je viens de vous présenter relatives au pardon des fautes sont des considérations très terre à terre et ne constituent pas, en réalité, l'argument final et irréfutable, à mon point de vue, qui prouve et établit l'impossibilité du pardon, tel que nous le concevons aujourd'hui ; nous avons, il est vrai, établi une comparaison entre les deux pères, le père de toutes choses et le père de l'enfant ; mais cette comparaison doit nécessairement être imparfaite, à cause de la différence de perfection qui existe entre les deux entités comparées. Malgré cette différence, nous pouvons, je crois, admettre, et tous les philosophes semblent d'accord à

admettre avec nous, que ce qui existe en petit chez l'homme au point de vue perfection, existe chez *Dieu* en grand, et c'est peut-être à cause de cela même que l'homme n'a pas craint de continuer cette comparaison, même dans la sphère inférieure de ce que nous appelons le mal, et d'attribuer à l'être supérieur des défauts que nous croyons être des qualités. L'homme a cru que Dieu pouvait être accessible à cette sensiblerie que nous prenons pour de la bonté et qui, en somme, n'est autre chose qu'un excès de faiblesse et un défaut grave.



La qualité principale de toute perfection est la justice et la liberté absolue pour le justiciable. Avant donc de devenir parfaits nous-mêmes, il faut que nous soyons justes et que nous reconnaissions à chacun le droit d'agir librement ; nous ne devons forcer personne à l'obéissance par la crainte. Or l'homme vis-à-vis du principe central, cause de ce qui existe, jouit d'une liberté complète et absolue. Les restrictions ne lui sont imposées que par la loi humaine et cela dans un but de protection réciproque. Quiconque prétend imposer à l'homme des lois

restrictives dictées par Dieu assume un rôle qui n'est pas, à mon point de vue, facile à justifier ; mais laissons à chacun les responsabilités qu'il assume et voyons les raisons plus élevées et plus profondes qui militent en faveur de notre thèse.

Etant enfant, à vous comme à moi, on nous a enseigné que Dieu était parfait. Partons donc de ce fait, de ce point acquis, puisque tout le monde semble d'accord là-dessus, et voyons ce qu'est la perfection. Elle consiste, selon ma vue, à être dans l'absolue impossibilité d'avoir une pensée ou de faire un acte contraire aux principes les plus stricts de la morale pure. Or, nous savons tous combien il est difficile d'agir toujours en conformité avec ces principes ; plus nous réussissons à rapprocher notre pensée et par conséquent nos actes de ces principes fondamentaux et plus notre vie est parfaite ; mais tout est relatif, et ce n'est que le jour où nous serons absolument maîtres de notre pensée et par conséquent de nos actes que cette pensée se dirigera constamment et sans jamais dévier vers le bien, le beau et le bon, que nous serons vraiment parfaits.

Dans ce temps-là, si jamais il arrive pour nous, il nous sera impossible de voir autre chose

en autrui que ce qui est bien, beau et bon, je dis qu'il nous sera impossible de voir autre chose, car du moment que cela serait possible c'est que notre pensée serait descendue d'un échelon et que nous aurions cessé d'être parfaits. Ceci explique jusqu'à un certain point, pourquoi le dicton qui dit que personne n'est parfait dans ce monde est vrai. Mais Dieu, dit-on, est parfait, il doit donc posséder cette perfection qui l'empêche de voir autre chose que ce qui tend vers sa propre perfection et j'ajoute : pour lui, le mal ne peut pas exister ; car le jour où il le percevra, il aura cessé d'être parfait, et de fait, il aura cessé d'être Dieu.

Ainsi choisissez, ou bien Dieu voit le mal et il n'est pas Dieu, ou bien Dieu est la perfection et il ne peut percevoir le mal. Supposons maintenant que nous, qui vivons soi-disant dans le mal, nous allions demander pardon à Dieu d'une faute commise par nous, eh bien, je prétends que Dieu ne peut nous entendre ; nous ne pouvons en effet nous mettre en rapport avec lui que par le beau, le bien et le bon et jamais autrement. Voilà mon Credo. Je n'en ai pas d'autre, je n'en veux pas d'autre.

Se mettre en relation directe avec Dieu sans intermédiaire d'aucune sorte par le seul courant de ce qui est bien, beau et élevé, voilà je crois la télégraphie sans fil qui relie la manifestation matérielle, c'est-à-dire la personnification des trois règnes : animal, minéral, végétal, et par conséquent l'homme, au quatrième règne, manifestation immédiate de la cause des causes dans laquelle un jour il nous sera de nouveau permis d'exercer notre activité et d'arriver plus près de l'auteur de tout ce qui existe.

Dieu est la cause des causes. Tout ce qui existe est une manifestation de lui-même et c'est par ces manifestations sous leurs différentes formes que Dieu vient en communication avec l'extérieur et c'est ainsi que, à mon avis et à mon point de vue, il manifeste son activité. Mais dans cette manifestation, pareille à cette créature infime qui sait choisir parmi les brins d'herbe ou parmi le suc des fleurs ce qui est bon et uniquement ce qui est bon, ainsi la cause centrale ne reçoit et n'attire à elle que ce qui est semblable à elle-même, et elle ne saurait attirer à elle autre chose, sous peine de destruction. Mais voici un cercle vicieux d'où il nous sera difficile de sortir, si nous n'acceptons pas comme Credo ce principe que chaque pensée infé-

rieure, suivie d'un acte, reçoit la sanction qui lui est propre, car pour les roues infimes de cette immense machinerie appelée : l'univers, le fait de ne pas tendre vers la perfection les met en révolte contre la machine entière dont le terrible et puissant mouvement ne saurait s'arrêter et qui les écrase.



Oui, c'est bien là ma croyance, et c'est à cause de cela même que je cherche à diriger ma pensée dans des directions élevées sans toutefois y réussir toujours. Mais, du moins, je fais l'effort. L'homme ne saurait espérer vivre enfermé dans un cocon qui l'exclurait du monde et d'où il ne percevrait par les vibrations de ses voisins. S'enfermer ainsi, c'est de la poltronnerie, ce n'est pas le chemin de la perfection, c'est comme si un général, s'emmurant dans une fortification impénétrable, croyait avoir par là-même vaincu l'ennemi, c'est comme si nos ingénieurs, s'endormant chez eux, croyaient ainsi doter le monde de toutes les inventions.

« La vie est un combat », a dit Longfellow. « La vie est une arène. » Et c'est là ce qui rend cette vie agréable, car le jour où il n'y aura ni

arène, ni combat, nous pourrons nous comparer à ces mollusques qui n'ont qu'à se renfermer dans leur coquille pour que les poissons leurs ennemis ne puissent les savourer ; mais même là ils ne sont pas à l'abri du danger puisque l'homme les mange, puisqu'il a un instrument qui les sépare de cette coquille où ils croyaient trouver le salut. Mais si nous ne pouvons pas être parfaits de par la dualité même de notre être, nous devons au moins nous instruire du principe de la cause et de l'effet. Nous devons voir dans celui qui pense et agit encore de manière à attirer à lui un effet désagréable, non pas un ennemi, mais un frère que nous devons tâcher d'instruire par la parole et surtout par l'exemple, car la contagion de l'exemple est, comme le microbe du choléra, qui échappe aux médecins eux-mêmes.

Les lois sociales peuvent réduire un homme au silence, mais jamais une loi n'a pu mettre sous son éteignoir le noble exemple de l'homme qui, ayant trouvé la vérité, n'a pas craint de la dire. On peut et nous pouvons nous-mêmes arrêter sur nos lèvres des attaques contre le mensonge officiel, qui permet à certaines individualités et à certaines organisations de vivre aux dépens de leurs semblables ; mais on ne pourra

jamais empêcher un homme de penser et d'agir en conformité de son Credo, de tendre vers la perfection et de tâcher de la répandre autour de lui. C'est pourquoi n'ayez crainte, prenez courage, ayez des ailes pour répandre autour de vous la bonne nouvelle et communiquer à ceux qui veulent l'entendre la resplendissante vérité de la Pensée Nouvelle.

X

La Renovation

« Ça ne vas pas », voilà le cri que l'on entend partout. Tout le monde attend que ça change, et personne ne veut se changer soi-même. On est tellement habitué à ce que l'impulsion vienne du dehors, de l'extrinsèque à soi, que, pour soi-même, on attend le mouvement de l'extérieur. Quant à faire l'effort intérieur personnel pour que ça change en soi, d'abord, et ensuite autour de soi, on n'y pense pas même. Moi ! modifier mes habitudes, mon régime, mes conditions d'existence, ce serait changer ma vie, je n'en sens pas la nécessité. A quoi bon ?

« Cet optimisme personnel dure tant que ça dure également autour de nous, tant que durent les conditions acquises.

« Mais que ces conditions acquises viennent à changer elles-mêmes, à être inversées accidentellement par le chagrin, l'infortune, la maladie, alors l'individualité présente, résultat de conditions heureuses, est complètement modifiée par les conditions malheureuses ; toute la

personnalité est profondément troublée, et là aussi ça ne va plus ; plus de santé physique, plus de résistance morale, plus de courage volontaire, plus de voie claire à suivre pour l'esprit.

« Le désespoir, la mélancolie, le manque de ressort s'installent chez nous et prouvent que notre âme première n'était pas réellement *elle*, mais la résultante des conditions qui, changées, la changent également.

« La tristesse remplace la gaieté, et trop souvent nous cherchons par les anesthésiques à endormir la sensibilité pour que la volonté n'ait pas même l'occasion d'intervenir, de s'exercer : tout en nous s'assoupit dans le noir, s'affaiblit dans la maladie, nous sommes tombés à plat.

« C'est alors que les levains ataviques refleurissent, que les intoxications bacillaires ne rencontrent plus d'obstacles et que la pente de la vie s'incline de plus en plus. La vie n'est plus la lutte contre la mort, c'est l'inconscient acquiescement qui mène à la dissociation ou à la rénovation de tout notre être.

« Qu'est-ce que la Rénovation ? C'est le changement des en bas de soi-même en vue d'une meilleure adaptation intrinsèque des forces naturelles et supérieures. Cette adaptation

nous fera dépendre de nous et non du dehors, de l'étranger hostile ou adverse.

« C'est donc la proposition renversée, l'extérieur dépendra de l'intérieur condensé en un bloc solide. Ce n'est plus le moi ancien, c'est un moi nouveau constitué par la volonté, fondé sur l'amour et l'aspiration des forces providentielles. Vouloir être bon, se remplir de la lumière de vie, briller par la gaieté du devoir conçu et accompli, voilà le bloc du nouvel homme, le nouveau bloc humain capable de se mener et de mener, au lieu d'être mené, qui reste au dessus au lieu d'être au dessous.

« Pour se rénover, il faut, avant tout, faire, soi-même, le rejet des mauvaises habitudes. Généralement, c'est très dur et on attend qu'une crise extérieure vienne nous faire prendre la résolution et nous oblige à la suivre.

« Il faut bien comprendre que l'épuration doit précéder la rénovation : il faut éliminer le vieil homme avant de bâtir le nouveau.

« Epuration du sang, des humeurs, des fluides, cela regarde le médecin avant tout. Puis, l'épuration faite, l'âme, le double, la force vitale aura en nous un jeu autrement facile pour se manœuvrer elle-même, créer le nouveau bloc. La première considération qui doit tou-

cher le malade, est que son corps est un vieux pardessus usé qu'il faut changer pour un neuf.

« Mon corps n'est donc pas moi ? A coup sûr, non : il est la résultante de toutes les superfétations de l'existence entassées sans contrôle, sans expérience et sans connaissance du vrai soi.

« La toge ne fait pas l'homme : si elle le pare ou le dépare, elle en gêne souvent les mouvements naturels.

« Se simplifier, on le comprend, devient une nécessité de premier ordre. C'est une peine d'abord, on s'y fait vite, et c'est une joie ensuite et toujours.

« La première clef de la rénovation, c'est de constituer en soi le moins d'habitudes qui forment toujours un pénible cortège d'embarras, de nécessités... inutiles et difficiles à satisfaire. On peut se débarrasser de tous ces embarras par petites tranches, une série de petites luttes vexatoires, ou encore, tout d'un coup, par un malheur qui emporte tout et devient ainsi un bonheur, puisqu'il permet l'entrée directe et immédiate dans la voie. Le caractère se trouve ramené à pouvoir travailler efficacement sur lui-même et à recevoir l'éducation qu'on donnerait à un jeune garçon.

« Tout en respectant la nouvelle personnalité, il faut ne plus lui apprendre une série de grimaces, qu'elle cherche à adapter à sa propre figure, mais laisser un libre ressort aux poussées de cette personnalité naissante ou renaissante, qu'il faut aider un peu à se modeler elle-même, au lieu de vouloir la modeler comme une terre glaise ; surtout il faut tremper l'enfant, tremper l'homme nouveau. »



Les paroles que je viens de vous citer, sont les paroles d'outre-tombe d'un homme que j'aimais beaucoup et qui m'avait honoré de son amitié. Le Docteur Baraduc n'était pas le premier venu, il s'était lancé dans les études de psychologie avec une ardeur à nulle autre pareille ; il avait cherché et il avait trouvé ; ayant trouvé, il fut étonné, étonné de la simplicité de ce que, jusqu'à ce jour, on nous avait présenté comme l'impénétrable mystère et, semblable au grand maître qui avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », Baraduc finit son article en disant : « tremper surtout, tremper l'enfant, tremper l'homme nouveau ».

C'est bien par l'enfant, en effet, que nous

devons commencer et, si j'ai présenté l'idée de la formation des bataillons « des petits volontaires », c'est que je me rendais compte, moi aussi, qu'il fallait faire l'éducation de l'enfant, afin de ne pas avoir à faire, plus tard, la rééducation de l'homme. Mais, pour que le père et la mère consentent à ce que nous nous occupions du soutien de leurs vieux jours, il a fallu que nous leur montrions, à eux, toute la nécessité de la rénovation, en même temps que tous les avantages immenses qui en découlent; et si, aujourd'hui, le *Club de Volonté* vient vous dire : Père et Mère, confiez-nous votre enfant, vous n'hésitez plus, vous nous dites: le voici, prenez-le, faites de lui un homme.

❧

N'oublions pas, toutefois, la vérité que je vous ai présentée dimanche dernier, celle qui veut que tous les gouvernements du monde n'auront jamais à eux, pour faire l'éducation de l'enfant, une puissance égale à celle que possède la mère. C'est pourquoi, pas plus les gouvernements que le Club de Volonté ne réussiront à faire de votre fils un homme, Madame, si nous n'avons pas votre coopération effective et

si cette coopération n'est pas précédée par votre rénovation à vous; c'est un cercle vicieux, c'est entendu, mais qu'y faire, il nous faut prendre l'humanité tout entière et transformer l'adulte en même temps que nous formons l'enfance; votre transformation à vous est en train de se faire, puisque, jusqu'à ce jour, vous avez suivi avec une attention soutenue, la magnifique philosophie pratique que présente « la Pensée Nouvelle ». Vous êtes en train d'appliquer ce principe, je le sais; je le sais parce que je le vois et parce que je le sens. Nous arriverons sans difficulté à faire de vos fils des hommes, puisque vous le voulez, et parce que vous nous secondez.

Mais, afin que vous puissiez faire dans vos relations journalières et constantes avec vos enfants, l'effort que nous ne ferons que de temps à autre, laissez-moi vous dire, Madame, comment on élève un enfant. L'on a presque honte de dire en France à une femme : Je vais vous enseigner un moyen d'élever un enfant. Cependant cela est nécessaire. Il faut reconnaître que trop souvent ce sont les chiens qui ont pris la place des bébés ; ce sont eux qui possèdent le cœur de beaucoup de femmes, eux qui reçoivent les caresses, les soins et l'attention, et ce sont eux aussi qui salissent nos trottoirs.

Mais laissons de côté celles qui se sont abaissées jusqu'au point de donner à un animal une attention et une amitié qui dégradent parce qu'elles dépassent les bornes et remplacent dans le cœur l'amitié et l'amour normaux par l'amitié et l'amour anormaux ; c'est un sujet pénible et je préfère le passer sous silence momentanément pour y revenir un jour avec plus de force et montrer jusqu'à quel point beaucoup d'entre nous font fausse route. Avant de reprendre mon sujet, laissez-moi néanmoins vous dire que, si tous les animaux de la création ont droit à notre attention, l'humanité a des droits supérieurs, et qu'il n'est pas permis d'oublier l'un pour l'autre.

La Pensée libre

Les enfants — fils ou fille — dans leur enfance ont soif de savoir, ils sont nés avec la faculté pensée, qui se développe en eux, d'année en année et cette pensée qui, de par sa nature, a soif du savoir, doit recevoir la connaissance du vrai. Si cette pensée doit se développer et arriver à la vérité, il faut, dès l'enfance, que la pensée soit libre, tant dans le petit garçon que dans la petite fille. La pensée est un torrent ;

qui est-ce qui a jamais pensé à endiguer un torrent, qui est-ce qui a jamais réussi à l'arrêter ? Mais si l'endiguement de cette force est impossible, il est néanmoins reconnu qu'il est très facile de diriger cette énergie et de l'employer à un bon but ; il faut faire de la canalisation. Le cerveau de l'enfant se pétrit avec une très grande facilité ; même le mauvais garnement, comme on le nomme, est de direction facile ; car, chez lui, c'est l'expérience de la force, c'est le tumulte de ses pensées, c'est le désir de savoir et d'agir qui le rendent si incontrôlable et, alors, si vous voulez contrôler quand même, si vous voulez endiguer et maintenir à l'état de calme et de tranquillité cette irrésistible poussée intérieure, vous ne réussirez pas, et vous ne pouvez réussir.

Il n'en est pas ainsi, si, au lieu de chercher à comprimer cette énergie, vous la dirigez, si vous employez cette activité extraordinaire dans un bon but. Certes, avant de diriger les autres, il faut savoir se diriger soi-même, et vous l'avez appris ; oui vous avez appris la nécessité de la liberté et c'est pourquoi vous ne voyez pas d'empêchement à ce que votre enfant soit libre, mais liberté ne veut pas dire licence, car si la licence permet de se vautrer dans tout ce qui est mau-

vais et bas, la liberté, elle, fait que l'on se meut dans un milieu élevé, que l'on pense à tout ce qui est bon et que l'on donne le meilleur des efforts : l'effort vers le bon et le beau.

L'enfant a une très haute idée de la justice et de l'injustice ; il a une très claire conception de la morale naturelle, il sait ce qui est bon et ce qui est mauvais, il le sent ; puisqu'il sait cela, il faut utiliser sa jeune science pour lui faire faire, en toute liberté et en toute connaissance de cause, le choix qui dirigera sa pensée vers les choses élevées.

Votre fils et votre fille passeront par la voie par où nous aussi nous sommes passés ; il faut qu'ils acquièrent l'expérience de la vie, il faut qu'ils aient des chutes et des rechutes pour se rendre compte des difficultés du chemin et de la réalité des obstacles. Je vous dirai franchement que j'aime mieux voir un enfant qui tombe et se relève d'un bond avec l'ardent désir d'arriver quand même, que de voir un petit calin qui tient toujours serrée la jupe de sa maman de peur de salir un petit peu sa culotte, et pour la petite fille il en est de même que pour le garçon.

Regardez donc le visage de ces petits malheureux : on n'y voit aucune expression, si ce n'est celle de la crainte, aucune détermination, tout

leur semble indifférent. Ils vont parce qu'on les fait aller, ils marchent parce qu'on leur dit de marcher, ils prient quelquefois parce qu'on les force de prier et ils étudient parce que la férule est là qui frappe et qui les force à l'étude.

Oh ! quelle vilaine éducation que celle-là, et vous croyez que parce que ce fils et cette fille connaîtront toute leur grammaire française à l'âge de neuf ans, ils seront plus à même de gagner leur vie que l'enfant qui ne saura que la moitié de cette grammaire à l'âge de douze ans ? ce serait absurde de le croire. Je vais vous montrer à quel point cette absurdité est colossale. Je voudrais vous amener tous avec moi dans cette grande ville de New-York où près de quatre millions d'êtres humains se remuent dans un espace étranglé entre deux rivières, où la chaleur torride de l'été chasse les plus braves des rues entourées de maisons à 20 étages, où ces mêmes rues, en hiver, sont couvertes de 50 à 60 centimètres de neige, où les bourrasques et les rafales viennent mettre en pièces les fils télégraphiques et téléphoniques, interrompant, en l'espace de quelques minutes, toutes les communications, et je voudrais vous montrer été comme hiver, à leur poste, fidèles comme le soldat romain, comme l'ancien Gaulois qui ne crai-

gnaient rien, des petits garçons de 9, 10, 12 ans criant à tue-tête le titre principal du journal qu'ils se sont chargés de vendre. Il n'est pas calin celui-là, mais il est très malin, il ne demande pas à sa mère deux sous pour s'acheter des bonbons, il gagne des sous et les porte à sa mère.

Ces mêmes petits garçons dont je viens de vous parler, ont formé entre eux une association qui compte plusieurs centaines de membres et ils ont offert, il y a un an environ, un banquet à un millionnaire qui était venu des vastes prairies de l'Ouest visiter la ville, où ses premiers efforts pour gagner sa vie avaient eu lieu. Dans son discours, il leur dit : « Mes enfants, je suis votre aîné, j'ai, comme vous, vendu des journaux dans les rues de New-York, je suis, il est vrai, devenu millionnaire, mais, si j'ai gagné ces sommes énormes que je possède maintenant, c'est grâce à l'éducation acquise dans les rues ». Eh bien, Mesdames et Messieurs, croyez-moi — sans parler d'Edison — ce millionnaire n'est pas le seul qui ait commencé sa vie active dans les rues de New-York comme vendeur de journaux. Aujourd'hui, demandez à un commerçant américain s'il ne croit pas que c'est le petit ven-

deur de journaux qui fera plus tard son meilleur employé.

Pourquoi ces enfants sont-ils supérieurs aux autres ? Parce qu'ils gagnent leur vie pour s'instruire sans demander la contribution que le père ne pourrait peut-être pas leur donner, et ils s'instruisent en courant. Mais je n'irai pas si loin pour vous citer un exemple frappant : un homme de trente et quelques années dirige aujourd'hui, dans une des villes d'Amérique, un bureau dont je suis le propriétaire, et cet homme a réussi à faire toutes ses études secondaires en vendant des journaux et en payant à son père chaque semaine le prix de sa pension ; il s'habillait avec l'argent qui lui restait et pourvoyait à ses menues dépenses.

Revenons maintenant en Europe, à Londres par exemple ; qu'est-ce qui se passe dans cette grande ville ? A Londres, vous trouverez des enfants très malins ; ils profitent même de l'impénétrable brouillard qui recouvre parfois cette grande ville pour gagner leur vie. Le brouillard à Londres est tellement épais, que vous vous perdez absolument et complètement, alors le petit garçon qui tout à l'heure vendait des journaux vient avec une torche, vous précède et vous mène chez vous. Quand il a fini son travail,

qu'il a fini de vendre ses journaux, à des heures spéciales, il se revêt de son uniforme de *boy scout* ou d'éclaireur, organisation semblable à celle que nous aurons avec nos petits volontaires, et il va faire son service en campagne comme un vrai soldat de vingt ans. Il ne perd pas son temps à faire de la paperasserie et à se faire caliner par sa maman, il se lance dans la vie, il pense au but à atteindre, il devient commerçant dès son jeune âge ; c'est ainsi que le Lord Maire de Londres d'aujourd'hui, le chef incontesté de la grande ville, était, au moment de ses débuts, un petit marchand de journaux ; mais pour devenir Lord Maire de Londres, il faut dépenser de l'argent ; chaque Maire occupe sa position une année et, pendant cette année, les réceptions lui coûtent des sommes folles, ce qui montre que là encore d'un petit marchand de journaux a su sortir un millionnaire.



Développez l'initiative chez l'enfant, que cette initiative se dirige vers le côté utile et surtout, surtout, n'imposez pas à l'enfant votre volonté, dirigez-le, montrez-lui le chemin, poussez-le afin qu'il fasse quelque chose, qu'il de-

vienne quelqu'un ; mais pour son propre bien-être, pour son propre succès, n'en faites pas un calin, n'en faites pas une poupée.

Comme je vous l'ai dit en commençant, l'enfant veut savoir, il cherche, il faut l'aider à se développer, en lui laissant l'initiative.

Il n'est pas nécessaire que tous les petits garçons deviennent des vendeurs de journaux, pas plus qu'il n'est utile qu'ils soient tous bacheliers. Ce qu'il faut à notre jeunesse, c'est cette éducation, et cette instruction pratique, qui développent l'initiative au lieu de la supprimer et qui placent le jeune homme sur un pied d'égalité avec ceux qui l'ont précédé dans la carrière. Il ne faut pas inculquer au jeune homme des règles toute faites, en dehors de cette règle fondamentale qui veut que l'honnêteté est la meilleure de toutes les politiques. Une autre règle bonne à inculquer c'est l'horreur du mensonge : la franchise ne consiste pas à dire à tout le monde ce que l'on sait, mais si cette franchise que je recommande ne consiste pas à faire tourner la langue comme un moulin à vent, et à retourner le paletot afin que chacun puisse voir la doublure, elle exige néanmoins que, jamais, pour quelque raison que ce soit, un mensonge ne sorte de nos lèvres.

L'éducation que donnera à son enfant l'adhérent de la *Pensée Nouvelle* ne sera donc pas l'éducation autocratique, mais elle sera caractérisée par l'aide constante fournie à l'enfant et à l'adolescent auquel on montrera que l'homme se fait par la pensée, qu'il est et restera toujours ce qu'il pense être, que plus ses pensées seront nobles et élevées, plus ses idées seront grandioses et fructueuses ; que les résultats en argent et en succès seront toujours en rapport avec les idées conçues, avec l'activité déployée, avec la manifestation de la volonté par laquelle chaque individu exécute les actes et donne les efforts que requiert son état et c'est ainsi que l'adolescent employé devra, en même temps qu'il fera acte d'initiative, faire aussi acte d'obéissance, non pas cette obéissance maladroite qui s'aplatit devant un homme parce que cet homme est à la tête d'une maison, mais l'obéissance raisonnée, qui veut exécuter l'ordre donné parce que la chose est absolument nécessaire et indispensable au bon fonctionnement de l'entreprise. Cet employé, devenu lui-même directeur de maison plus tard, manifestera sa volonté par le respect qu'il portera à ses subordonnés en écoutant avec attention les suggestions qu'ils pourront lui présenter, en dis-

cutant avec eux les idées soumises, en adoptant celles qui sont bonnes et en faisant exécuter méticuleusement chacun des ordres qu'il aura donnés, se rappelant toujours qu'il est plus facile de remédier à l'erreur résultant de toute autre cause, qu'à l'erreur qui résulte de la non-exécution.

L'initiative, développée dès le jeune âge, a cet immense avantage sur l'autre, celle qui se développe sur le tard, que le jeune homme et la jeune fille qui possèdent cette initiative sont en mesure de se créer une position au moment où leur âge les fait rechercher par le commerce et l'industrie.

L'initiative se développe-t-elle sous l'égide des parents aussi bien que sous l'influence exercée sur l'adolescent par un étranger ? Je réponds : non. L'influence de la famille est nécessaire, dit-on, à l'enfant et je suis certain que cela est vrai ; mais l'influence étrangère est indispensable au succès de l'adolescent et c'est précisément à cette influence qu'est dû le succès de ceux qui ne craignent pas l'inconnu et ne répugnent pas à s'expatrier pour voir ce qui se passe ailleurs.

J'ai vu, il y a trois ou quatre jours, un jeune homme arrivant de Suisse, partant pour Londres. Il allait se chercher une place dans cette grande ville afin de se perfectionner dans la langue anglaise et d'apprendre le commerce comme il se fait là-bas. Dans quelques années, me dit-il, il se rendra aux Etats-Unis ; mais en passant par Paris, il revenait d'Italie où il avait travaillé dans une banque et appris l'italien ; il est âgé de 23 ans. On avait plaisir à voir la figure ouverte du jeune homme, ses yeux francs et pénétrants, et l'intelligence qui y pétillait ; mais cette intelligence était celle développée par le contact avec l'étranger, elle était augmentée par le courage, l'initiative et la bataille constante avec l'imprévu, et je me permets à ce propos, puisque la *Pensée Nouvelle* le veut ainsi, de vous donner un simple avis, c'est celui-ci :

Développez chez vos enfants l'initiative, afin qu'ils osent, lorsque le moment sera venu, prendre le bateau pour aller voir ce qui se passe là-bas. Croyez-moi, ils seront étonnés, bien plus que vous ne pensez.

Nous nous croyons, en France, à la tête des nations par l'intelligence et le savoir faire, je

ne dis pas que nous ne soyons pas intelligents et je ne dis pas non plus que nous n'ayons pas du savoir faire ; mais je dis que nous ne savons pas ce qui se passe là-bas, car si nous le savions, si, au lieu de rester constamment enfermés entre nos quatre murs, nous allions tous passer quelques années au milieu de cette ville d'une effrayante activité, d'une activité différente de la nôtre, nous reviendrions chez nous enrichis de cette détermination que donne le contact avec l'activité intelligente, et le drapeau tricolore serait alors réellement le premier de tous les drapeaux. Envoyez-donc vos fils là-bas, en Angleterre et en Amérique, surtout en Amérique, et vous ferez un placement de votre argent très avantageux, mais vous ferez plus, vous travaillerez, plus efficacement, à l'éducation de la France, que ne le font tous les millions des contribuables dépensés par le gouvernement dans les écoles; vous viendrez là-bas en contact avec la *Pensée Nouvelle* qui compte des millions d'adhérents, dont le nombre s'augmente chaque jour. Ce sera là la rénovation grandiose, sincère et efficace ; car la rénovation que je vous recommande ne consiste pas à changer de religion ou de métier ; mais elle consiste à appliquer dans votre métier, dans votre emploi, dans vo-

tre état et dans l'exercice de la religion, le principe de vérité qui veut que l'homme se fait par la pensée, qui veut que l'homme soit, toujours et partout, honnête, franc et loyal, parce qu'il pensera à ces grands principes en vertu desquels on doit cesser de voir dans le voisin ce qui est bas et mauvais, pour ne considérer en lui que ce qui est bien, beau et élevé.

La rénovation, c'est l'élan nouveau qui nous fait monter à l'échelle sociale au lieu d'en descendre, qui fait que nous sommes une personnalité resplendissante de toutes les vertus civiques, commerciales et industrielles, par l'effort de notre pensée, parce que nous donnons toujours à notre entourage le droit à la liberté et l'exemple des avantages qu'elle procure à qui sait en faire usage. C'est le premier pas dans cette voie de la rénovation que je préconise, parce que nous en avons tous besoin, et parce qu'elle permet à tous ceux qui savent, à vous tous par conséquent, de produire en eux le summum de toutes les satisfactions, de tous les succès, de tous les bien-êtres, et de toutes les richesses.

Et, pour se rénover, que nous faut-il ?

La Volonté facile

Je ne dis pas comme Danton : de l'audace,

encore de l'audace, toujours de l'audace. Je dis simplement : de la volonté, encore de la volonté, toujours de la volonté.

On a cru jusqu'à ce jour que la volonté c'était le rara avis, la chose difficile et pour la majeure partie d'entre nous, impossible, mais tel n'est pas le cas : la volonté, tout le monde la possède ; peu, il est vrai, savent ce qu'elle est, beaucoup croient qu'il faut un miracle pour arriver à la volonté, et cherchent dans le mystérieux une chose qu'ils ont entre leurs mains.

Pour avoir de la volonté, disait quelqu'un, il suffit de vouloir. C'est vrai ; mais la volonté, qu'est-ce en somme ? Un désir ardent vers une transformation, une modification de notre pensée. Ainsi, je suppose que nous pensions une chose triste, la volonté consistera à penser une chose gaie, c'est une transition d'un état à un autre, et comme l'état dans lequel nous sommes est dû à l'idée par nous contemplée, idée productrice de cet état, il nous suffit de former une autre idée et la transition se fait sans même que nous nous en apercevions ! Voilà la volonté.

Contempler une idée différente de celle sur laquelle se porte notre attention à l'heure actuelle, c'est l'acte appelé : le vouloir, et lorsque

je dis que vouloir est facile, je le maintiens et je crois l'avoir démontré.

Nous considérons généralement la volonté non pas comme l'acte transitoire, mais comme l'acte définitif, comme la manifestation obtenue, une fois la transition accomplie et terminée. Nous considérons la volonté comme de l'énergie, du savoir faire, de la force, de la décision, en un mot comme l'auteur de toutes les qualités sociales, commerciales, industrielles et autres, que nous désirons voir en tout le monde et dont nous personnellement croyons n'avoir pas besoin, parce que nous nous considérons comme supérieur à tous nos semblables.

En réalité pour avoir de la volonté il faut passer tout d'abord par la rénovation, il faut que nous cessions d'être dans notre for intérieur l'autocrate par excellence, pour devenir l'égal de tous, pour montrer l'humilité vraie, celle qui consiste à ne pas se croire un être supérieur. Une fois acquise cette notion il faut laisser notre volonté se manifester, il faut laisser agir notre énergie.

Cette énergie, c'est l'activité propre que nous possédons, que possède tout être vivant et qui se renouvelle en nous par la contemplation de l'idée d'activité tandis que l'apathie est le

résultat de la contemplation de l'idée de repos. L'énergie, je le répète, c'est la contemplation incessante de l'activité, contemplation qui développe en nous cette énergie-pensée qui est la volonté et que l'on considère comme la plus haute expression du caractère. Et cela avec raison. Un homme posséderait-il toutes les autres vertus, s'il manquait de l'énergie nécessaire pour mettre à exécution les idées conçues par son cerveau, il serait considéré toujours comme un être faible, un apathique, un homme sans volonté, et par conséquent comme un homme sans caractère, c'est-à-dire en définitive comme moins qu'un homme. Mais la volonté, une fois acquise, comment agit-elle ?

Il ne faut pas croire qu'elle exige chaque fois une dépense formidable d'énergie, une lutte avec soi-même. Non ! La chose est beaucoup plus simple. La volonté, lorsque nous lui permettons de se manifester, n'a pas besoin de combattre pour triompher. La volonté, je ne saurais trop le répéter, agit pour le mieux sans que nous ayons à nous faire violence ou à lui faire violence, lorsque cette volonté n'est pas contrariée par l'homme lui-même. Lorsque l'homme laisse sa pensée aller vers le bien, le bon, le beau, tout naturellement, cette pensée, lorsqu'elle se ma-

nifeste sous forme de volonté, tend vers le bon, le bien et le beau et se transforme en un acte qui est l'acte qu'il fallait accomplir : l'acte beau, l'acte bon, l'acte qui est bien, l'acte qu'il fallait faire, l'acte requis par la circonstance, l'acte indispensable.

Il faut donc non pas faire effort pour vouloir mais tout simplement développer sa volonté en se servant de la méthode que j'ai indiquée dans mon ouvrage sur le « *Développement de la Volonté* ». Il n'existe pas deux méthodes pour réussir, il n'en existe qu'une : c'est la contemplation de l'idée, cause nécessaire de l'acte qui sera la manifestation de cette idée.

C'est par ces actes, toujours et inévitablement les meilleurs, que nous tendrons vers le succès, vers la réussite, vers le développement de nous-mêmes et vers le triomphe définitif de l'homme qui, sans effort, affirmera la suprématie de sa volonté et la haute supériorité de la Rénovation de l'homme par lui-même.





Table des Matières



G.-A. Mann, Editeur-Imprimeur
15, rue du Louvre, Paris.

